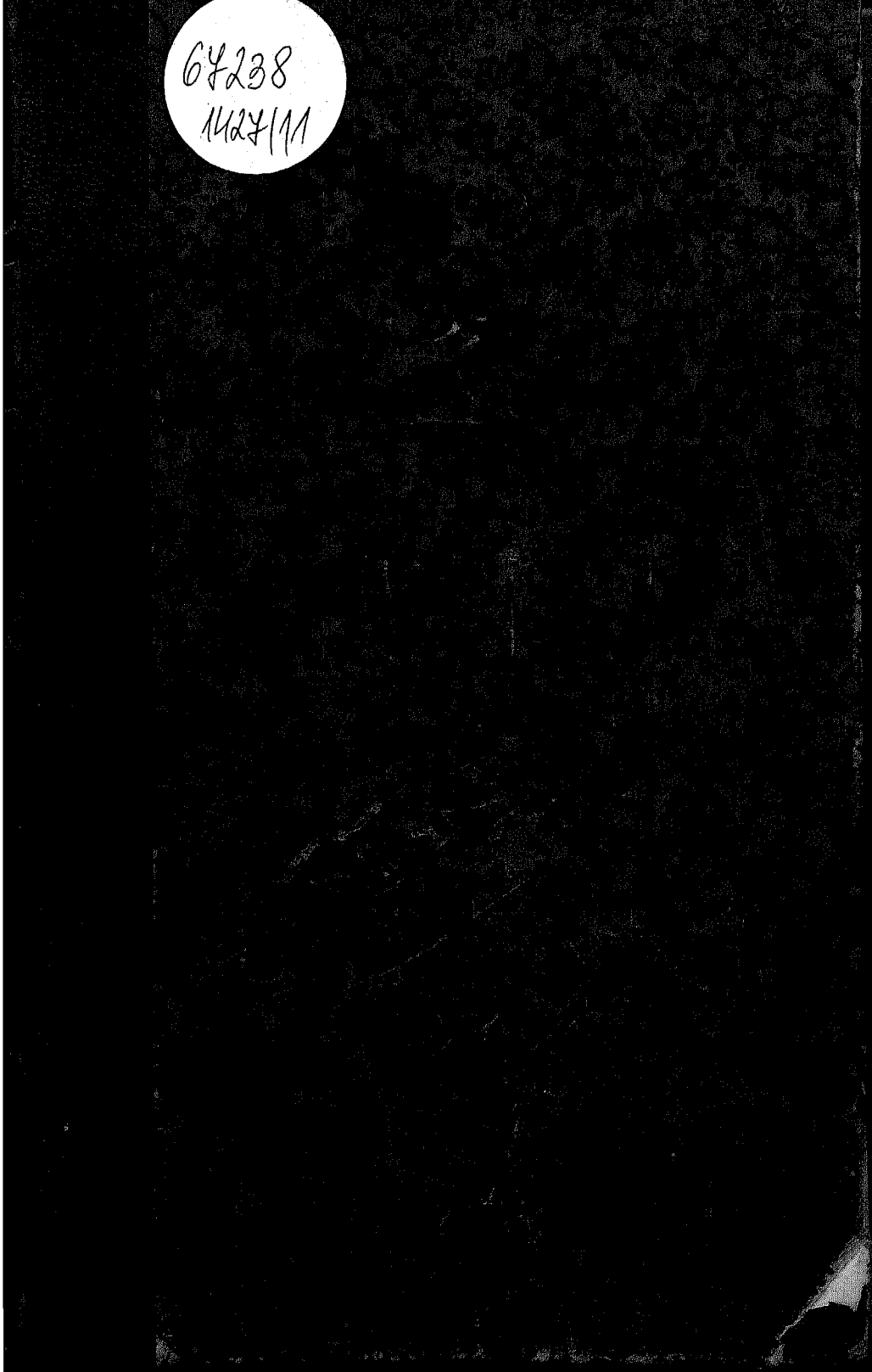
67238
1427/11



ВОЕННА АКАДЕМИЯ
ЗАПОВѢДЬ № 2 § 4
НОМЕРЪ ПО РЕДЪ 11

Siège et Prise d'Andrinople

PRÉFACE

Le 26 mars 1913, au lever du soleil, le drapeau bulgare flottait sur les principaux forts de l'Est d'Andrinople. Les Bulgares avaient rompu de haute lutte la ceinture fortifiée dont s'enorgueillissait la plus vieille ville de l'Islam en Europe, tandis que leurs alliés, les Serbes, retenaient devant eux une partie de la forte garnison de la place.

Quelques mois plus tard, à la suite d'événements regrettables pour les peuples Balkaniques, les Turcs y rentrèrent sans combat.

Mais s'ils peuvent, à bon droit, se réjouir d'être remis aujourd'hui en possession de leur chère cité, qui donc peut oublier que, le 26 mars 1913, la Victoire Bulgare étendit ses ailes au-dessus des blancs minarets de la mosquée du Sultan Selim?

Je suis arrivé à Andrinople le 13 avril, dix-huit jours après la prise de la place. Je franchissais l'Arda avec le premier train qui utilisait l'estacade provisoire construite par le génie bulgare pour remplacer la travée en fer démolie sur l'ordre de Chucri pacha.

Je passai vingt jours à Andrinople.

Aidé par deux collaborateurs volontaires, les capitaines d'Alauzier et Bellenger, le premier, officier de chasseurs à pied breveté, le second, officier d'artillerie ayant servi dans l'artillerie de forteresse, aviateur réputé, je pus faire sur le terrain de longues reconnaissances et recueillir, de la bouche même d'officiers qui avaient pris part aux opérations du siège, de précieux renseignements.

Malheureusement il me fut impossible de m'en procurer directement du côté Turc, les officiers de la garnison, prisonniers, ayant été déjà évacués sur la Bulgarie. J'ai pu combler quelque peu cette lacune grâce à l'amabilité du consul d'Angleterre qui resta à son poste comme tous les autres consuls, mais que sa qualité d'officier en activité de service a mis à même de suivre avec compétence les opérations de l'assiégé.

Malgré ce secours inespéré, je dois avouer que mon travail est forcément incomplet — on s'en apercevra.

J'espère, toutefois, avoir mis au point le gros œuvre et *esquissé* tout au moins l'histoire du siège d'Andrinople.

Si j'ai pu écrire ce livre, je le dois d'abord à l'amabilité et à la bienveillance particulières avec lesquelles j'ai été traité par M. le général Savoff, commandant en chef des armées Bulgares, par son chef

d'Etat-Major, M. le général Fitcheff, M. le général Vasoff, commandant du secteur Est, et M. le général Stepan Stepanovitch, commandant les troupes Serbes.

En outre j'ai été favorisé d'un entretien avec M. le général Ivanoff, qui commandait l'armée de siège, et plus tard, à Kumanovo où il se trouvait, avec M. le général Rachitch, qui commandait la division serbe du Danube 2e Ban au secteur Sud-Ouest.

Je renouvelle aujourd'hui à tous mes respectueux remerciements, et j'adresse un cordial et reconnaissant salut à mes camarades de l'armée Bulgare : au capitaine Samardgieff, du Grand Etat-Major, notre guide dévoué et éclairé, au colonel Markoleff, commandant la Cavalerie de la Garde, au lieutenant-colonel Roussef, chef d'Etat-Major de la VIIIe division, au commandant Topaldjikoff, du Grand Etat-Major, au commandant Velkoff, chef d'Etat-Major de M. le général Vasoff, au commandant Angheloff, de l'Artillerie à pied, commandant un groupe de la Ire division d'équipage, au capitaine Lambreff, adjoint au colonel du 10e d'Infanterie, au lieutenant Ivanoff de l'Artillerie à pied, commandant une batterie de siège du secteur Sud, et à mes camarades de l'armée Serbe, le commandant Stanoïlovitch, commandant du Génie du secteur Ouest, le commandant Georgevitch, chef d'Etat-Major de la division du Danube 2e Ban.

Presque tous ces officiers nous ont accompagné sur le terrain même de la lutte à laquelle ils avaient pris personnellement part.

Je dois également un témoignage de sympathique reconnaissance à notre consul, M. Cuinet, et au major Samson, consul d'Angleterre, pour l'empressement avec lequel ils ont bien voulu me documenter.

Enfin, lors de mon passage à Belgrade, j'ai eu l'honneur de rencontrer M. Messimy, ancien Ministre de la Guerre, et M. Benazet, rapporteur du budget de la Guerre à la Chambre des députés, qui, accourus tous deux pour visiter Andrinople au lendemain même de sa chute, en revenaient et rentraient en France. Ils voulurent bien me faire part de leurs impressions toutes fraîches encore. M. Messimy, en particulier, attira mon attention sur les questions que soulevaient, pour notre armée et notre matériel, la marche et la nature des événements militaires pendant le siège, m'orientant ainsi, dès le début de mes études.

Tous deux me permettront de dire que j'ai pu profiter des remarques et des observations que leur avait suggérées la vision, rapide il est vrai, mais avertie, de la forteresse vibrante encore des coups de canon du siège.

Toulon, 13 octobre 1913.

L. DE MONDESIR.

RENSEIGNEMENTS DIVERS

Abréviations usitées. — T. R. (tir rapide) — T. S. F. (télégraphie sans fil) — 12° L. (calibre de 12 centimètres longueur) — 12° T. A. (tir accéléré).

Dates. — Ce sont celles de notre calendrier, le Grégorien, dates dites « nouveau style », en avance de 13 jours sur le calendrier Julien dont les dates sont dites « vieux style ».

Heures. — La notation en vingt-quatre heures n'étant pas usitée en Orient, j'ai adopté la notation de douze heures, matin et soir.

Termes turcs les plus usités dans le texte et sur les cartes et croquis:

Nizam: armée active;
Rédif: réserve;
Tépé: mamelon, tumulus;
Déré: ruisseau, ravin;
Keuï: village;
Tarla: champ;
Yolu: route;
Tchiflik: ferme;
Tabia: fort

Terme bulgare employé dans le texte:

Opoltchénié : milice du 1er ban correspondant à notre territoriale.

OBSERVATION

On n'a pas souvent cité dans le texte le chiffre des pertes, le nombre des prisonniers ou des canons pris; les renseignements obtenus étant parfois taxés d'exagération ou contradictoires. On trouvera cependant quelques indications à ce sujet dans le chapitre IX: Enseignements à tirer du siège d'Andrinople.

négociants grecs, arméniens ou juifs, l'ensemble est bien caractéristique de la ville turque : maisons de bois (1) peu élevées, avec fenêtres en surplomb d'où émergent de longs tuyaux de poêle remplaçant les cheminées, échoppes exiguës protégées par de larges auvents, rues tortueuses, étroites et très mal pavées, sans trottoirs bien entendu, avec un vague ruisseau de milieu, petites fontaines au filet d'eau minuscule, enfin délabrement à peu près général dû au nonchaloir atavique ou à la douce incurie de l'administration municipale. Mais c'est quand même une cite d'Orient pittoresque, avec de belles mosquées, une multitude de jardinets pleins de fleurs et d'oiseaux, des nids de cigognes partout où elles peuvent les accrocher, des tourterelles sur tous les toits, des troupeaux de moutons barrant les rues..., une cité tranquille qui doit être aimée des Turcs, où l'on peut dormir en paix son dernier sommeil dans l'un de ses quatre-vingts cimetières, une ville que le siège et ses tristes conséquences n'ont pas beaucoup changée (2). Quelques palais officiels et de vastes écoles récemment construites attestent son importance politique, comme aussi l'absence de tramways, de gaz, d'électricité et de téléphones montre que le gouverne-

(1) A cause des tremblements de terre.

(2) Toutefois, dix-huit jours après l'assaut, l'aspect des rues en tant que mouvement était sans doute bien différent de ce qu'il devait être autrefois. La foule des soldats, des habitants et des émigrés non encore partis, les convois attelés de buffles et de bœufs, les patrouilles de cavalerie, les mouvements incessants de troupe et de matériel avaient fait disparaître la tranquillité. Les Bulgares, à vrai dire, dans ce milieu oriental où tout semble inviter au calme, faisaient réellement l'effet de barbares venus d'on ne sait quel steppe lointain, bien qu'ils se conduisissent comme toute autre nation civilisée.

ment turc ne la voulait pas moderniser et respectait volontairement son caractère de vieille cité historique.

La ville est située en entier sur la rive gauche de la Toundja; elle s'étage sur un coteau qu'enveloppe la rivière immédiatement avant de se jeter dans la Maritza. La Toundja est un affluent de gauche de ce fleuve. A quelque distance vers l'Ouest, se trouve le confluent de la Maritza avec son affluent de droite l'Arda, que traverse la voie ferrée avant d'arriver à la gare d'Andrinople. Cette gare, sans hall, sans quais, qui a plutôt l'aspect d'une station de troisième ordre, est située à 3 kilomètres de la ville, non loin du village de Karagatch, qui s'est tout naturellement relié à la gare par des constructions diverses : hôtels et restaurants très médiocres, boutiques à l'européenne ou soi-disant telles, et quelques villas assez jolies entourées de jardins. Mais l'agglomération ne se rapproche pas d'Andrinople en raison des inondations des rivières. La route traverse le terrain boisé d'acacias (à moitié déboisé aujourd'hui) par une large chaussée bien pavée, celle-là, mais qui débouche à angle droit sur le grand pont en pierre de la Maritza. La route, qui devient une large rue, traverse ensuite la Toundja. Dans le demi-cercle que cette rivière décrit autour d'Andrinople, elle est encore traversée par quatre ponts dont trois débouchant de la ville.

La Toundja roule des eaux boueuses en rongeant ses rives dans les tournants. La Maritza, plus large, est plus claire; elle rappelle la Loire près d'Angers, surtout lorsqu'elle découvre ses bancs de sable. Il n'y a aucun quai nulle part.

Tout autour d'Andrinople et à Karagatch, on voit d'immenses bâtiments d'architecture militaire : vastes casernes, écoles de sous-officiers, arsenal..., qui marquent sur le sol l'empreinte solide des anciens sultans. On pense involontairement aux janissaires (1).

Les environs sont absolument dénudés. Pays de vignoble, donc pas d'ombre; pays turc, donc peu d'arbres, objets imposables. La nécessité a fait disparaître tout ce qui était utilisable pour se chauffer, faire la cuisine, construire des abris (2). Il n'y a d'arbres à Andrinople qu'au bord des rivières, par exemple dans les îles de la Toundja (3). Les ceps de vigne ont été partout arrachés. Dans un rayon de 20 kilomètres, il n'existe plus que quelques arbres fruitiers tout rabougris, qui ont dû leur conservation à leur emplacement, juste entre les deux lignes de tranchées adverses dans le secteur Ouest. Encore peut-on les compter.

Il n'y a, à la lettre, pas d'autre couvert, pas d'autre défilement que les crêtes.

Le terrain est très meuble, ayant été très cultivé. Néanmoins, dans beaucoup d'endroits, notamment sur les hauteurs et surtout dans le voisinage des anciens forts, on laisse paître les moutons et le sol est feutré d'une petite herbe courte; le sous-sol marneux est glissant quand il

---

(1) A Kirkilicé (Lozengrad) on remarque la même chose, comme aussi à Monastir, à Uskub, à Salonique.

(2) Le bois — même le simple morceau de fagot — disparaissait du champ de bataille dès que les combattants le quittaient.

(3) Notamment les fameux arbres dont les prisonniers Turcs auraient mangé l'écorce, au dire de certains journaux.

pleut, mais il est agréable aux pieds des gens et des chevaux dès qu'il fait sec.

Des ravins ou *dérés*, quelquefois à bords assez abrupts et aux fonds fangeux, découpent le terrain en crêtes souvent parallèles. Un ou deux ruisseaux permanents l'arrosent.

La campagne offre encore un autre caractère; comme dans toutes les plaines de Thrace et dans celles de la Macédoine, on découvre de temps en temps de grands tumuli,

Croquis n° 1.
Silhouette d'Andrinople vue de la crête de Kaïalik-Tabia, Tach-Tabia.

au cône régulier, qu'on appelle les tépés (ou des moghilas) et qui sont évidemment d'anciens tombeaux. Sous la terre de ces tumuli doivent dormir de vieux guerriers des hordes barbares ou leurs ennemis massacrés. D'humbles croix, récemment plantées à leur sommet, montrent que plus d'un de leurs descendants y dort aujourd'hui le même sommeil.

De presque partout, à très grande distance, on voit sur l'horizon se dresser les quatre minarets de la mosquée du sultan Selim, quatre minces lignes verticales et blanches qui montrent où est le cœur de la cité (Voir croquis n° 1).

Perdre Andrinople, c'était pour les Turcs une diminution de leur prestige et, au point de vue sentimental, un véritable deuil public.

En outre, Andrinople est située sur la grande voie ferrée de communication entre Vienne et Constantinople. L'extrême rareté et le piteux entretien des routes empierrées, comme aussi le peu de solidité des pistes qui les remplacent presque partout, dans une terre grasse et peu perméable, donnent à la voie ferrée une importance considérable.

Enfin Andrinople n'est qu'à 200 kilomètres de la capitale (1) et à 40 kilomètres seulement de la frontière bulgare.

Décidés à la défendre, les Turcs avaient essayé de mettre la place à hauteur des progrès de l'armement moderne.

Pour les Bulgares, Odrin (nom bulgare d'Andrinople) rappelait des époques lointaines de leur histoire, pendant lesquelles il l'avaient possédée (x^e^ et xiiie siècles) et avait l'attrait d'une conquête qui leur donnerait à la fois un grand prestige militaire et un poste avancé de premier ordre sur la frontière qu'ils voulaient établir entre leur nouveau pays et la Turquie.

Mais ils se fussent sûrement contentés de masquer la place pour courir au plus fort groupement de leurs ennemis, si le plan de ceux-ci ne les avait obligés à manœuvrer par les deux côtés Est et Ouest d'Andrinople. Ils furent ainsi amenés à investir la forteresse, puis à la bloquer

(1) Distance à vol d'oiseau de Paris à Lille ou à Bourges.

étroitement; enfin, par suite de circonstances diplomatiques et de la pression de l'opinion publique, ils furent conduits à l'attaquer pour s'en emparer.

II

Ce que les Bulgares savaient d'Andrinople. — Ce qu'était réellement la forteresse au point de vue militaire. — La garnison et la place.

Les Bulgares s'étaient parfaitement renseignés sur Andrinople. Leurs agents, qui étaient du métier, surent profiter de l'insouciance et de la tolérance des Turcs pour relever minutieusement les ouvrages et pour corriger et compléter sur place un agrandissement préalable de la carte levée par les Russes en 1878.

Mais n'ayant pas de places fortes récentes chez eux et ne connaissant que très imparfaitement les conditions d'établissement d'une place moderne, ils attribuèrent une grande importance à la présence de batteries et d'abris bétonnés qui leur étaient signalés (1). En outre, un assiégeant, quel qu'il soit, ignore généralement ce que l'assiégé a pu faire pour améliorer sa place pendant la période qui précède les opérations directes contre elle. Il faut ajouter que le bruit s'était répandu en Europe d'une organisation très forte d'Andrinople; on allait jusqu'à parler de cuirassements, alors qu'il n'en existait pas la moindre trace.

Toutefois, la manière dont les Bulgares s'y prirent au

(1) Aucun des officiers avec lesquels nous avons été en rapport n'avait pu visiter de place forte moderne à l'étranger. Ils ne se rendaient pas un compte exact de ce qu'est un de nos points d'appui dans la zone principale de défense.

moment de l'attaque de vive force qui fit tomber Andrinople indique qu'ils ont compris, au cours du siège, les facilités que leur donnait une organisation incomplète et surtout défectueuse au point de vue de la défense par l'infanterie, laquelle est, en définitive, l'*ultima ratio* dans un siège.

Les Bulgares connaissaient très bien l'armement de la place. Ils la savaient commandée par un officier général de bonne réputation militaire et pourvue d'une forte garnison, ainsi que d'un très gros approvisionnement en munitions et en vivres.

Voici ce qu'était, en réalité, la forteresse :

FORTIFICATIONS

Ayant fait appel aux ingénieurs militaires et aux officiers d'artillerie qui faisaient partie de la mission des instructeurs allemands, les Turcs commencèrent, au delà de l'ancienne ligne fortifiée, une organisation qui rappelle celle des « feste (1) »; elle est très reconnaissable sur le front Ouest, présumé front d'attaque conformément aux errements classiques, parce que c'était celui que desservait la seule voie ferrée utilisable pour l'adversaire. Elle existe aussi sur une partie du front Nord; elle a été ébauchée sur le front Sud. Mais à l'Est et au Nord-Est, conservant comme zone principale celle des anciens ou-

(1) « Feste » mot allemand qui caractérise un système de fortification allemand.

vrages construits après la guerre contre les Russes, les Turcs se contentèrent d'organiser les intervalles.

L'idée qui avait présidé au projet de réorganisation paraît être celle-ci : proportionner l'armement de la place aux armements de siège dont pouvait disposer la Bulgarie, en prenant la proportion de trois canons turcs contre un bulgare, sans se soucier immédiatement de proportionner la valeur des points d'appui d'infanterie à la capacité d'offensive de l'armée bulgare, capacité qui n'était peut-être pas suffisamment appréciée.

Dès 1909, je crois, les gros canons turcs de Tchataldja et un certain nombre de pièces de côtes du Bosphore étaient amenés à Constantinople. Le plan définitif dut être arrêté en 1910. Lors d'un voyage d'études qui eut lieu après les manœuvres de 1909 au Nord d'Andrinople et qui dura dix jours, le maréchal von der Goltz désigna lui-même les positions avancées qu'il fallait occuper. Les travaux s'exécutèrent lentement et, on le verra, assez mal. Les idées d'offensive prévalant à ce moment dans le Grand Etat-Major Turc, il en résulta une nouvelle orientation des idées qui eut pour effet de ralentir encore l'essor des travaux, Andrinople n'étant plus considérée que comme point d'appui pour l'offensive générale.

De sorte qu'au moment de la guerre, l'organisation de la place était loin d'être terminée.

Il serait fastidieux d'entrer dans l'énumération détaillée des ouvrages et des batteries. La carte jointe au présent livre les met sous les yeux et il suffit de donner les caractéristiques intéressantes des organisations tant sur les positions avancées que sur la zone principale de dé-

fense dans chaque secteur. Puis nous verrons l'arrière de cette zone pour la place entière.

Les secteurs de la place. *(Voir la carte à la fin du volume.)*

La Maritza et la Toundja divisaient naturellement la place en trois secteurs : Ouest, Est et Sud. En outre, le terrain compris entre la Maritza et l'Arda formait un secteur spécial au Sud-Ouest, qu'on appelait aussi secteur de Papas-Tépé, du nom de la crête étroite, surmontée d'un tumulus, qui sépare les deux rivières. Il n'y avait pas de noyau central fortifié.

Secteur Ouest

Positions avancées. — Les Turcs avaient organisé deux positions face à l'Ouest et une face au Nord, cette dernière à grande distance de la place (9 kilomètres) : face à l'Ouest à Moghila et à Ekmektchikeuï (1), face au Nord à Outch Tepeler (les trois tumuli). La position d'Outch Tepeler avait été prévue avec un ouvrage central flanqué de tranchées et d'emplacements de batteries, mais l'ouvrage central n'avait pu être achevé. Les autres étaient des groupes de tranchées entourées de fils de fer, qui formaient un réseau étroit (3 à 4 mètres), peu solide, en ronce artificielle d'un modèle bien plus faible que celui de la zone principale et surtout monté sur de mauvais piquets de bois mal enfoncés. Des emplacements de batteries pour

(1) Ekmek, pain; keuï, village; Ekmektchi keuï, village du boulanger.

canons de campagne complétaient l'organisation qui manquait, en général, de flanquements.

Malgré la richesse de la place en artillerie de moyen calibre sur roues (12 c. et 10 c. 5), le gouverneur ne fit mettre, en général, en batterie sur les positions avancées que des pièces de campagne. Ces positions furent pourtant bien défendues et elles ne tombèrent que le jour de l'attaque de vive-force et par surprise qui réussit aux Bulgares. Toutefois, le commandant de l'artillerie au secteur Est, Nouri bey, plaça des batteries d'obusiers sur les positions avancées du secteur.

Les positions avancées étaient pourvues de mitrailleuses.

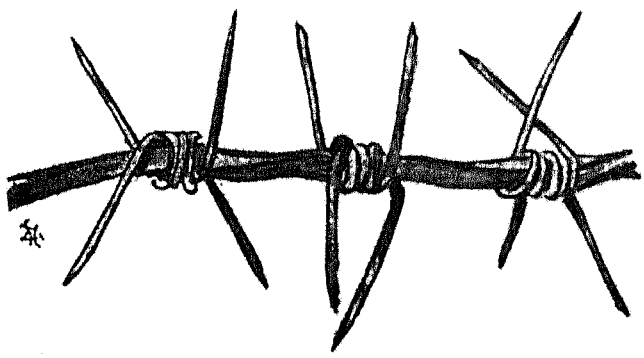
Les tranchées n'en étaient pas profondes; en général même, le profil était celui du tireur à genou, mais elles étaient bien adaptées au terrain et souvent sur trois ou quatre lignes en échelons. Le flanquement latéral paraissait négligé. En arrière, des abris en tranchées dont l'installation, à en juger par ses vestiges et par comparaison avec ceux de la zone principale, n'était pas très soignée.

Les communications avec la zone principale se faisaient la nuit. Des bouts de tranchées en zig-zag permettaient de franchir la crête en arrière des lignes de tir.

Les positions devaient être reliées télégraphiquement avec la zone principale.

Zone principale. — Les défenses de la zone principale du secteur Ouest formaient plusieurs groupes traités en « feste », mais non pas nettement séparés et fermés

comme les grandes « feste » de Metz. Ces groupes se composaient, en général, d'une redoute d'infanterie, assez aplatie, en profil de tranchée renforcée, sans obstacle pour ainsi dire. La redoute occupait la crête, elle était flanquée de batteries de campagne à demeure et de calibre long ou court assez bien dissimulés; toutefois certaines étaient encore trop près de la crête. En avant et formant



Croquis n° 1.
Fil de fer de la défense (vraie grandeur).

partie d'une organisation tout à fait continue, un réseau de fils de fer d'un modèle très fort (voir croquis n° 2) et muni de piquants très rapprochés, sur six rangs espacés de 2 mètres, ce qui donnait 10 mètres de réseau (quelquefois sept rangs, soit 12 mètres). Le réseau était battu par des tranchées à profil renforcé et lorsqu'il s'éloignait de la crête pour mieux barrer un cheminement, par des tranchées supplémentaires à profil de tireur debout, ou même à genou, établies à 50 mètres en arrière.

Ce réseau n'était pas toujours bien flanqué. En outre, en formant autour de la place une enceinte continue (interrompue seulement par les rivières), il devait gêner les mouvements extérieurs de la garnison et même des simples réserves de secteurs, dès que ces mouvements ne pouvaient plus se faire sous la protection des positions avancées.

Tel quel, il paraisait un obstacle extrêmement sérieux.

Les ouvrages d'infanterie servant de réduits n'avaient pas d'abris à l'épreuve, sauf au groupe de Tchaïtan Tarla, dont le réduit était un ancien fort, le plus éloigné de la place, en transformation. Là existait une caserne à l'épreuve, de petits abris bétonnés sous le parapet, par endroits (voir la photographie); en outre, l'ouvrage avait reçu le profil triangulaire avec un réseau de fils de fer particulier. C'est le seul ouvrage d'infanterie de la place qui fût à peu près convenable; on l'appelait le fort de Karageuz Tabia.

Un certain nombre de batteries avaient très bon aspect. Plates-formes bétonnées ou cimentées, magasins sous traverses arrasées bétonnés; mais pas plus que les casernes bétonnées, ces batteries, du fait qu'elles étaient plus résistantes (en apparence) que les autres, n'ajoutaient rien à la valeur effective du groupe.

Le béton était de mauvaise qualité et laissait voir des assises qui indiquaient qu'il n'avait pas été coulé sans interruption, comme dans les travaux bien faits. Plusieurs de ces batteries, touchées par des projectiles de 15ᵉ

et même de 12°, ont souffert des dégâts très importants (voir la photographie).

La question de l'armement sera traitée plus loin.

Secteur Sud-Ouest ou de Papas-Tépé

Ce secteur très étroit, resserré entre la Maritza et l'Arda, a une physionomie particulière. Il était relié au secteur Sud par le pont métallique du chemin de fer de Constantinople. Il ne fut fortifié qu'au moment de la guerre; l'organisation en était difficile, mais, par contre, il était bien flanqué par les secteurs voisins sur deux côtés de l'angle aigu qu'il forme.

Position avancée. — Une seule position avancée, traitée comme celles du secteur Ouest, occupait, à 1.400 mètres du mamelon de Papas-Tépé, le bord d'un plateau qui dominait de près un col étroit de la crête entre les rivières. Des emplacements de batteries et de mitrailleuses y avaient été ménagés. Les lignes de tranchées se prolongeaient vers le Sud-Est jusque tout près de l'Arda pour barrer la vallée plus large en cet endroit.

Position principale. — Elle était unique aussi et comportait une redoute d'un fort profil, entourée de fils de fer assez bien conditionnés, un peu en avant du sommet de Papas-Tépé lui-même, puis de tranchées extérieures au Nord et au Sud, celles-ci se prolongeant vers l'Arda, et des batteries de campagne et de siège très bien installées, dont nous parlerons ultérieurement.

L'importance spéciale de ce secteur tenait à ce qu'il est tout entier en dehors de la limite des zones principales Ouest et Sud, et que, si l'ennemi s'y installait, il aurait toutes facilités pour bombarder la place et posséderait, en outre, un excellent observatoire, latéral relativement aux secteurs Ouest et Sud. Aussi le commandement et la garnison en furent-ils choisis.

(Voir plus loin pour l'armement en artillerie.)

Secteur Sud

Situé entre les rives droites de l'Arda et de la Maritza, ce secteur est vaste et comprend une grande plaine que borde le pied des collines dont le sommet principal est le mamelon de Kartal-Tépé, à 9 kilomètres de Karagatch et 12 kilomètres d'Andrinople. La partie Est du secteur, en avant de la zone principale, est une large bande marécageuse formée par les inondations de la Maritza, ce qui rétrécissait le front à défendre.

Positions avancées. — Il fallait absolument occuper Kartal-Tépé, malgré la distance. Ce mamelon est un observatoire de premier ordre, devant lequel s'ouvre la vue de toute la place et qui permet de regarder à revers une partie du front Ouest et l'extémité Sud du front Est (1).

(1) Les Bulgares firent usage de puissantes lunettes et utilisèrent des observatoires très éloignés. La pureté de l'atmosphère s'y prêtait dès que le brouillard matinal des vallées se dissipait. Bien entendu, pendant les journées de neige en bourrasque de février, on ne pouvait faire d'observations de nulle part.

11427/11

L'occupation ne paraît pas avoir répondu à l'importance de la position. Il n'y avait que des tranchées et quelques emplacements de batteries, sans obstacles sérieux. En outre, la communication de jour avec l'arrière était longue et précaire parce qu'il était impossible de se défiler constamment.

Zone principale. — Cette zone s'étend en demi-cercle entre l'Arda et la Maritza, immédiatement au Sud de la gare d'Andrinople (Karagatch). Trois groupes analogues à ceux du Secteur Ouest avaient été prévus, mais ne furent pas complètement constitués. Notamment les redoutes fermées, devant servir de réduits, n'existaient pas ou n'étaient qu'ébauchées.

L'armement était puissant, on le verra plus loin.

C'est dans ce secteur que se trouvait la gare.

Secteur Est

Ce secteur est caractérisé par la forme du terrain. Au Nord coule la Provadinska, ruisseau tributaire de la Toundja, qui borde, sur un front de 7 kilomètres face au Nord, des pentes raides avec escarpements assez marqués, utilisables par la défense. Face à l'Est, le secteur présente une série de crêtes élevées, sensiblement perpendiculaires à la direction de la basse Provadinska, séparées par des ravins assez profonds, savoir, de l'extérieur vers la place : le Sazleu-Déré, le ravin de Moussou-Beyli, le Koum-Déré et le Kanalu-Déré. Les eaux de ces ravins, quand il y en a, coulent vers la Maritza. L'en-

semble des défenses se trouve à la cote 100, la Maritza étant supposée cotée 20. Les crêtes qui masquent immédiatement la forteresse, c'est-à-dire l'escarpement rive gauche de la Provadinska et la crête rive droite du Kanalu-Déré, forment deux lignes qui se coupent au Nord-Est de la place, comme les deux branches d'un sept (7), dont le sommet forme, par conséquent, un saillant extrêmement net, marqué par le fort d'Aïvas-Baba, lequel est situé un peu en avant d'un village en pisé, complètement ruiné par la guerre et appelé Arnautkeuï.

Positions avancées. — Devant la partie Nord du secteur, c'est-à-dire devant les escarpements de la Provadinska couronnés par des ouvrages, les Turcs n'avaient installé aucune défense; l'obstacle naturel, renforcé vers l'Ouest par une inondation tendue intentionnellement, leur sembla suffisant.

Au contraire, vers l'Est, en avant du Kanalu-Déré, la longue crête Maslak, Mal-Tépé, Mezar-Tépé, avait été organisée. Devant le saillant dangereux, Maslak et Mal-Tépé présentaient des défenses solides faites comme au secteur Ouest (redoutes et tranchées, avec des fils de fer médiocres toutefois). Les tumuli, comme celui de Mal-Tépé, servaient d'observatoires, mais bien précaires (voir croquis n° 3). Puis les tranchées se succédaient, avec des intervalles, jusqu'au delà de Mezar-Tépé et avoisinaient la route de Stamboul. L'artillerie de campagne était utilisée à Maslak, Mal-Tépé et Mezar-Tépé. A Mal-Tépé, il y eut, en outre, une batterie d'obusiers de 15° et à Mezar-Tépé une batterie d'obusiers de 12°.

Zone principale. — Les Turcs n'ayant pas eu le temps de compléter l'organisation en groupes prévue pour la place et croyant que le secteur Est ne serait pas attaqué (prévision conforme aux errements classiques), s'étaient contentés de leur ancienne *ligne* de forts, en créant une organisation des intervalles. De sorte que ce n'était plus une zone comme à l'Ouest, c'est-à-dire une organisation ayant une certaine profondeur, mais une installation purement linéaire derrière laquelle le terrain dévalait tout droit vers Andrinople. Seuls, un petit mamelon coté 100 derrière la partie Nord du secteur, et un simple relèvement du terrain vers le Sud-Ouest, touchant pour ainsi dire à la ville, la masquaient en partie aux vues.

Partout ailleurs dans la place, ces anciens forts sont restés en deuxième ligne. Ici, ils étaient, ou du moins auraient dû être, les points d'appui de la ligne principale et si les Turcs reconnaissaient que ces forts ne pouvaient jouer ce rôle, ils devaient créer sans hésitation de nouveaux points d'appui. Comme c'est par le saillant Nord-Est que la place a été prise, il nous semble nécessaire de donner ici des éclaircissements sur ce qu'étaient ces forts et leurs intervalles, et de mettre enfin la question au point.

Le type courant est indiqué dans le croquis schématique n° 4. C'est un massif de terre de forme pentagonale (pentagone régulier) ou elliptique, avec de hautes traverses séparant des plates-formes de pièces, sans banquettes d'infanterie.

Sous les traverses, il y a des magasins enterrés assez

Croquis n° 3.

Croquis n° 3.

Tumulus de Mal-Tépé,
vu par le Nord.

A. — Observatoire démoli.
B. — Trous de projectiles bulgares.
C. — Tranchées turques des positions avancées et communications.
D. — Tranchée de communication turque.
E. — Tranchée de tir bulgare faite après la prise de Mal-Tépé, le 25 mars.

profondément et voûtés à l'épreuve des projectiles d'il y a 40 ans (bonne maçonnerie). La gorge a un tracé rentrant et l'entrée qui a lieu par le fossé est précédée d'un retranchement d'infanterie formant redan.

Le fossé est à terres coulantes, aussi bien pour l'escarpe que pour la contrescarpe (1). Aucun flanquement n'est organisé. Le massif est élevé et les traverses forment des créneaux visibles à 10 kilomètres de distance sur la crête.

En somme ce n'étaient que de vieux forts, d'un type analogue à ceux de 1875, dont la caducité était aggravée par le fait qu'ils n'avaient pas d'obstacle réel, pas de flanquement et pas de crêtes spéciales pour l'infanterie.

Il semble que les Turcs auraient pu, tout au moins, organiser ces vieux ouvrages de manière à créer, sous leur couvert, un flanquement des intervalles. Ils ne l'ont pas fait autrement qu'en plaçant des mitrailleuses sur leurs flancs. C'était peu. Le flanquement des intervalles eût été facilité par ce fait que les forts occupaient de légers éperons en saillie sur la crête étroite qui les alignait. Croquis n° 5 (hors texte).

Une tentative avait d'ailleurs été faite pour la création d'un point d'appui plus solide entre les forts d'Aïvas-Baba et d'Aïdji-Yolu. Sur l'éperon qui est assez près au Sud du fort d'Aïvas-Baba, existait, en effet, un ouvrage d'infanterie à fort profil triangulaire, tout récemment massé, mais dont la plongée n'avait pas reçu son réseau particulier de fils de fer. Les rouleaux étaient sur place (2).

(1) Nous avons pu le traverser à cheval sans difficulté.

(2) Peut-être s'occupait-on de la construction de cet ouvrage pendant l'armistice.

s projectiles d'il y
'c a un tracé ren-
est précédée d'un
dan.
ien pour l'escarpe
flanquement n'est
erses forment des
tance sur la crête.
c forts, d'un type
cité était aggravée
acle réel, pas de
pour l'infanterie.

ı, tout au moins,
à créer, sous leur
s. Ils ne l'ont pas
ailleuses sur leurs
intervalles eût été
ıpaient de légers
qui les alignait.

e pour la création
forts d'Aïvas-Baba
ez près au Sud du
ouvrage d'infan-
écemment massé,
son réseau parti-
t sur place (2).

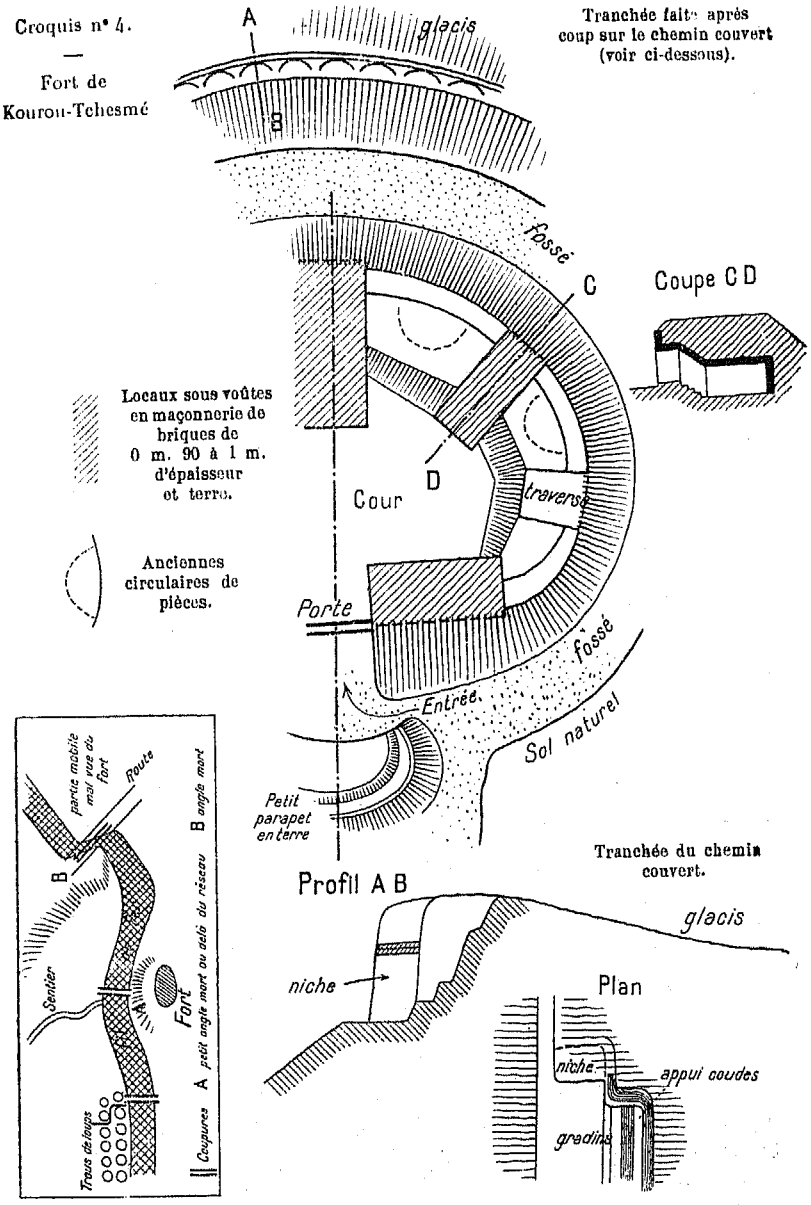
---

lifficulté.
de cet ouvrage pen-

Croquis n° 4.

—

Fort de
Kourou-Tchesmé



Tranchée faite après coup sur le chemin couvert (voir ci-dessous).

Tranchée du chemin couvert.

Deux ouvrages de ce secteur avaient une physionomie particulière.

L'ouvrage en saillant, le fort d'Aïvas-Baba, avait une annexe qui, couronnant un éperon immédiatement en avant, réduisait l'angle mort et permettait de donner quelques feux de flancs sur les pentes Nord de l'escarpement de la Provadinska et du mamelon de Kouch-Tépé à l'Est.

L'ouvrage le plus au Nord du secteur formant légère saillie sur la Provadinska, le fort de Tach-Tabia nova (nova, bien qu'il fût lui aussi bien ancien), était une vaste batterie trapézoïdale ne comportant pas moins de douze traverses, encadrant des emplacements de pièces, avec une caserne bétonnée centrale, défilée aux vues par le massif de la batterie et construite tout contre et devant l'ancienne caserne maçonnée; mais l'ensemble était complètement ouvert à la gorge; l'ouvrage avait évidemment remplacé un fort, pareil aux autres, dont les terrassements se devinaient encore au Sud, dans son voisinage. Le fort Tach-Tabia est du même type que les deux forts de Lozengrad (Kirkilicé) et sans doute contemporain, probablement construit vers 1880 [Voir le croquis n° 6 et la photographie du fort de Raklitza à Lozengrad] (1).

Bien entendu, pas le moindre cuirassement dans tous ces ouvrages, pas plus que dans ceux des autres secteurs (Voir plus loin pour l'artillerie du secteur).

---

(1) Pour corroborer ce que nous avons déjà dit au sujet de l'ignorance dans laquelle étaient les officiers Bulgares de ce que pouvait être un fort moderne, nous ajouterons qu'un officier supérieur d'artillerie qui commandait un groupe de batteries de siège croyait que le fort de Tachtabia avait été remanié *complètement* trois ans auparavant.

e physionomie

ba, avait une
diatement en
e donner quel-
l'escarpement
-Tépé à l'Est.
rmant légère
h-Tabia nova
n), était une
as moins de
ts de pièces,
aux vues par
tre et devant
le était com-
évidemment
les terrasse-
n voisinage.
s deux forts
porain, pro-
is n° 6 et la
d] (1).
it dans tous
tres secteurs

---

ajet de l'igno-
e que pouvait
upérieur d'ar-
croyait que le
s ans aupara-

Croquis n° 6.

Le Fort de Tach-Tabia nova vu par la gorge.
(Arc d'ellipse avec 12 traverses maçonnées dont les chapes forment saillie.)

Deuxième ligne

Il n'y avait pas de deuxième ligne organisée. Elle est seulement figurée : au secteur Ouest par les anciens forts restés en arrière lorsqu'on se fut porté en avant pour l'organisation des groupes. Deux de ces forts, Kemer et Bach-Youk, occupant le sommet d'une crête bordée par le ravin de Maslam-Déré, perpendiculaire à la Toundja, étaient encadrés par des batteries et formaient un groupe en retrait par rapport aux autres; il faisait face au Nord-Ouest; au secteur Est par deux forts, peut-être intentionnellement construits dans ce but à l'époque, l'un dans une boucle de la Toundja au Nord de la place, l'autre en arrière de la droite, sur la dernière crête qui couvre Andrinople aux vues de l'Est.

Dans le secteur Sud, pas de deuxième ligne. A la rigueur, on peut admettre qu'une fois les ponts de la Maritza rompus, on se défendrait sur le fleuve qui est un obstacle sérieux.

Aucun réduit, pas de noyau central; pas même une légère enceinte de sûreté improvisée du côté où la ville n'est pas bordée par les rivières.

ARMEMENT.

L'armement comportait, au total, 612 canons tant de campagne que de siège et 50 mitrailleuses. Toutes les pièces étaient du système Krupp; les mitrailleuses étaient, en général, du système Nordenfeldt, de campagne ou de position (11 et 25 $^{m}/_{m}$).

Les 612 canons se décomposent ainsi :

1° En batterie sur les emplacements préparés dès le temps de paix :

228 pièces de 87 m/m de campagne, modèle antérieur au canon à T. R.

180 pièces de siège :
- 156 pièces longues.....
  - 22 pièces de 10c,5 Long.
  - 36 — de 12c L.
  - 34 — de 15c L.
  - 64 — de 15c de côte.
- 24 pièces courtes.....
  - 6 — de 21c.
  - 18 mortiers de 15c.

Total en batterie..... 408

2° Disponibles soit à la réserve générale, soit à l'arsenal :

96 pièces de campagne (dont 48 de 75 m/m à T. R. Krupp, appartenant aux deux divisions de nizams de la garnison).

108 pièces de siège :
- 30 pièces longues.....
  - 18 pièces de 10c,5 L.
  - 12 — de 12c L.
- 78 pièces courtes.....
  - 18 obusiers de 10c,5.
  - 36 — de 12c.
  - 24 — de 15c (dont 18 à T. R.).

Total disponible..... 204

TOTAL GÉNÉRAL..... 612

Le tableau qui suit donne la répartition de ces pièces entre les secteurs. Le numérotage des batteries se retrouve sur la carte. Des batteries supplémentaires durent être établies pour l'armement disponible, mais cet armement était en partie mobile. Les totaux précédents peuvent être considérés comme exacts. Le tableau détaillé qui suit montre une différence d'une douzaine de pièces ; cette faible erreur n'a pu être rectifiée.

Tableau de la répartition de l'armement de la place d'Andrinople.

(Tel qu'il a été relevé sur place aussitôt la prise de la forteresse, les pièces étant encore en batterie.)

De gauche à droite, sens des aiguilles d'une montre, en commençant par le secteur Ouest, partie voisine de la Maritza :

SECTEUR OUEST

Groupe de Kazan-Tépé :

Batterie n° 1 (en 2e ligne, au Sud du fort de Haderlik, non armée) ;
— n° 2, 6 pièces de campagne ;
— n° 3, 4 pièces de 10c,5 L ;
— n° 4, 6 pièces de campagne ;
— n° 5, 6 pièces de campagne ;
— n° 6, 6 pièces de 15c L ;
— n° 7, 6 pièces de 10c,5 L, *bétonnée ;*
— n° 8, 6 pièces de campagne.

Groupe de Boundja-Kuru-Tchesmé :

Batterie n° 9, 6 mortiers de 21c, *bétonnée ;*
— n° 10, 6 pièces de 15c L, *bétonnée ;*
— n° 11, 6 pièces de 15c L, *bétonnée ;*
— n° 12, 6 pièces de 15c L, *bétonnée ;*
— n° 13, 6 pièces de campagne.

Groupe de Tchaïtan-Tarla :

Batterie n° 14, 6 pièces de campagne ;
— n° 15, 6 pièces de campagne ;
— n° 16, 3 pièces de 10c,5 L
— n° 17, 3 pièces de 10c,5 L

} Ces batteries étaient les batteries annexes anciennes, simplement maçonnées, du fort de Karageuz-Tabia ; elles devaient être transformées.

— n° 18, 6 pièces de campagne.

Groupe de Kemer, Bach-Youk :

Batterie n° 19, 6 pièces de 10c,5 L ;
— n° 20, 6 pièces de campagne ;
— n° 21, 6 pièces de campagne ;
— n° 22, 6 mortiers de 15c ;
— n° 23, 6 pièces de 15c L ;
— n° 24, 6 pièces de campagne ;
— n° 25, 6 pièces de campagne ;
— n° 26, 6 pièces de campagne.

Groupe de Karageuz-Tarla :

Batterie n° 27 (*non armée*) ;
— n° 28, 6 pièces de campagne ;
— n° 29, 6 pièces de campagne ;
— n° 30, 6 pièces de 15° L. de côte ;
— n° 31, 6 pièces de campagne ;
— n° 32, 6 pièces de campagne ;
— n° 33, 6 pièces de 15° L. de côte ;
— n° 34, 6 pièces de campagne ;
— n° 35, 6 pièces de 12 L. ;
— n° 36, 6 pièces de 12 L.

SECTEUR EST

Sur la ligne des forts du secteur Est et groupées en deux sous-secteurs, l'un de Tach-Tabia à Kestenlik inclus (batteries 37 à 45), l'autre de Kuru-Tchesmé à la route de Stamboul (batteries 46 à 57).

Batterie n° 37, 6 pièces de campagne (en outre emplacements utilisés pour changer de position ou pour les pièces de l'armement disponibles, 37 *a*, 37 *b*, 37 *c*, 37 *d*, 37 *e*) ;

Fort de Tach-Tabia, 4 pièces de 15° L. (furent sorties par la suite) ;

Batterie n° 38, 6 pièces de 12° L. (38*a*, 38 *b*, 38 *c*) ;
— n° 39, 6 pièces de 15° L. de côte (39 *a*) ;
— n° 40, 4 pièces de 15° L. de côte ;
— n° 40 *a*, 6 pièces de campagne ;
— n° 41, 6 mortiers de 15° (41 *a*) ;
— n° 42, 6 pièces de campagne ;
— n° 43, 6 pièces de campagne ;
— n° 44, 6 pièces de 15° L. de côte ;
— n° 45, 6 pièces de campagne ;
— n° 46, 6 mortiers de 15° ;
— n° 47, 6 pièces de campagne ;
— n° 48, 6 pièces de campagne ;
— n° 49, 6 pièces de campagne ;
— n° 50, 6 pièces de 12° L. ;
— n° 51, 6 pièces de campagne ;
— n° 52, 6 pièces de campagne ;
— n° 53, 6 pièces de campagne ;
— n° 54, 6 pièces de campagne ;
— n° 55, 6 pièces de 15° L. de côte ;
— n° 56, 6 pièces de 15° L. de côte ;
— n° 57, 6 pièces de 12° L. ;

Position avancée de Maslak :

Batterie n° 58, 6 p. de campagne ;
— n° 59, 6 p. de campagne ;
— n° 60, 6 p. de campagne.

} Les batteries d'obusiers citées dans le texte comme ayant été placées par le commandant de l'artillerie du secteur Est à Mal-Tépé et Mesar-Tépé, appartenaient sans doute à des batteries figurant au présent tableau et durent être remises en place avant la chute des positions avancées.

Secteur Sud

Batterie n° 61 (près de Bosna-Keuï, seulement tracée) ;

Groupe de Demerdetch :

— n° 62, 6 pièces de 15° L. de côte, *bétonnée ;*
— n° 63, 6 pièces de campagne ;
— n° 64, 6 pièces de 15° L. de côte, *bétonnée ;*
— n° 65, 6 pièces de campagne.

Groupe de Karagatch :

Batterie n° 66, 6 pièces de campagne ;
— n° 67, 6 pièces de campagne ;
— n° 68, 6 pièces de 15° L. de côte, *bétonné ;*
— n° 69, 6 pièces de campagne ;
— n° 70, 6 pièces de 15° L. de côte, *bétonnée.*

Secteur Sud-Ouest ou de Papas-Tépé

Ce secteur n'avait aucune batterie préparée au moment de la guerre.

Il reçut de la réserve générale, à diverses reprises :

4 ou 5 batteries de campagne ;

(Batterie n° 71) 1 batterie de canons de 15° long (3 pièces) plus 2 batteries de mitrailleuses Nordenfeldt ;

(Batteries n°s 72, 73) 2 batteries d'obusiers de 15° à tir accéléré (3 et 4 pièces) ;

(Batterie n° 74) 1 batterie d'obusiers de 12° à tir accéléré (T. A.), 2 pièces ;

En outre, 2 pièces de 10°,5 placées d'abord à l'Est du secteur furent retirées le 25 mars soir.

Réserve générale d'artillerie

8 batteries de 6 pièces, 87 Krupp de campagne;
3 — de 6 pièces de 10c,5 L de campagne;
2 — de 6 pièces de 12c L;
3 — de 6 obusiers de 10c,5 T. A. de campagne;
6 — de 6 obusiers de 12c T. A. de campagne;
3 — de 6 obusiers de 15c T. A. de campagne;
1 — de mortiers de 15c;
Un certain nombre de mitrailleuses Nordenfeldt calibre 11 et 25 m/m.

Divisions d'infanterie de nizams (10e et 11e)

Chacune avait son artillerie divisionnaire:
6 batteries de 4 pièces de 75 T. R. Krupp.
Soit 12 batteries,
Et les régiments d'infanterie avaient des mitrailleuses de campagne modernes.

Ce tableau appelle immédiatement quelques réflexions. On remarquera, en effet, le nombre considérable de pièces de campagne, d'ailleurs d'ancien modèle, et la très forte proportion de pièces longues au regard des pièces courtes (obusiers et mortiers).

Les pièces de campagne, sans attelages propres, n'ont pas besoin d'être très nombreuses dans la zone principale; leur mobilité permet de les déplacer avec quelques attelages de corvée; elles ne peuvent servir que contre les troupes; or celles-ci, dans un siège, ne s'avancent à découvert, de jour, qu'à proximité presque immédiate des retranchements, et alors le tir des canons à trajectoire très tendue, obligés de se défiler sous peine d'être sûrement et instantanément détruits — car le tir de l'ennemi est depuis longtemps repéré sur toutes les crêtes utilisables — ce tir est inefficace à petite distance en avant de la crête couvrante. C'est comme organe de flanquement que ces

batteries, *lorsqu'elles sont placées d'avance*, doivent surtout servir. Tel est le cas, très typique, de la batterie n° 14 dans le secteur Ouest.

Quant aux pièces de gros calibre long, leur rôle n'est plus aussi utile que celui des canons courts, dès que l'ennemi a réussi à installer ses batteries généralement bien défilées.

Notre règlement du 30 juillet 1909 sur la guerre de siège, parlant de la lutte d'artillerie à soutenir par la défense (art. 104), s'exprime ainsi :

« Dans cette lutte, ce sont les batteries à grand défile-
« ment et renforcées par tous les moyens possibles, qui
« sont appelées à jouer le principal rôle.

« Les batteries de gros calibre à faible défilement (1),
« qui ne seraient plus en état d'agir utilement, seront
« désarmées et reportées en arrière. »

On voit qu'il n'en faut pas trop. Et celles auxquelles on veut demander de prolonger leur action sur certains points de passage obligés des ravitaillements, ou même des troupes de l'ennemi, doivent être protégées par des cuirassements.

Les batteries turques à faible défilement, telles que celles de 15 c. L. de côte, n'avaient même pas de protection pour les servants contre les schrapnels (1). Aussi, lors

---

(1) C'est-à-dire précisément les canons longs. Seuls les obusiers et mortiers peuvent avoir un grand défilement.

(1) Au contraire, les Bulgares eurent soin de construire au-dessus de leurs pièces de siège des toitures légères qui absorbèrent en quelque sorte les balles et les éclats des schrapnels. Les pertes en personnel furent pour ainsi dire nulles.

nce, doivent sur-
re, de la batterie

ig. leur rôle n'est
courts, dès que
ies généralement

sur la guerre de
soutenir par la

s à grand défile-
ns possibles, qui
.

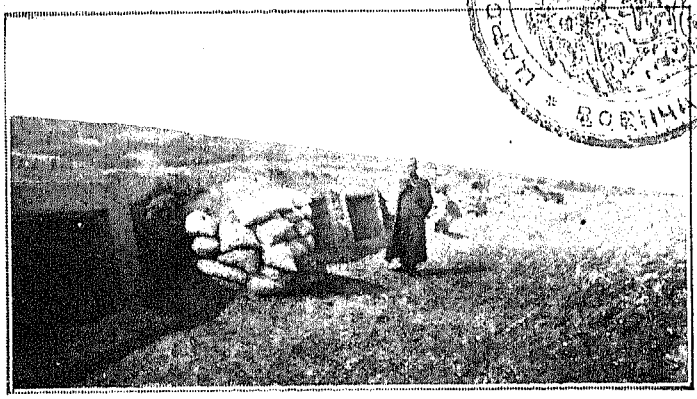
e défilement (1),
tilement, seront

celles auxquelles
ion sur certains
ents, ou même
otégées par des

, telles que celles
s de protection
(1). Aussi, lors

uls les obusiers et

onstruire au-dessus
rbèrent en quelque
ertes en personnel



Fort de Karagœuz-Tabia (secteur Ouest). Parapets en béton de ciment avec abris.

Batterie turque bétonnée pour canons de 15 $^{c}/_{m}$ (secteur Sud).
Effet d'un coup de 15 $^{c}/_{m}$ Schneider. On remarquera vers le bas, à gauche, quelques fils de fer pris dans le béton qui pouvaient faire croire que le béton était armé.

1427/11

du tir intensif des jours d'assaut, le service y a-t-il été impossible.

Un certain nombre de batteries neuves étaient bétonnées. Elles sont indiquées dans le tableau. J'ai dit plus haut ce qu'était la qualité du béton.

MUNITIONS.

Je ne puis préciser l'approvisionnement en munitions, mais je sais pertinemment que dix jours avant la prise de la place le commandant de l'artillerie déclarait avoir encore à sa disposition 50 o/o de cet approvisionnement. Les munitions devaient être abondantes, car l'ordre aurait été donné, paraît-il, de tirer cinq coups pour un coup de canon bulgare. D'ailleurs j'ai personnellement constaté que des magasins de batteries ou de secteurs étaient encore remplis. Un très petit nombre de ces magasins avaient été détruits sur le secteur Ouest.

MAGASINS DE L'ARTILLERIE. CHEMIN DE FER DECAUVILLE.

Non seulement la construction et l'assiette des batteries avaient été bien étudiées, mais leur réapprovisionnement était assuré par une voie Decauville, bien défilée et bien établie; le matériel machines faisant défaut, la traction se faisait par chevaux. La gare centrale était sur la rive droite de la Toundja, au quartier des casernes.

Les magasins étaient en trois échelons :

Dans les batteries en terre, des niches à munitions près des pièces et de petits magasins sous abris — non à l'épreuve naturellement — tantôt entre les pièces, tantôt

au bout de la batterie. Dans les batteries bétonnées, les magasins étaient entre les pièces, comme d'ordinaire.

C'était le premier échelon.

Le deuxième échelon était constitué par de petits magasins espacés, nombreux — peut-être appelés dépôts intermédiaires — peut-être servant de magasins de secteur dans leur ensemble (je n'ai pu élucider ce point).

Mais la particularité de ces magasins est celle-ci : Pour les cartouches de canons à T. R. (qui contiennent par conséquent à la fois la charge et le projectile) et pour les tonnelets métalliques contenant les gargousses des canons de gros calibre, ils étaient enterrés et couverts d'une toiture en très forte tôle ondulée galvanisée, recouverte elle-même de bois et de terre. Comme ils étaient petits, il y avait des chances pour qu'ils ne reçussent pas un coup direct et, par conséquent, leur protection improvisée était admissible.

Pour les projectiles, moins sujets à exploser, il y avait de petites baraques légères en bois et tôle ondulée, espacées elles aussi et défilées soigneusement, à peu près sur la même ligne que les magasins souterrains, c'est-à-dire non loin de la voie Decauville.

Toutefois, j'ai relevé dans le secteur Ouest un magasin de groupe bétonné qui ressemblait beaucoup aux nôtres et touchait à la voie Decauville. Sans doute devait-on en construire d'autres.

Le troisième échelon (s'il n'y avait pas de magasin de secteur proprement dit) était constitué par des magasins centraux dont l'installation économique était comparable à celle des magasins du deuxième échelon, bien que cons-

truits en maçonnerie depuis longtemps. C'étaient des magasins voûtés, à moitié enterrés et recouverts de terre, petits et placés en quinconce, comme les pavillons des usines à explosifs. Le groupe de ces magasins, situé près de la gare centrale du Decauville, devait contenir les munitions confectionnées, tandis que ceux de la rive gauche de la Toundja, beaucoup plus espacés et plus isolés, devaient contenir les poudres et explosifs (1).

Outre ces divers échelons, j'ai constaté, non sans étonnement, que les vieux magasins sous traverses des anciens forts avaient servi de magasins à projectiles, soit que les Turcs les crussent encore à l'abri des projectiles de 12 c. et de 15 c. que tiraient les Bulgares, soit qu'ils eussent remarqué que ceux-ci ne cherchaient pas systématiquement à les démolir, ce qui était vrai, on le verra plus loin.

APPROVISIONNEMENTS.

Les approvisionnements avaient été faits à temps, sauf en ce qui concerne le sel, le sucre et le pétrole (2), qui commencèrent à manquer dès la fin de novembre 1912. La farine manqua aussi après l'armistice et l'on fabriqua un pain plus mauvais encore que celui du siège de Paris en 1870-71 (3). En revanche, le reflux des habitants de

(1) J'émets ici une hypothèse pour le deuxième groupe de ces magasins. Les circonstances ne m'ont pas laissé le temps d'aller les visiter.

(2) A Andrinople, comme dans beaucoup de villes turques, le pétrole sert à faire la cuisine dans les ménages, à alimenter les moteurs (minoteries de Karagach), à éclairer les maisons et les rues.

(3) Le pain est très apprécié en Turquie. Il suffit de voir partout les appétissants pains blancs que l'on vend jusque dans les petits villages.

la contrée, qui avaient amené leurs troupeaux, créait Andrinople des ressources énormes en viande sur pie Le manque de sel rendait la consommation de la vian peu agréable et même jusqu'à un certain point nociv

Pendant plusieurs jours après la chute d'Andrinopl lorsque les habitants furent un peu tranquillisés, on v sortir de partout, des ruelles, des jardinets, des maiso même, une quantité considérable de moutons et de bêt à cornes qui reprirent le chemin de leurs fermes.

Il semblerait qu'Ismaïl pacha, qui faisait fonctions commandant d'armes et était chargé d'approvisionner place, n'a pas parfaitement rempli sa tâche. Il laissa n tamment plusieurs jours en panne, à Dedeagatch, d wagons de sel destinés à Andrinople, si bien que l Bulgares s'emparèrent de cette denrée de toute premiè nécessité (3).

Le tabac commença à manquer à la Régie ottomane partir du 18 novembre. C'était pour les Turcs et les Gre une véritable privation.

La place n'a pas succombé à la famine. Comme elle s'est pas ravitaillée pendant l'armistice, par suite d'u clause tout à fait singulière sur laquelle je m'expliquer en temps utile, on peut dire qu'elle a vécu sans trop peine sur ses approvisionnements depuis l'investisseme (31 octobre 1912) jusqu'à la chute (26 mars 1913), sc pendant cinq mois.

Or, il y avait 58.000 hommes de garnison, envirc 80.000 habitants sur la population primitive et plusieu

(3) Le sel manqua aussi à Metz pendant le blocus de 1870.

milliers de réfugiés (40.000 disent les Bulgares), ce qui faisait — sauf erreur — 178.000 bouches à nourrir.

La conduite d'eau fut coupée tout de suite par les Bulgares. On but l'eau des puits et des rivières dont le débit est assez considérable pour qu'elles ne pussent être systématiquement contaminées. En fait, il ne se développa pas de maladie épidémique dans la garnison; il n'y en avait pas non plus pendant mon séjour qui commença dix-huit jours après la prise, pas même de fièvre typhoïde, laquelle aurait précisément dû faire son apparition à ce moment si l'eau avait été contaminée à la fin du siège. Néanmoins, on faisait bouillir l'eau de table.

COMMANDEMENT.

Le commandement supérieur avait été dévolu au général Chucri pacha, homme distingué et fin, officier instruit, d'un certain âge déjà, et qui jouissait d'une bonne réputation militaire. Il avait sûrement la confiance de ses troupes. Bienveillant, brave et très patriote, il vivait au milieu d'elles, donnant l'exemple de la simplicité et du devoir.

Il avait pourvu aux commandements principaux, commandants de secteurs, commandants de l'artillerie et du génie, de la place et des secteurs, etc., avec les ressources dont il disposait, sans que, probablement, ces emplois eussent été attribués dès le temps de paix, comme en France, à tel ou tel officier déterminé; il avait réparti la garnison, composée de nizams (armée active) et de rédifs (réserve), de manière à se conserver une réserve

générale de nizams et à employer également des nizams sur les fronts les plus difficiles à défendre.

Les officiers formaient un cadre d'une instruction professionnelle très variable, suivant qu'ils avaient pu ou non être dressés par les instructeurs allemands. Les officiers d'artillerie paraissent avoir été meilleurs, en général, que les officiers d'infanterie, dont certains, dit-on, venaient s'amuser en ville pendant que leurs troupes étaient de garde de tranchée.

Néanmoins, le nombre de ceux qui ont été tués pendant les trois journées décisives est assez grand pour qu'on puisse dire que le cadre d'officiers a fait son devoir.

Il semble aussi que l'état-major de Chucri pacha a dû bien le seconder, car jusqu'à la dernière minute, on a senti l'impulsion du gouverneur. Si, comme on le verra, celui-ci s'est trompé sur le point d'attaque final, il n'en est pas moins avéré que ses ordres ont été nettement donnés et immédiatement exécutés au plus fort de la crise. En outre, il est facile de juger de son activité par les nombreuses sorties, presque toujours exécutées en des moments favorables, que fit la garnison dans tous les secteurs. On peut donc dire que le commandement de la forteresse avait été mis en bonnes mains.

GARNISON.

Elle était forte primitivement d'environ 60.000 hommes, savoir :

	Chiffres approximatifs.
10e division de nizams (1) :	
3 régiments d'infanterie (28e, 29e, 30e) plus 1 bataillon de chasseurs, total 10 bataillons, mais comme effectif ne faisant pas plus que les 8 bataillons de la brigade bulgare (2) 2 groupes d'artillerie de 3 batteries à 4 pièces de 75 Krupp 1 ou 2 compagnies du génie Cavalerie (3)	11.000
11e division de nizams :	
Comme ci-dessus, mais avec des effectifs réduits (régiments d'infanterie : 31e, 32e, 33e)	8.000
4e régiment de chasseurs	2.000
Divisions de rédifs : D'Andrinople à 3 régiments De Baba-Eski à 3 régiments De Gumuldjna à 3 régiments	22.500
Trois bataillons de *rédifs* de Brousse	2.000
Cinq régiments d'*artillerie de forteresse* (à 2 ou 3 bataillons	11.000
Génie : 1 bataillon à 4 compagnies de pionniers 1 compagnie de sapeurs télégraphistes 1 bataillon de sapeurs de chemin de fer à 4 compagnies	2.500
Cinq *compagnies de mitrailleuses* (20 pièces)	300
Cavalerie : de 3 à 5 escadrons	500
Troupes des *services administratifs*	200
TOTAL approximatif	60.000

(1) La division turque ne comporte pas l'échelon de la brigade. Nizams, active ; rédifs, réserve.

(2) Le bataillon de nizams devait avoir environ 870 hommes (Le bataillon bulgare a toujours été maintenu à 1.000 hommes). — Le bataillon de rédifs devait avoir 1.000 hommes.

Mais 2,000 hommes environ avaient été tués ou blessés ou évacués comme malades à la suite des premières sorties, de sorte qu'au moment de l'investissement resserré, l'effectif total ne devait pas dépasser 58,000 hommes. On remarquera la forte proportion d'artillerie de forteresse justifiée par l'armement considérable de la place.

Je ne donne ces chiffres que sous toutes réserves; je n'ai pu avoir encore de renseignements certains de source turque. Le total des bataillons d'infanterie ressort dans le précédent tableau à 53.

D'autre part, d'après un relevé fait au Grand Etat-Major bulgare, après le siège et à tête reposée, il y aurait eu le 24 mars, premier jour de l'attaque décisive, 56 bataillons d'infanterie dans la place. Cela tient peut-être à ce que, d'après ce qui m'a été dit sans que j'aie pu le contrôler, la division de rédifs de Baba-Eski aurait eu quatre régiments au lieu de trois. Ce qui augmenta le total de trois bataillons (53 + 3 = 56).

Répartition de la garnison

La répartition suivante paraît avoir été conservée pendant toute la durée du siège, sauf les mouvements de la réserve générale au moment de la crise.

Secteur Est : Division de rédifs de Baba-Eski; commandant du secteur, lieutenant-colonel Ali Chefick bey.

Secteur Ouest : Division de rédifs d'Andrinople; commandant du secteur, général Aziz pacha.

Secteur S.-O. ou de Papas-Tépé : 11e division de nizams (moins le 33e) et 4e régiment de chasseurs; commandant du secteur, colonel Djelal bey.

Secteur Sud : Division de rédifs de Gamuldjina, plus le 33e régiment d'infanterie; commandant du secteur, colonel Nouri bey.

Réserve générale : 10e division de nizams; commandant?...

D'après le relevé bulgare cité plus haut, la répartition, en novembre, des bataillons d'infanterie turque, était la suivante :

Secteur Ouest : Quatorze bataillons;

Secteur Est : Quatorze bataillons;

Secteurs Sud et Sud-Ouest : Vingt et un bataillons;

Réserve générale : Sept bataillons, ce qui impliquerait la cession à la réserve générale d'un bataillon par un des régiments d'un autre secteur.

INSTALLATION DE LA GARNISON.

Les troupes de la réserve générale étaient dans les casernes. Les autres étaient installées dans de nombreux camps, tantôt sous la tente conique, tantôt dans des gourbis à moitié creusés sur le revers des pentes.

Quelques abris de combat bétonnés au secteur Ouest, deux ou trois casernes bétonnées dans des ouvrages et enfin les vieux locaux des anciens forts abritaient les troupes de service.

J'ai vu des tentes installées dans le fossé même du fort de Karageuz-Tabia, lequel était justement pourvu d'une caserne bétonnée, sans doute trop exiguë et dans laquelle étaient d'ailleurs installés des bureaux (voir la photographie). Les camps ont dû être plus d'une fois

changés de place, comme il apparaît sur le terrain et comme il est d'ailleurs de règle.

En outre, les Turcs se sont fait des abris dans leurs tranchées de tir et ce procédé leur a été plus d'une fois funeste, comme je le montrerai.

Un bataillon du 30e régiment (10e division de nizams) servant de troupe de police (merkès-tabor), logeait en ville.

Les camps devaient être bien installés. Il ne faut pas juger d'un camp par ce qui en reste après enlèvement des tentes. Quelle que soit la troupe qui l'a occupé, si la corvée de nettoyage n'a pas été faite, le spectacle n'est pas agréable. Mais je me réfère aux camps parfaitement ordonnés que j'ai vus à Tchataldja [juin 1913] (1).

ÉTAT MORAL DES TROUPES. — LEUR VALEUR. — LEUR INSTRUCTION.

Le soldat turc est connu. Même venant de la réserve, il a des qualités primordiales. Le moral a donc dû être très bon au début. Il ne semble pas qu'il soit jamais tombé au-dessous du niveau de dépression ordinaire aux troupes assiégées, sauf pour les défenseurs du secteur Est sous l'ouragan de projectiles qui les accabla le 25 mars et le 26. Encore ces soldats eussent-ils retrouvé leur moral comme leurs camarades de Tchataldja, s'ils avaient

(1) J'ai eu l'honneur d'être l'hôte de S. E. le Généralissime Izzet pacha pendant deux jours au camp de Sandjak-Tépé, au milieu des belles troupes réorganisées qu'il commandait (Juin 1913).

eu à leur disposition une bonne deuxième ligne de défense sur laquelle il n'y aurait plus eu « la surprise ».

Au point de vue instruction, certains régiments de rédifs n'avaient jamais été exercés avant la guerre. Il semble aussi que les services spéciaux fussent mal connus — aérostation, projecteurs. On doit admettre, en somme, que le soldat était brave, patient, sobre et résistant, mais peu instruit dans l'ensemble.

Il faut signaler une cause de faiblesse toute nouvelle née dans l'armée par suite de l'introduction des chrétiens dans ses rangs. Ces chrétiens, de nationalités diverses, bulgare, serbe ou grecque en Turquie d'Europe, firent quelquefois défection devant leurs frères de race. Ainsi les 32e et 33e régiments de la 11e division de nizams auraient vu, à Seliolou, certains de leurs soldats bulgares déserter en pleine bataille pour passer à l'ennemi (1).

POPULATION. — SON INFLUENCE SUR LE COMMANDEMENT.

La population d'Andrinople, en majeure partie turque, ne pouvait avoir d'influence sur le commandement. Les Turcs sont habitués à s'incliner devant le pouvoir militaire. Les femmes n'étant pas mêlées à la vie extérieure, pas même dans les plus humbles commerces et les plus modestes professions, leur intervention n'existe pas comme dans nos pays et, de ce fait, il y a un élément de

(1) Renseignement tiré d'un récent et très intéressant petit livre dû à la plume d'un ancien vice-consul de France habitant Andrinople dont certaines communications récentes ont paru dans le *Matin* et l'*Illustration*, M. Cirilli. « *Journal du siège d'Andrinople.* » Malheureusement l'auteur est peu versé dans les questions militaires.

nervosité de moins. Une autre partie de la population est grecque ou levantine ou juive; elle n'a pas voix au chapitre.

Mais il ne faut pas oublier que la Turquie est le pays du régime des « Capitulations » dont le respect est si fort que Chucri pacha, même en tant que gouverneur d'une place assiégée, ne voulut pas s'arroger le droit d'occuper pour son état-major un établissement chrétien français dont l'emplacement, hors des quartiers généralement atteints par le bombardement, et la distribution lui convenaient. Il fit prévenir notre consul, M. Cuinet, avec lequel il entretenait les meilleurs rapports comme avec tous les autres, et devant sa protestation il renonça à son projet.

Pendant toute la durée du siège, Chucri pacha fit montre d'une grande correction vis-à-vis de tous les établissements chrétiens, même du collège religieux bulgare.

Il est vrai que tous avaient offert leurs services pour soigner les blessés.

COMMUNICATIONS DE LA PLACE AVEC L'EXTÉRIEUR.

Un poste de télégraphie sans fil, installé au fort de Haïderlik (en 2e ligne, front Ouest) où Chucri pacha avait, en dernier lieu, placé son quartier général et où il habitait dans une modeste chambre de casemate, fonctionna tout le temps du siège. Un officier de marine en fut seul chargé. Ce système de correspondance tint Chucri pacha en liaison avec son gouvernement. En particulier il permit au gouvernement d'ouvrir à Chucri pacha des crédits successifs sur les banques d'Andrinople. Certains

établissements français, dont les dépenses pour les ambulances avaient épuisé les ressources, obtinrent aussi des crédits par cette voie. J'ignore, par contre, si cette liaison a toujours été profitable au gouverneur au point de vue politique et militaire.

COMMUNICATIONS INTÉRIEURES.

Un réseau télégraphique et téléphonique militaire existait dans la place. J'en ai vu des traces encore jusque dans les batteries.

SERVICE TOPOGRAPHIQUE.

Les Turcs possédaient une carte au 1/25.000e de la place et de ses abords, mais leurs officiers n'étaient pas tous munis, comme les Bulgares, d'extraits correspondant à leur zone d'action. Il est vrai qu'un grand nombre d'entre eux connaissaient parfaitement le terrain.

SERVICE DES RENSEIGNEMENTS ET DE L'OBSERVATION.

Ce service paraît avoir mal fonctionné. Les Turcs ont ignoré, jusqu'à l'ouverture du feu, les emplacements et même quelquefois l'existence des batteries de siège bulgares; ils n'ont jamais connu leur nombre et leur armement exacts.

La place disposait d'un ballon captif dont le hangar était établi près de la gare centrale du Decauville. Ce ballon avait effectué deux ou trois ascensions en novembre; après l'armistice il ne fut jamais aperçu en l'air, soit faute de personnel, soit faute de matériel nécessaire à la manœuvre ou au gonflement.

La place n'avait pas d'aéroplane; ce fait est regrettable car un aviateur turc, si peu instruit et entraîné qu'on le suppose, n'eût pas manqué de voir les batteries de siège, les convois de transports de pièces et de munitions ou tout au moins — car ils ne marchaient que la nuit — les parcs qu'ils formaient en station et la trace sur le sol de milliers de chariots.

Les observatoires terrestres étaient forcément médiocres, comme dans toute place de vallée, sauf sur le front Nord en raison des escarpements de la Provadinska.

Néanmoins les tumuli des positions avancées Moghila, Outch-Tepeler, Mal-Tépé, Mezar-Tépé, Kartal-Tépé, et le sommet de Papas-Tépé leur servirent longtemps. L'installation y était très précaire et dangereuse (croquis n° 6). Ces tumuli sont criblés de projectiles. Lorsqu'ils les perdirent, les Turcs en furent réduits aux observatoires directs des batteries et ouvrages et aux minarets des mosquées. Nous verrons que, comme toujours, l'assiégeant était mieux servi.

PROJECTEURS.

La place avait, paraît-il, douze projecteurs d'origine anglaise dont trois avaient été envoyés à Gallipoli pendant la guerre contre l'Italie. Sur les neuf qui devaient rester à Andrinople, j'ai pu en relever trois, du diamètre de o m. 90, mis volontairement hors d'usage par les Turcs (à Aïvas-Baba, Kavkastabia, front Est et à Karageuz-Tabia, front Ouest) [voir la photographie].

Ces projecteurs, après avoir très bien fonctionné en octobre et en novembre, ne donnaient qu'une lueur très

faible vers la fin du siège et les soldats bulgares ne les craignaient pas. Ils prétendaient même que les cônes d'ombre produits par les moindres saillies du terrain leur indiquaient utilement les bons cheminements. Cette remarque avait déjà été faite par les Japonais à Port-Arthur, mais les projecteurs russes y rendirent de très grands services à la défense.

En résumé, la situation de la place était la suivante :

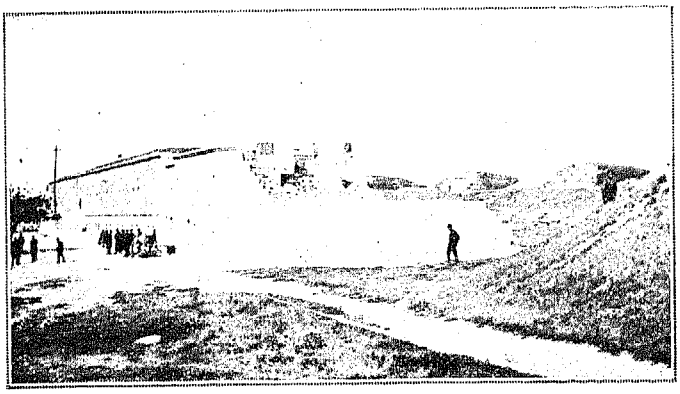
Forte garnison bien commandée; troupe en général peu instruite;

Armement considérable, en grande partie composé de pièces modernes, bien agencé, bien pourvu en munitions;

Approvisionnements pour plus de six mois;

Fortification, place en voie d'organisation à la moderne, mais inachevée précisément dans ses parties les plus importantes, les points d'appui ou réduits de la zone principale. D'où emploi exclusif de la fortification de campagne plus ou moins renforcée pour toutes les lignes d'infanterie. Obstacle continu mais seulement en réseaux de fils de fer. Pas de flanquements méthodiquement organisés. Aucun organe cuirassé d'aucune espèce.

On peut dire que l'ensemble présentait partout l'aspect d'un de nos intervalles de place forte entre deux forts, ceux-ci étant supprimés. C'était une vraie forteresse en tant que garnison et armement. Ce n'était qu'une place du moment en tant que fortification.



Fort Baklitza à Kirkilicé (Lozengrad).

Fort de Karageuz-Tabia.
Tentes turques dans le fossé. Au premier plan, le parapet avec la cheminée d'aération d'un magasin sous traverses ; le chemin couvert organisé en tranchée pour tireur debout ; à gauche, une batterie annexe maçonnée qui ne fut pas utilisée.

III

L'Armée de siège. — Comment elle s'est constituée. — Les diverses phases de la lutte.

Les trois armées bulgares ayant fourni chacune des éléments de l'armée de siège lors des journées décisives de mars 1913, il est utile de rappeler leur composition en grandes unités.

La 1re armée comprenait les Ire, IIIe et Xe divisions.

La 2e armée comprenait les VIIIe et IXe divisions.

La 3e armée comprenait les IVe, V et VIe divisions.

La 2e armée reçut plus tard la XIe division à deux brigades, tandis que la division normale en comporte trois, la troisième de réserve. La Xe division avait été formée par prélèvement de la brigade de réserve des Ire et VIe divisions, de sorte que les Ire, VIe, Xe et XIe divisions n'avaient que deux brigades, et les deux dernières n'avaient que des brigades de réserve.

Les IIe et VIIe divisions avaient reçu des missions spéciales.

Les premières opérations ne revêtirent pas le caractère d'un investissement classique de la place. L'armée de siège n'était pas constituée à l'avance.

Lorsque les trois armées bulgares franchirent la frontière, la 2e armée était à droite du dispositif, la 1re au centre et la 3e à gauche, un peu en arrière.

La 2e s'avançait par les deux rives de la Maritza, la 1re par les deux rives de la Toundja et la 3e, dont la concentration avait été si habilement dissimulée, par les montagnes difficiles de l'Istrandja-Dagh; cette dernière armée devait agir par surprise sur la droite turque, supposée vers Kirk-Kilicé, surprise qui eut lieu, en effet, et qui entraîna le succès.

Dans cette marche, Andrinople se trouvait dans le rayon d'action immédiat de la 2e armée et de la droite de la 1re.

Il semble bien que le haut commandement bulgare ait voulu neutraliser la forte garnison d'Andrinople et tourner en même temps la place par le Sud, avec des éléments de la 2e armée, pour agir sur le flanc gauche et peut-être même en arrière du dispositif turc que l'on savait devoir s'appuyer, d'une part à Andrinople, d'autre part à Kirk-Kilicé (1).

Un premier combat est livré le 19 octobre, à Mustapha-Pacha, par la VIIIe division contre un détachement de couverture turc qu'elle bouscule assez aisément. La cavalerie enlève brillamment le pont de la Maritza.

Trois jours après, le 22 octobre, le contact était établi sur le front des trois armées. Vers l'Est, se livraient les combats de Seliolou, Petra, Erikleré, entre la gauche de la 1re armée et la 3e armée, d'une part, et l'armée turque d'Abdullah pacha d'autre part, tandis que, de son côté,

(1) Kirk-Kilicé n'est pas une place forte. Deux anciennes batteries à peine achevées, appelées à tort des forts, une à l'Est, l'autre à l'Ouest, et des travaux de campagne récents ne pouvaient lui donner ce caractère.

Chucri pacha agissait en même temps vigoureusement à grande distance de la place, en avant des secteurs directement menacés par la marche des armées bulgares, — sur la rive droite de la Maritza, contre la VIIIe division que soutint de son artillerie la IXe division tirant depuis la rive gauche — entre la Maritza et la Toundja contre la IXe et la IIIe division (celle-ci appartenant à la Ire armée) — sur la rive gauche de la Toundja contre une brigade de la IIIe division et une de la Ire que devait soutenir, en arrière, la Xe (Voir le croquis n° 7 hors texte).

Ainsi sur un front de plus de 30 kilomètres, depuis Espetli (entre Arda et Maritza) jusque vers Kaïpa (17 kilomètres au N.-E. d'Andrinople, sur la rive gauche de la Toundja), la garnison de la place tentait d'arrêter la marche de l'adversaire et agissait en liaison avec l'armée de campagne. La défaite de celle-ci entraîna fatalement le recul de la garnison. D'ailleurs, devant la VIIIe division, les Turcs avaient dû aussi reculer.

Chucri pacha avait employé, vers l'Ouest, les divisions de rédifs et vers le Nord, en liaison directe avec le XVIe corps turc, les deux divisions de nizams, ses meilleures troupes (1).

On voit que l'activité et l'esprit d'offensive de Chucri pacha se manifestèrent dès le début du siège. Il en donna constamment de nouvelles preuves.

Le mouvement d'enveloppement de la place commença

(1) D'après un récit paru dans le *Journal des Sciences militaires* en août 1913 sous la signature du lieutenant de cavalerie turque Djemil Munir bey, Chucri pacha aurait composé une division mixte pour la sortie vers le Nord.

à se dessiner ce jour-là, 22 octobre. Les escadrons de la Garde avaient, en effet, franchi l'Arda au gué de Semenli et pénétré dans le secteur Sud, tandis que les éléments de la VIIIe division arrivaient jusqu'à l'Arda.

Un pont de bateaux était jeté sur la Maritza vers Paschakeuï pour relier les deux fractions de la 2e armée séparées par le fleuve.

Le combat livré heureusement le 22 octobre par la VIIIe division a pris le nom de premier combat de Yourouch.

Les jours suivants, tandis que la 1re armée (sauf la IIIe division) et la 3e armée tout entière poursuivaient leur marche vers l'Est et le Sud-Est dans les directions de Bunar-Hissar et Lulé-Burgas, les divisions qui avaient combattu la garnison d'Andrinople s'avancèrent vers la place et firent quelques travaux, mais ce n'était pas encore la ligne d'investissement resserré qui fut occupée plus tard.

En tout cas, la 1re armée dans sa marche (X[e] division vers le Sud-Est) coupait la place de ses communications à l'Est.

Le 25 octobre, le général Ivanoff, commandant la 2e armée, laissée devant la place, décidait de compléter l'investissement au Sud, entre Arda et Maritza aval et de couper définitivement la place de ses communications par la voie ferrée avec Constantinople, voie ferrée déjà atteinte et endommagée le 22 par la cavalerie (1).

(1) La IIe division qui opérait isolément devait s'approcher à ce moment de cette même ligne, au Sud d'Andrinople, au croisement de la ligne de Salonique.

Deux brigades de la VIIIe division devaient passer l'Arda sur un pont de bateaux jeté entre Samana et Semenli, sous la protection de la troisième, laissée sur la rive gauche.

L'opération en elle-même et la situation par la suite devaient être assez délicates; les troupes turques du secteur de Papas-Tépé avaient montré un certain mordant le 22. Aussi, le général commandant la VIIIe division, apprenant qu'une brigade de la IIe division (laquelle avait eu une mission spéciale dès le début, dans les monts Rhodopes) n'était pas très éloignée, lui fit demander de venir. Cette brigade força la marche et arriva le 28 octobre vers Espetli.

Ce même jour, 28 octobre, eut lieu le passage de l'Arda. Les Turcs ne surent pas saisir le moment favorable. Le lendemain seulement, 29 octobre, ils se décidèrent à attaquer les forces laissées au Nord de l'Arda, c'est-à-dire la 3e brigade (réserve) de la VIIIe division avec le régiment d'artillerie Krupp, la 2e brigade de la IIe division, réduite à six bataillons, mais ayant avec elle deux groupes de 75 T. R. Le général Kirkoff, entendant de la rive Sud le canon, envoie un bataillon et une batterie de la 1re brigade le long de cette rive de l'Arda pour agir de flanc contre les Turcs qui s'avançaient par la vallée. Le général Kirkoff, passant de sa personne sur la rive Nord, dirige le combat. Quoique les Turcs aient montré assez d'énergie, les Bulgares les repoussent, faisant preuve, à cette affaire qui prit le nom de deuxième combat de Yourouch, d'un bel élan et d'une grande vigueur dans l'attaque. L'artillerie à T. R. de la 2e brigade de la IIe division

coopéra brillamment au succès. Les commandants d'unité s'étaient signalés par leur initiative.

Pendant ce combat, les Turcs attaquaient également la IXe division vers Kemal.

Si j'en crois l'un des rares témoignages turcs qui me sont parvenus, les Bulgares, au moins à leur droite, furent très vivement repoussés sur leur deuxième ligne de tranchées, et les Turcs conservèrent provisoirement la première ligne conquise....

Quoi qu'il en soit, ce jour-là, 29 octobre, l'investissement du secteur Sud était un fait accompli. La Cavalerie et deux brigades de la VIIIe division l'assuraient.

Dès le lendemain, 30 octobre, de grands mouvements eurent lieu parmi les troupes bulgares. A cette date, en effet, la bataille, qui prit le nom de Lulé-Burgas, Bounar-Hissar, était engagée et le haut commandement bulgare appela à lui tout ce qui pouvait être distrait d'Andrinople.

Alors se produisit un changement très important dans la situation des troupes (Voir le croquis n° 8, hors texte).

La IXe division était appelée à quitter la place, mais en laissant sa brigade de réserve au secteur Est.

La XIe division, formée de bataillons de marche (ou de dépôt) des plus anciennes classes de réserve ou de l'Opoltchénié qui se réunirent à proximité même d'Andrinople, remplaça la IXe au secteur Ouest.

Les brigades de la VIIIe, qui avaient franchi l'Arda, le passèrent à nouveau, repliant le pont de bateaux; la 1re et la 3e se placèrent entre la Maritza et l'Arda, face à

Papas-Tépé; la 2e brigade franchit la Maritza et se rendit au secteur Est devant Maslak et Mal-Tépé.

La cavalerie fut laissée au secteur Sud (1); elle avait un gué sur l'Arda à sa disposition.

Enfin, la 2e brigade de la IIe division alla rejoindre sa division à Rodosto.

Il était nécessaire, en effet, de masquer la place plutôt vers l'Est, côté devenu plus dangereux que le Sud pour les Bulgares; et comme la vallée aval de la Maritza était, sur un long parcours, rendue infranchissable par les inondations naturelles dues aux pluies d'automne, il fallut que les unités allant vers l'Est contournassent la place par le Nord.

Pendant que la IXe division faisait son mouvement par un temps affreux et cédait peu à peu sa place à la XIe, Chucri pacha, certainement bien informé à l'époque, l'attaqua avec plusieurs régiments d'infanterie et des groupes d'artillerie. L'affaire faillit mal tourner pour les Bulgares qui n'avaient en place que la 2e brigade de la IXe division couvrant le mouvement. L'artillerie de la IXe division suivait en colonne la 1re brigade qui était en route par une marche de flanc. Le combat fut rétabli grâce à l'initiative d'un officier général du cadre de réserve qui, sans avoir de commandement sur les lieux, était présent, et fit faire demi-tour à la batterie de queue. Cette batterie fit un feu très efficace sur l'infanterie turque qui s'avançait en formations trop denses et appuya

(1) Cela semble naturel; pourtant d'après un autre renseignement, elle serait partie à ce moment pour le secteur Est.

une contre-attaque de la 2e brigade de la IXe division. L'attaque turque fut enrayée, ou suffisamment ralentie, pour donner le temps aux premiers éléments de la XIe division de se mettre en ligne. La situation devint alors favorable aux Bulgares.

Le 31 octobre, les communications télégraphiques de la place avec Constantinople, déjà interrompues, puis rétablies pendant les allées et venues des Bulgares dans le secteur Sud, furent définitivement coupées. Le même jour, un aéroplane survola la ville lançant des proclamations dont il est facile de deviner la teneur. — Bluff, menaces, part de vérité, bons conseils..., etc. L'assiégé n'en fut pas intimidé.

Une fois tous les mouvements dont il a été question plus haut effectués, les troupes d'investissement se trouvèrent réduites à :

— deux brigades de la VIIIe division qui avaient avec elles le régiment d'artillerie Krupp et deux groupes de 75 à T. R., dans le secteur Sud-Ouest (Papas-Tépé);

— la XIe division dans le secteur Ouest;

— la 3e brigade de la IXe division et la 2e brigade de la VIIIe (avec un groupe de 75 T. R. chacune) dans le secteur Est;

— la Cavalerie dans le secteur Sud (1).

C'était peu que six brigades d'infanterie, déjà amoindries sans avoir eu le temps de se compléter, dont deux

(1) Sous la réserve formulée dans une précédente note.

seulement de l'armée active, représentant, avec leur artillerie et la cavalerie, un effectif de 45.000 hommes au maximum, devant une place bien commandée qui comportait 58.000 hommes de garnison. Le périmètre d'investissement considérable augmentait encore le caractère critique de la situation.

Conformément aux véritables principes de l'art de la guerre, le général Ivanoff voulut compenser son infériorité numérique en attaquant. C'était le meilleur moyen de la cacher aux Turcs et de gagner — utilement, si les attaques réussissaient — le temps nécessaire à l'arrivée de deux divisions de l'armée Serbe, rendues libres par la défaite des Turcs en Macédoine, division dont la coopération venait d'être demandée par les Bulgares.

Il paraît évident que c'est cette attitude qui empêcha les Turcs de profiter de l'occasion très belle qu'ils avaient de bousculer leurs adversaires sur un point de leur longue ligne d'investissement, car ils savaient, le 5 novembre, par la T. S. F. que le roi Ferdinand avait fait appel aux Serbes et ils devaient en conclure naturellement que l'ennemi était dans une situation difficile (1).

En outre, le général Ivanoff voulait pouvoir mettre en ligne les pièces de siège arrivées devant la place.

Le 6 novembre, il ordonna aux brigades de la VIIIe division du secteur Sud-Ouest d'attaquer le lendemain les ouvrages turcs avancés devant Papas-Tépé, pendant qu'un des régiments de la 1re brigade, le 30e, et un groupe de

(1) Ce dernier et très intéressant renseignement est tiré de l'ouvrage de M. Cirilli, *Journal du siège d'Andrinople.*

75 T. R. passaient l'Arda sur le pont de bateaux rétabli, pour chercher à prendre pied sur l'importante position de Kartal-Tépé.

Une telle attaque était réellement audacieuse. Elle mérite quelques détails. Si elle avait totalement réussi, elle mettait les Bulgares en possession, dans le secteur Sud-Ouest, de crêtes assez rapprochées de la place pour la bombarder efficacement, et, en même temps, dans le secteur Ouest, d'un observatoire de premier ordre. Mais il semble bien que l'attaque sur Kartal-Tépé ne pouvait avoir que la valeur d'une diversion.

Le 7 novembre, jour fixé pour l'opération, le brouillard des vallées était très dense; il fallut attendre jusqu'à 2 heures de l'après-midi pour y voir clair. L'attaque sur Papas-Tépé commença tardivement. Le 12e et le 52e régiments sont en première ligne; le 12e s'avance par les crêtes, le 52e s'étend sur la droite jusqu'à l'Arda dans la plaine. Le 51e est en arrière comme troupe de manœuvre (1). L'artillerie est en position derrière la première ligne. Mais la nuit arrive; le mouvement en avant des Bulgares continue malgré l'obscurité; le terrain, très découpé, rend la marche difficile et amène un certain désordre dans les unités. Néanmoins certaines d'entre elles finissent par pénétrer dans les tranchées turques. Bulgares et Turcs se tâtent dans l'obscurité pour se reconnaître à leurs coiffures et s'entretuer; des combats partiels et sans merci s'engagent à la baïonnette.

(1) Les Bulgares emploient volontiers ce terme au lieu de « réserve ».

Mais le 8 novembre au matin, une vigoureuse contre-attaque des Turcs rejette les Bulgares en désordre dans les ravins devant les tranchées. L'entrée en ligne des soutiens sur la crête opposée arrêta les Turcs. L'artillerie bulgare était gênée dans son tir par la proximité des combattants, tandis que l'artillerie turque, des hauteurs de Kazan-Tépé sur la rive gauche de la Maritza, tirait dans le flanc gauche de l'assaillant.

Les Bulgares durent regagner leurs positions. Le 12e régiment eut 983 hommes hors de combat (1).

Il ne faut pas oublier que les troupes turques de ce secteur appartenaient à la 11e division de nizams et au 4e régiment de chasseurs, c'est-à-dire étaient les meilleures de la garnison avec le 10e de nizams (Réserve générale).

Ce jour-là, la division serbe du Timok, arrivée la veille, avait relevé la XIe division laquelle se rendit au secteur Est. Les Serbes tentèrent de soutenir par un détachement lancé le long de la rive gauche de la Maritza la retraite du 12e, mais leur action, gênée par la droite des troupes turques du secteur ouest, ne fut pas très appréciable.

L'attaque du 7 novembre était la première attaque de nuit que tentait la VIIIe division. Elle échoua parce qu'elle n'avait pas été préparée. Les troupes avaient conservé leur dispositif de jour. Cette expérience fut d'ailleurs profitable et les attaques de nuit que tentèrent, dans la suite,

---

(1) Ce nombre m'a été donné par le chef d'état-major de la 8e division. Le nombre de tués m'est inconnu, mais j'ai vu beaucoup de tombes dans le ravin. Les Bulgares comblèrent leurs vides par l'appel des réservistes des dépôts. Il y en avait toujours en route, en prévision des pertes.

les régiments de cette division eurent généralement des résultats décisifs.

Pendant que se passaient ces événements sur la rive gauche de l'Arda, le 30e régiment avec un groupe d'artillerie T. R. progressait sur la rive droite en face de Kartal-Tépé, jusqu'à 500 mètres des tranchées turques, le 7 novembre à la fin de l'après-midi. La nuit venue, il approche encore et, surprenant les Turcs, attaque à la baïonnette. Il réussit non seulement à occuper le mamelon de Kartal-Tépé, mais encore à pousser en bas des pentes jusqu'au camp du 103e régiment d'infanterie turque, dont il s'empare.

Pendant six jours, jusqu'au 13 novembre, le 30e est resté, avec son groupe d'artillerie, établi sur la rive droite de l'Arda, séparé complètement du reste de sa division, car une crue subite de la rivière avait disloqué le pont de bateaux et coupé ses communications. Heureusement, les Turcs ne profitèrent pas de cette occasion unique, ce qui prouve que leur service de renseignements fonctionnait mal. Un aéroplane leur eût appris la situation fâcheuse de leur ennemi. Toutefois, dans la journée du 10 novembre, ayant amené une batterie d'obusiers de 15 $^{m}/_{m}$ au Sud-Est de Doudjaros, ils canonnèrent d'écharpe les tranchées du 30e qui fut obligé de se replier derrière la crête, ayant deux bataillons en première ligne face à Kartal-Tépé et au mamelon 123 à l'Est, et deux bataillons échelonnés en arrière et à gauche, l'artillerie derrière la gauche de la première ligne.

Les Turcs réussirent alors à réoccuper Kartal-Tépé et la

cote 123, séparés des Bulgares par quelques centaines de mètres. Les Turcs n'avaient pas ramené d'artillerie.

Le 11 novembre, la division de rédifs du secteur attaque, savoir, un régiment par les bords de l'Arda, un autre par les crêtes vers Tatar-Keuï. Chacun des bataillons de première ligne bulgare fait face à un des régiments. L'artillerie s'engage en entier. L'attaque est d'ailleurs très molle et l'affaire se termine sans que les bataillons de deuxième ligne eussent à intervenir. Les positions retranchées sont conservées de part et d'autre.

Du reste, ce même jour, le pont de bateaux était rétabli.

Enfin le 14 novembre, la seconde division serbe attendue (Danube 2e ban), venait relever dans le secteur Sud-Ouest la VIIIe division qui repassait la rivière et venait définitivement s'installer avec ses 1re et 3e brigades, son régiment d'artillerie Krupp et deux groupes de 75 T. R., dans le secteur Sud. (La 2e brigade et deux groupes de 75 T. R. étaient déjà dans le secteur Est.)

La cavalerie abandonnait le secteur et, faisant le tour par le Nord, allait boucler l'investissement dans le secteur Est sur la rive gauche de la Maritza qui fait face à celle qu'elle venait de quitter (1). Ce jour-là, on vit le ballon turc au-dessus du fort de Marach.

Le 13 novembre, les troupes du secteur Est — XIe division, 2e brigade de la VIIIe et brigade de réserve de la

(1) J'ai déjà dit que je n'étais pas sûr de la date de ce mouvement.

IXe, étaient sous les ordres du général Veltcheff, commandant la XIe division. Elles étaient installées, en ce qui concerne le front Est du secteur, à cheval sur le Sazleu-Déré, entre les villages de Moussoubeyli et Karayusuf.

Le général Veltcheff voulut tenter une attaque par surprise sur les positions avancées turques de Maslak, Mal-Tépé. Il réussit sans trop de peine à prendre pied sur le plateau de Balaar-Sarteu et même à franchir le Koum-Déré le 14. Là, les Bulgares se trouvaient en face de Maslak. L'attaque est menée le 15 par la 2e brigade de la VIIIe division et par le 54e régiment d'infanterie (IXe division). Mais mal soutenue par l'artillerie, cette attaque échoue.

Les Turcs avaient renforcé leurs lignes avancées et, utilisant leurs pièces de gros calibre de la zone principale en même temps que leur artillerie de campagne, réussirent à repousser leurs adversaires qui furent obligés de reculer, laissant des avant-postes seulement, sur le plateau de Balaar-Sarteu.

A la gauche de leur ligne, les Bulgares avaient tenté aussi de progresser à travers les vignes (ou à travers ce qui en restait). Les Turcs s'avancèrent sous la protection du canon de la place et délogèrent les Bulgares qui, comme leurs camarades du centre et de la droite, retournèrent sur leurs positions.

Le 16 novembre marque la date à laquelle on peut considérer l'investissement comme terminé, mais il n'est pas resserré partout. L'artillerie de siège ne peut s'installer encore qu'à très grande distance de la place.

La position des troupes d'investissement et leur répar-

tition par grandes unités figure au croquis n° 9 (hors texte).

Le commandant de l'armée de siège, général Ivanoff, et le commandant des troupes serbes, général Stepan Stepanovitch, avaient tous deux leurs quartiers généraux à Mustapha-Pacha, à ce moment. Le commandant de l'artillerie de siège était le colonel Zagorski, le commandant du génie du siège le colonel Atanasoff.

La composition des secteurs était la suivante :

Secteur Ouest. — Division serbe du Timok 1er ban : trois régiments d'infanterie 20e, 15e, 13e à quatre bataillons, le 14e était resté en Macédoine; 7e régiment de réserve (trois bataillons seulement), appartenant à la division serbe du Danube 2e ban; 55e régiment d'infanterie bulgare.

Les régiments serbes, comme les régiments bulgares, sont à quatre bataillons de quatre compagnies d'environ 270 hommes.

L'artillerie comprenait un régiment serbe de neuf batteries de quatre pièces de 75 T. R. et une batterie d'obusiers de 15 $^{m}/_{m}$ Creusot, modèle déjà ancien.

A chaque régiment de la division du Timok était rattaché un des groupes d'artillerie T. R. La batterie d'obusiers était avec le 15e régiment qui faisait face aux positions avancées de Moghila et Ekmechtchikeuï. Le 7e régiment en réserve n'avait pas d'artillerie.

Avec le 55e bulgare marchaient 8 pièces de 87 $^{m}/_{m}$ et 12 de 77 $^{m}/_{m}$, modèle Krupp.

En outre, les Bulgares avaient prêté aux Serbes quatre

coupoles transportables Schumann de 57 $^{m}/_{m}$, deux affectées au 20e régiment, deux au 15e.

Deux compagnies du génie étaient réparties par sections dans les troupes du secteur.

De plus, il y avait : une compagnie de télégraphistes au quartier général à Sekioun, une compagnie de pontonniers qui construisit sur la Maritza un deuxième pont de bateaux à Vesan-Tépé et un parc du génie à Akcherkeuï.

L'ensemble était commandé par le général Konditch, commandant la division du Timok Ier ban.

Quartier général à ....?

Je parlerai plus loin des pièces de siège affectées au secteur, en donnant des indications sur les équipages de siège.

Secteur Est. — La XIe division bulgare (56e, 57e, 58e régiments, le 55e était au secteur Ouest), divisée en deux parties, l'une au Nord du secteur, 56e régiment qui faisait brigade avec le 55e, l'autre au Sud (57e, 58e) contre la route de Stamboul, n'ayant plus à sa gauche que la cavalerie. (Cette disposition tenait à ce que cette division formée d'hommes de l'Opoltchénié avait dû être placée devant les parties du front où elle était le moins exposée.) A la gauche du 56e et face aux positions avancées importantes, la 2e brigade de la VIIIe division (10e, 23e régiments) — puis la 3e brigade de la IXe division (53e, 54e), enfin, la 2e brigade de la XIe division.

La cavalerie composée de trois escadrons de la Garde bulgare et quatre escadrons serbes (les deux escadrons de

chacune des divisions serbes) avec quatre mitrailleuses, sous les ordres du colonel Markoleff, de la Garde bulgare.

La 2e brigade de la VIIIe division avait avec elle un groupe de 75 T. R.

La 3e brigade de la IXe également.

Quant aux deux brigades de la XIe division, elles avaient chacune un groupe de 87 m/m Krupp (deux batteries de six pièces).

Les troupes du génie comportaient pour chacune des VIIIe, IXe et XIe divisions (brigades présentes au secteur Est) une compagnie de pionniers — ce qui faisait trois. En outre, quatre compagnies provenant d'autres formations étaient réparties entre les brigades. Il existait aussi au secteur une demi-compagnie de sapeurs télégraphistes (1).

Le commandement du secteur était entre les mains du général Veltcheff (qui fut ultérieurement, nous le verrons, remplacé par le général Vasoff). — Quartier général Guebeler.

Secteur Sud. — Les 1re et 3e brigades de la VIIIe division avec deux groupes d'artillerie 75 m/m T. R., le régiment d'artillerie 87 m/m Krupp de la division (à deux groupes de six batteries) et une (ou deux?) compagnie du génie.

---

(1) La division bulgare comporte deux compagnies de pionniers et une compagnie technique moitié télégraphistes, moitié pontonniers. Les pontonniers étaient occupés aux trois ponts de l'Arda, de la Maritza et de la Toundja.

Les régiments d'infanterie étaient : 1re brigade de la VIIIe division, 12e, 30e; 3e brigade de la VIIIe division, 51e, 52e.

Le commandant du secteur Sud était le général Kirkoff, commandant la VIIIe division. — Quartier général à Tatarkeuï.

Secteur Sud-Ouest. — La division serbe du Danube 2e ban, comportant trois régiments de réserve : 9e, 4e, 8e, plus un bataillon du 7e régiment qui en avait fourni trois au secteur Ouest.

L'artillerie se composait de trois groupes de 75 T. R. (1), plus une batterie de quatre obusiers de 15 $^{c}/_{m}$ et deux canons de 12 $^{c}/_{m}$ L. modèle 1897.

Les troupes du génie étaient celles de la division, soit deux compagnies.

Le commandement du secteur était dévolu au général Rachitch, commandant la division du Danube 2e ban. — Quartier général à ...?

ARTILLERIE DE SIÈGE.

Au moment où l'investissement était ainsi achevé sans qu'aucune des positions avancées turques eussent pu être prises, il n'était pas suffisamment resserré pour permettre l'installation convenable d'un équipage de siège. Mais on pouvait mettre en ligne des pièces de siège pour aider précisément à la prise des positions avancées et à la con-

(1) J'ignore si les divisions serbes du deuxième ban avaient toutes leurs trois groupes. Je crois, en particulier, que la division du Danube deuxième ban avait reçu son 3e groupe de la division de la Drina.

quête définitive d'une bonne ligne de couverture de l'artillerie.

Les pièces de siège bulgares ne dépassant pas le calibre de 15 %m, on pouvait prévoir une première installation, avec déplacement ultérieur.

Il n'était question alors que de bombarder la place. Ce n'était pas avec les effectifs encore insuffisants de l'armée de siège et son manque de troupes du génie, trop peu nombreuses, on l'a vu, que l'on pouvait songer à une attaque en règle. D'ailleurs, les succès des Bulgares en Thrace permettaient de penser qu'un blocus d'Andrinople suffirait et que le temps travaillerait pour eux.

Le haut commandement avait réuni sur le territoire bulgare, un peu avant la guerre, d'une part à Tirnovo-Séimen, d'autre part à Yamboli, deux groupes d'artillerie de forteresse prêts à servir, en cas de revers, à l'organisation de deux places du moment.

La Bulgarie possédait trois bataillons d'artillerie de forteresse stationnés à Sofia, Chumla et Viddin, qui se dédoubleraient en temps de guerre. Les unités de Viddin restèrent sur le Danube. Celles de Sofia et Chumla furent envoyées à Tirnovo-Séimen et Yamboli.

Après avoir fourni aux trois armées des groupes légers de 12 %m long, le gros de cette artillerie fut transporté par chemin de fer à Mustapha-Pacha dans le courant de novembre. Un parc de siège dut être formé non loin de la gare sur la rive droite de la Maritza.

Ce qu'était et ce que fit cette artillerie sera dit plus loin.

Pour elle, comme pour le reste du corps d'investissement, il y eut plusieurs phases d'emploi.

Je ne parlerai de son organisation générale, ainsi que de celle de l'artillerie de siège serbe, que lorsqu'il sera question des dispositions prises en vue de l'attaque de vive force par le Nord-Est. A ce moment seulement, l'ensemble du service fut organisé et peut donc être utilement étudié.

Tout ce qui a été dit jusqu'ici s'applique à la période qui va depuis le commencement des hostilités jusqu'au 16 novembre.

Avant de continuer l'exposé des événements, je voudrais en indiquer d'avance et rapidement la physionomie générale, tant pour la période déjà étudiée que pour les suivantes.

LES DIVERSES PHASES DU SIÈGE.

Les diverses phases que comporte le siège d'Andrinople par les Bulgares et les Serbes en 1912-13 doivent être marquées comme il suit :

1re *phase*. — De la prise de contact entre la garnison et les armées bulgares à la conclusion du premier armistice, soit du 22 octobre au 3 décembre 1912.

Nous avons déjà vu ce qui s'était passé jusqu'au 16 novembre.

2e *phase*. — Pendant l'armistice.

3e *phase*. — Depuis la fin de l'armistice, 3 février 1913, jusqu'à la prise de la forteresse, 26 mars 1913.

La première phase n'est que le resserrement de l'investissement. Les alliés attendent le résultat des événements extérieurs et escomptent, soit une solution diplomatique, soit la chute de la place par la famine.

Pendant la deuxième phase, c'est-à-dire l'armistice, et en raison des clauses mêmes de l'armistice, les alliés font leurs préparatifs en vue d'une attaque réelle de la place par l'emploi de la surprise et d'une action de vive force.

Pendant la troisième phase, les Bulgares, aidés des Serbes, mettent résolument leur projet à exécution et y réussissent.

IV

Première phase. — Avant l'armistice. — Combats et Opérations. — Travaux Bulgares et Serbes.

Nous ne reviendrons pas sur les événements antérieurs au 16 novembre. A cette date, le blocus était effectif. L'artillerie de siège bulgare et les compléments de troupes du génie, ainsi que les divisions serbes, étaient arrivées devant la place.

Tandis que l'artillerie de siège bulgare, débarquée à Mustapha-Pacha, s'installait dans le Nord-Ouest et le Nord-Est, derrière la couverture, encore un peu éloignée de la place, que lui faisait le corps d'investissement et s'apprêtait à faire un bombardement à très grande distance (1), le général Ivanoff voulut faire enlever les hauteurs de Kartal-Tépé qui constituaient, je l'ai fait remarquer, un observatoire de premier ordre pour l'assaillant et qui dominent immédiatement la large plaine, à peine ondulée, qui s'étend au Sud du faubourg de Karagatch dans le secteur Sud.

L'attaque incombait aux 1re et 3e brigades de la VIIIe division. Elle commença le 20 novembre.

La 1re brigade (12e et 30e régiments) en première ligne, la 3e en deuxième ligne, comme troupe de manœuvre. Les Turcs occupaient la ligne de crêtes marquée par les

(1) On peut même dire à l'extrême limite de portée au delà de celles que donnent les tables de tir.

mamelons les plus élevés du massif, sur l'alignement Kartal-Tépé, cote 123, et tépé coté 97. Ils avaient plusieurs lignes de tranchées espacées de quelques centaines de mètres; les plus avancées vers les Bulgares n'étaient pas très éloignées de leurs adversaires.

Dans la journée du 20, les Bulgares progressèrent lentement, mais arrivèrent néanmoins à proximité suffisante des premiers retranchements turcs devant Kartal-Tépé pour tenter dans la nuit du 20 au 21 une attaque à la baïonnette qui réussit. On trouva, au jour, 150 cadavres turcs dans ces retranchements. Mais la première ligne seule était conquise. Les deux adversaires n'étaient pas à plus de 200 mètres les uns des autres.

A midi, le 21, les Turcs prennent l'offensive; ils cherchent notamment à tourner la droite de la 1re brigade par Akcherkeuï. Un régiment de la 3e brigade vient renforcer le 30e qui tenait la droite. Un groupe d'artillerie T. R. de la 3e brigade appuie le mouvement. La progression des Turcs est enrayée; les Bulgares en profitent et une offensive générale les rend maîtres de Kartal-Tépé et des hauteurs 123 et 97. Les camps turcs tombent à nouveau entre leurs mains.

Pendant quatre jours, les adversaires s'observent; les Turcs sont retranchés dans la plaine et sur les contreforts qui bordent les marais de la Maritza, leur droite à Doudjaros sur l'Arda, leur gauche à Akcherkeuï.

Le 25 ces deux villages, vigoureusement canonnés, sont attaqués. Mais les Turcs n'attendent pas et les Bulgares s'installent alors solidement sur leurs positions avec les flancs bien appuyés à l'Est à Doudjaros et à l'Arda, à

l'Ouest à Akerkeuï et aux marais de la Maritza. Ces deux villages, construits en pisé, n'offrent d'ailleurs que des ruines.

Entre temps, le 21 novembre, le bombardement de la ville commençait.

Bien que la couverture fût encore précaire, un certain nombre de batteries s'installèrent au Nord-Ouest et au Nord-Est, aussi près que possible, tant pour bombarder la place et user ainsi d'intimidation que pour masquer la faiblesse du corps de siège. Une partie de l'artillerie de siège avait dû, en effet, être envoyée à Tchataldja où la résistance des Turcs avait surpris les Bulgares.

Le bombardement se faisait à grande distance, de sorte que les coups tirés du Nord-Ouest devaient atteindre la partie Ouest de la ville, c'est-à-dire le quartier neuf des consulats, tandis que les coups tirés du Nord-Est devaient atteindre la partie Est de la ville, surtout vers le Nord, c'est-à-dire le quartier turc.

De fait, si on en croit les récits de quelques assiégés de marque, ce serait bien ainsi que les choses se sont présentées; mais les renseignements certains font défaut (1).

En tout cas, aussi bien pendant ce bombardement qui dura jusqu'au 3 décembre, date de l'armistice, que pendant ceux qui eurent lieu après l'armistice, l'artillerie de siège ménagea jusqu'à un certain point la ville.

D'abord, elle ne tira pas sur la mosquée du Sultan Se-

(1) J'ai été très bien renseigné sur le rôle de l'artillerie de siège après l'armistice, mais je n'ai pu éclaircir son rôle ni relever ses emplacements exacts avant l'armistice.

lim qu'elle aurait pu réduire en miettes. Sur un plan de la ville, le commandement bulgare avait pu déterminer à l'avance les zones à épargner. Naturellement, quelques-unes furent néanmoins atteintes, mais par des coups de hasard et non par un tir systématique. En outre, fait digne de remarque, surtout en présence des accusations de cruauté et de sauvagerie dont sont aujourd'hui victimes les Bulgares, l'artillerie de l'assiégeant ne lança sur la ville que des projectiles à poudre noire ou à shrapnels et *pas un obus à explosif brisant*, c'est-à-dire que le tir fit relativement peu de dégâts.

Le nombre des victimes du bombardement fut faible. L'exagération des récits des assiégés dont il était question tout à l'heure est manifeste; il suffit, pour s'en rendre compte, de dire qu'ils ont attribué à la maladresse des canonniers bulgares l'immunité dont la mosquée du Sultan Selim a joui pendant les bombardements (1).

Enfin, le bombardement ne fut pas intensif; loin de là. Il fut modéré, mais continu, il avait bien le caractère d'intimidation et nullement celui de destruction.

Travaux bulgares. — L'installation des Bulgares sur la

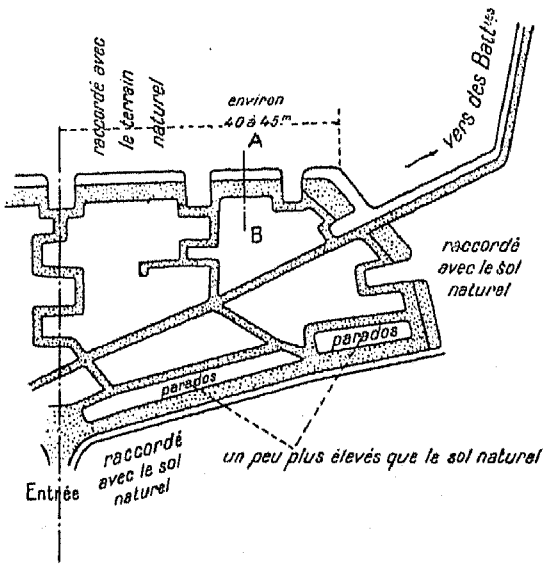
(1) Notamment M. Cirilli, dans son *Journal du siège d'Andrinople*, qui dit: « ...La mosquée historique du sultan Selim, la *Suleymanié*, le plus beau joyau peut-être de l'architecture religieuse de l'Islam, n'a pu être entamée par un bombardement stupide, bien qu'elle ait servi de point de mire aux canons de l'ennemi. » M. Cirilli a pour excuse de ne pas être au courant du tir de l'artillerie moderne.

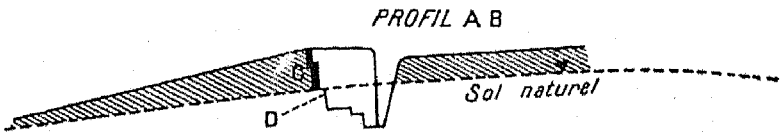
Un seul projectile de campagne, au moment des assauts, a pénétré dans la mosquée, par une fenêtre dont un meneau fut détruit. Ce projectile tua deux femmes et en blessa plusieurs autres dans la foule qui s'était réfugiée dans la mosquée. Un autre projectile a écorné la base d'un des minarets à l'extérieur.

Croquis n° 10.

—

Redoute bulgare n° 25 sur la ligne d'investissement.
Croquis approximatif.





C. — Mottes de gazon, pas de bonnettes ni de créneaux.
D. — Ressaut du sol naturel conservé comme gradin de franchissement.

On remarquera que tout l'ouvrage est raccordé avec le sol naturel et que seule la crête de feu avant est sur la crête naturelle.
Les communications ont été faites comme des sapes.

ligne d'investissement resserré, puis sur la ligne de couverture de l'artillerie, était bien comprise et très forte, bien qu'exécutée presque partout avec les profils les plus simples de la fortification de campagne. Comme je l'ai dit, il n'existe absolument aucun couvert; il faut le créer de toutes pièces. En outre, les matériaux nécessaires pour organiser un obstacle en défenses accessoires faisaient presque totalement défaut. Pas de bois autre que celui qui pouvait provenir de la démolition des toitures des villages ou qui aurait été apporté de Bulgarie. Pas de fil de fer en approvisionnements suffisants.

Il en est résulté qu'à part quelques redoutes importantes et encore presque toujours du côté Ouest de la place, côté de la voie ferrée de ravitaillement (1), on ne voyait nulle part d'obstacles en avant des travaux d'investissement ou de couverture d'artillerie.

En revanche et justement pour parer à la facilité avec laquelle une attaque, notamment de nuit, permettait de pénétrer dans les tranchées les plus en avant, il y avait toujours plusieurs lignes de retranchements à quelques centaines de mètres les unes des autres; celle qui devait être la ligne principale de résistance était jalonnée par une série de redoutes solides, construites avec un profil renforcé, redoutes fermées par le tracé, et munies de très bonnes et profondes communications intérieures faites pour ainsi dire en sapes (Voir le croquis de la redoute n° 25, croquis n° 10). Généralement des tranchées laté-

(1) Secteur Ouest occupé par les Bulgares d'abord, puis par les Serbes.

Croquis n° 11.

Travaux bulgares au S.-E. de Kartal-Tépé.

rales, touchant presque immédiatement la redoute, formaient avec elle le point d'appui (1).

Lorsqu'une tranchée avait un profil supérieur à celui de la tranchée pour tireur à genou, qui était le type général, les Bulgares ménageaient de temps en temps un ou deux petits gradins permettant de s'élancer au dehors. Ce n'étaient pas les véritables gradins de franchissement comme on en fait dans les parallèles, mais des excavations pour le pied dans le talus.

En première ligne, les tranchées, même pour tireur à genou, étaient souvent traversées; petites traverses courtes de un mètre d'épaisseur contournées par un petit fossé. Ces traverses étaient plus ou moins rapprochées suivant le degré de défilement latéral nécessaire.

Les tranchées formant des lignes successives, il fallait pouvoir aborder à couvert, même de jour, celles qui étaient en avant des crêtes. De très nombreux chemins de communications en zig-zag le permettaient. La plupart étaient d'un profil faible; il fallait sûrement y circuler très courbé, mais en s'y couchant à l'arrivée des rafales, on y était parfaitement couvert.

Le croquis n° 11 supplée à la figuration tout à fait schématique de la carte qui est à la fin de cet ouvrage, en donnant une idée de l'organisation d'une partie du front occupé par les Bulgares. Il représente une organisation voisine de Kartal-Tépé par un régiment de la VIIIe division.

---

(1) J'ai retrouvé cette disposition sur les lignes bulgares de Tchataldja. Dans le langage ordinaire, les officiers appelaient ces ouvrages redoutes à moustaches.

Je donnerai plus loin des détails sur l'organisation des batteries de siège.

Les abris étaient très variés. C'étaient tantôt des abris légers, classiques, faits avec le bois qu'on avait pu trouver soit en démolissant les toitures et les menuiseries des villages abandonnés par les habitants, soit en allant chercher au loin des branchages bien rares. Une certaine épaisseur de terre sur la toiture garantissait contre les éclats et les balles des shrapnels; ces abris étaient installés dans certaines parties des tranchées, ou dans des tranchées spéciales en arrière.

Les abris d'unités de piquet étaient constitués d'une manière analogue au revers des pentes et offraient un aspect plus confortable.

Enfin, des camps en gourbis, à moitié enterrés, très bien compris, avec fermes à deux pans de bois en grume et en fil de fer, étaient installés par unités (compagnies ou bataillons), donnant, par leur alignement, leurs rues, leurs accessoires bien orientés, l'impression d'une organisation durable et commode.

Quelquefois creusés au flanc des collines sablonneuses, lorsque le sable était peu mélangé d'argile, ils offraient l'aspect de villages de troglodytes. Partout l'ingéniosité du soldat et l'industrie naturelle du paysan bulgare s'étaient donné carrière.

Travaux serbes. — Les travaux serbes n'avaient été au début qu'une utilisation telle quelle des travaux des grandes unités bulgares que les divisions serbes remplacèrent au milieu de novembre. Mais les conditions particulières

qui étaient échues à ces divisions pour le rôle qu'elles avaient à jouer : simple investissement, sans appui pour ainsi dire d'artillerie de siège et cela devant les fronts les mieux organisés ou les plus faciles à défendre de la place (secteurs Ouest et Sud-Ouest), amenèrent les Serbes à modifier les emplacements des lignes de défense et à perfectionner leur organisation. Aussi les travaux serbes étaient-ils plus solides et plus étudiés dans leurs détails que les travaux bulgares.

Dans l'ensemble, c'est le même principe. Plusieurs lignes de tranchées appuyées de distance en distance sur de bonnes redoutes entourées de fils de fer (1) couronnant les sommets des crêtes. Nombreuses communications défilées. Tranchées pour tireur debout avec traverses et abris de place en place en première ligne. Retranchements individuels avec bonnettes pour les avant-postes et en arrière pour les chefs de section. Observatoires en avant, etc.

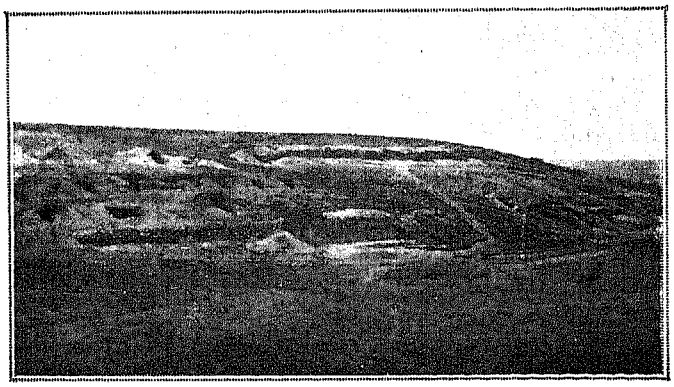
Les mitrailleuses avaient leurs logements séparés. Quatre coupoles transportables Schumann pour canon de 57 $^{m}/_{m}$, mises à la disposition des Serbes par les Bulgares, avaient été placées aux points les plus sensibles (voir la carte).

Les abris étaient analogues à ceux des Bulgares. Toutefois, l'usage de la petite tente dans l'armée serbe avait permis l'installation plus rapide des camps et ceux-ci pouvaient être déplacés ce qui était une bonne condition au point de vue hygiénique.

---

(1) Venu de Bulgarie, moins féroce que celui de la place.

Projecteur du fort de Kawkas-Tabia détruit par les Turcs.

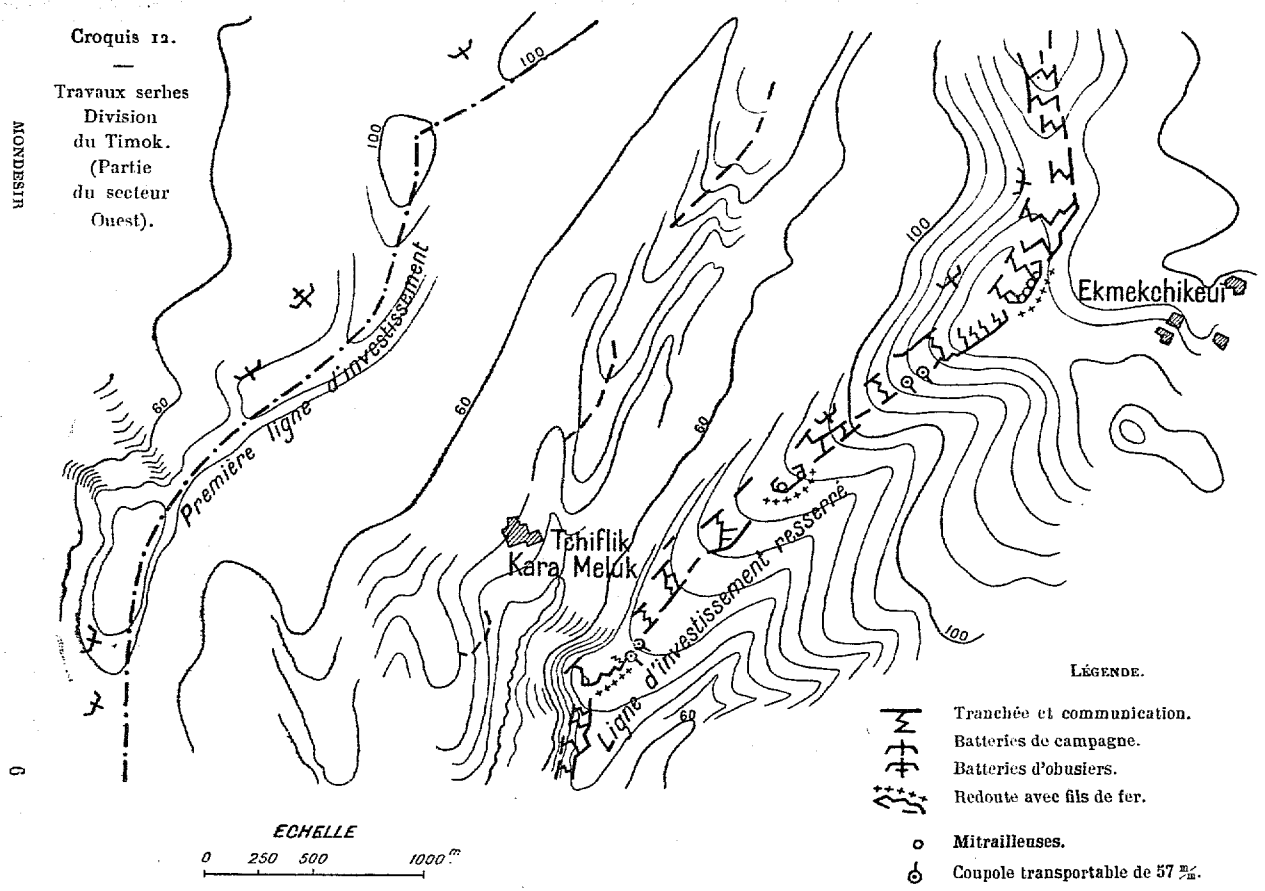


Batterie de siège bulgare au secteur Ouest.
A droite, près de la crête, la batterie; au-dessous, les niches à munitions; à gauche, restes du camp du personnel de la batterie.

Croquis 12.

—

Travaux serbes
Division
du Timok.
(Partie
du secteur
Ouest).



Le croquis n° 12 donne des détails que le calque très schématique ne saurait indiquer. Il représente une partie des travaux serbes de la division du Timok, dans le secteur Ouest.

V

Deuxième phase. — L'armistice. — La clause du ravitaillement accepté par les Turcs. — Préparatifs des Bulgares.

Déjà, vers la fin de novembre, il était question d'un armistice. Les opérations se ressentirent de part et d'autre de la détente que crée toujours un pareil bruit circulant dans les rangs, mais la veille même du jour où il fut promulgué, les Bulgares qui connaissaient d'avance la teneur des articles de l'armistice puisqu'ils avaient eu à *l'accorder*, se hâtèrent de pousser de l'avant partout où ils le purent pour rapprocher de la place leurs lignes d'avant-postes. Derrière ces lignes, en effet, chacun des adversaires devait rester libre de travailler.

Dans la nuit du 3 au 4 décembre, le bombardement, un instant interrompu, reprend tout d'un coup à partir de 8 heures du soir; et sur les fronts des secteurs Sud, Sud-Ouest et surtout du secteur Est, les Bulgares attaquent les avant-postes turcs. Les Bulgares réussissent à avancer les leurs et à les maintenir. Notamment, et c'est là le résultat le plus important, la 2e brigade de la VIIIe division s'installe, par surprise, sur la longue crête de Balaar-Sarteu qui sépare les deux ravins dont la réunion forme celui du Koun-Déré. La simple ligne d'avant-postes qui s'y trouvait devint une véritable ligne de couverture de l'artil-

lerie au Nord-Est de la place. On verra combien cette opération fut utile.

L'armistice (1), connu de la place le 4 décembre seulement vers midi, était signé du 3 décembre. Il comportait, entre autres clauses, les suivantes :

« ....5° Les troupes des parties belligérantes conti-
« nuent à occuper réciproquement leurs positions actuel-
« les. Une zone neutre sera établie d'un commun accord...

« ...7° Le Gouvernement Impérial Ottoman s'engage
« à lever le blocus des ports de la mer Noire, à laisser en-
« trer librement les navires dans ces ports et à ne pas
« s'opposer au ravitaillement des troupes bulgares par la
« mer Noire.

« Il prend également l'engagement de laisser passer
« librement, par la voie ferrée de la zone de la forteresse
« d'Andrinople, les trains militaires bulgares venant de
« Bulgarie ou y retournant.

« ...*Remarque :* Le ravitaillement des troupes bulgares
« dont il est question dans le paragraphe sept du présent
« protocole commencera à partir du jour où les négocia-
« tions de paix seront entamées. »

Les signataires de l'armistice étaient, pour la Bulgarie : les généraux Savoff et Fitcheff (le généralissime et son chef d'état-major) et M. Daneff, président de la Sobranié; pour la Turquie : Nazim pacha, ministre de la Guerre, Rechid pacha et Ali Riza pacha.

---

(1) Je prends le texte publié par la presse à cette époque, sans en garantir absolument l'authenticité.

La Grèce, seule parmi les alliés, ne souscrivit pas à cet armistice. La Serbie et le Monténégro l'appliquèrent.

Aucune clause ne stipulait que la place d'Andrinople pourrait être ravitaillée! C'est la première fois, dans l'histoire militaire, qu'un pareil fait se produisait.

C'est à l'instigation pressante de M. Daneff (1), que cette singulière situation fut imposée à l'armée turque. Si elle fut acceptée, c'est que le gouvernement ottoman croyait sincèrement à la paix prochaine, et que, d'autre part, Andrinople était très bien pourvue de vivres et de munitions. Certains vivres de première nécessité commençaient pourtant à faire défaut. L'acceptation des Turcs, d'ailleurs, ne pouvait faire croire longtemps aux alliés que rien ne manquait, car le passage des Bulgares en plein à travers les lignes de la forteresse et les rapports qui s'établirent forcément au passage des trains entre eux et les Turcs et surtout les assiégés non militaires, dut éclairer complètement la situation aux yeux du haut commandement bulgare.

Les assiégés voyaient passer journellement devant eux des trains pleins de farine, de sucre, de sel, de tabac, toutes denrées qui leur faisaient envie....

D'après les dires d'officiers du Grand Etat-Major bulgare, certaines conditions supplémentaires furent observées entre les belligérants soit par un accord tacite, soit à la suite de pourparlers particuliers entre les commandants des armées. Ainsi, on put librement travailler der-

(1) C'est lui-même qui m'a fait l'honneur de me le dire.

rière les avant-postes, mais on s'interdit réciproquement l'usage de projecteurs.

La ligne de démarcation des avant-postes fut tracée par une commission mixte turco-bulgare.

A cette époque, l'orientation des idées du Grand Etat-Major bulgare avait changé. Au moment où les armées de campagne paraissaient devoir aisément forcer les lignes de Tchataldja, dernier rempart des Turcs en avant de leur capitale, les pièces lourdes qui pouvaient être transportées de la Thrace avaient été dirigées vers l'Est et le corps de siège ne pouvait songer à attendre que du blocus et de la famine la reddition de la place.

Mais, dès le 20 novembre, lorsqu'il fut clair que les armées bulgares ne pouvaient entrer à Constantinople, soit que les moyens de forcer les lignes de Tchataldja leur fissent défaut, soit pour des raisons étrangères aux contingences militaires immédiates — la politique en Orient s'attache aux pas du combattant plus que partout ailleurs —, la question de la chute d'Andrinople vint au premier plan. Il était difficile d'espérer la cession volontaire, par un trait de plume sur un traité, d'une place qui faisait journellement ses preuves d'une belle vitalité, et tandis que les plénipotentiaires alliés à Londres s'efforçaient d'obtenir quand même ce résultat, le commandement en chef bulgare commençait de vastes préparatifs pour parer à l'échec possible des pourparlers, en conquérant et en apportant dans la balance, pour des négociations ultérieures, les clefs de la forteresse.

Le refus de laisser la place se ravitailler pendant l'armistice indique bien que l'espoir de voir la place tomber par la famine n'était pas perdu; mais, *commander c'est prévoir*, et les sages prévisions du commandement bulgare, suivies d'une prompte décision et d'une exécution énergique, donnèrent une fois de plus raison à celui qui veut imposer sa volonté, contre celui qui attend des événements la solution désirée.

PROJET DU COMMANDEMENT BULGARE.

Le commandement bulgare se décida donc à entreprendre une action de vive force dont sa connaissance de la situation lui permettait d'escompter le succès.

Il ne s'agissait pas d'un siège régulier, mais d'une attaque par surprise sur un point bien choisi.

Le choix du point d'attaque était capital. Il dépend de considérations tactiques et techniques. Les premières visent l'utilisation, au mieux de la capacité des diverses armes et du matériel spécial nécessaire, de toutes les forces de l'armée de siège en appliquant le maximum de ces forces au point choisi; les secondes visent les possibilités d'amener le matériel spécial à pied-d'œuvre, de ravitailler facilement les pièces de gros calibre, et d'être en relations constantes et aisées avec l'arrière.

Ici, les considérations techniques devaient céder le pas aux considérations tactiques et c'est bien ce qui eut lieu, malgré toutes les difficultés d'exécution que devait présenter le projet adopté.

Ce projet consistait à attaquer la place par son saillant Nord-Est, saillant très prononcé, marqué par le fort d'Aïvas-Baba, peu éloigné du cœur de la forteresse et qui faisait partie du front dont la réorganisation avait été le moins poussée.

Abandonnant ainsi les avantages qu'eût donnés la proximité de l'unique voie ferrée qui amenait les munitions et les approvisionnements, le commandement bulgare dut consacrer un nombre considérable — plusieurs milliers — de chariots à bœufs et à buffles à transporter l'artillerie de siège, matériel et munitions, face au saillant choisi, tant vers le Nord que vers l'Est, et face aussi à la ligne de batteries turques du front Est qui pouvaient contrebattre cette artillerie.

Une petite partie des pièces était déjà en place. Des batteries lourdes envoyées à Tchataldja refirent, en sens inverse, le pénible chemin déjà fait. Les pièces du secteur Ouest et celles qui n'avaient encore pu être utilisées furent transportées par un long circuit, contournant la place au Nord, jusque dans leurs nouveaux emplacements. Seules, quelques batteries furent laissées aux Serbes.

Enfin, l'artillerie de siège des Serbes, débarquée pour eux au début des opérations à Salonique, confisquée par les Turcs, reprise par les Grecs, fut acheminée par les voies ferrées, de Salonique à Nich, à Sofia et à Mustapha-Pacha. De là, elle fut transportée au secteur Sud et mise à la disposition du commandant de l'artillerie de siège bulgare, vers la fin de février; j'ignore la date exacte.

Les transports par le Nord de la place se firent sur de

mauvaises pistes boueuses où les chariots (1) s'enlisaient en plein hiver au passage de tous les thalwegs, mais la traction lente, puissante et continue des attelages de bœufs et de buffles triompha de tous les obstacles, avec un rendement moyen de 3 kilomètres à l'heure.

Le transport se faisait la nuit. Le jour, les parcs de voitures étaient formés dans des endroits défilés. D'ailleurs, la place, dépourvue d'engins d'aviation, n'avait pas le moyen de les découvrir.

L'opération, prévue dans ses grandes lignes, était la suivante :

Dès que la mise en place des pièces de siège serait faite et leur approvisionnement en munitions à pied-d'œuvre, la forteresse serait attaquée sur tout son périmètre pour tromper l'adversaire sur le point où la rupture devait se produire. Le secteur Est devenait le secteur d'attaque. Les effectifs en seraient renforcés en temps utile.

L'artillerie de siège devait dissimuler le plus longtemps possible sa répartition réelle afin de bénéficier de la surprise que provoquerait l'ouverture du feu de toutes les batteries réservées jusque-là; c'était là un des facteurs tactiques les plus importants du problème.

Les conditions topographiques du saillant Nord-Est, objectif principal de l'attaque de vive force, permettaient d'en écraser les moyens de défense — personnel et maté-

(1) Ces chariots étaient de plusieurs modèles. Les plus courants, réquisitionnés chez les paysans bulgares, ressemblent au chariot lorrain, d'un modèle antique comme ce dernier, mais avec des ridelles pleines.

riel — sous un tir convergent, exécuté avec une grande supériorité d'artillerie.

La liaison très étudiée entre les armes — artillerie de siège — artillerie de campagne d'accompagnement — colonnes d'assaut — liaison à réaliser de jour et de nuit, devait permettre de poursuivre une action simultanée d'une grande violence, sans arrêt, jusqu'au succès final.

Telle était la pensée du commandement bulgare. Nous verrons combien elle était juste et combien, dans la préparation et l'exécution, les combattants répondirent à l'attente de celui qui avait pris cette énergique décision. On peut dire que la décision appartint au général Savoff, commandant en chef des armées, la préparation au général Ivanoff, commandant l'armée de siège, et la partie primordiale et décisive de l'exécution, on le verra, au général Vasoff, commandant du secteur Est.

Ainsi l'armistice ne fut pour les belligérants qu'une suspension du feu. Les soldats alliés prirent leurs outils au lieu du fusil, et les braves bœufs et buffles bulgares et serbes, traînant patiemment leurs lourds chariots, n'eurent aucun repos.

Les Turcs, de leur côté, cherchèrent à perfectionner leurs ouvrages, mais sans grande conviction, semble-t-il. La garnison, pourtant en majeure partie de rédifs sans instruction avant la guerre, ne fut pas exercée comme elle aurait pu l'être. Le commandement comptait trop sur la paix prochaine.

Les pauvres assiégés, eux, continuèrent à vivre chiche-

ment, sans tabac, sans lumière, sans poste ni télégraphe, ne recevant de communications que par voie officielle ou par l'ennemi qui traversait librement la zone fortifiée avec ses trains de vivres, et apportait des journaux. Or, ces journaux, habilement triés, rapportaient presque uniquement la douloureuse série de défaites que l'armée turque avaient subies... L'état d'esprit qui en résulta se devine. On peut dire que désormais le moral de la garnison était atteint — le ver était dans le fruit.

La rupture des pourparlers de Londres, qui date du 3 février 1913, allait ouvrir une ère nouvelle pour les hostilités autour d'Andrinople.

VI

Troisième phase. — Après l'armistice. — L'attaque de vive force et par surprise. — La chute de la Place. — La cavalerie. — Le général Chucri pacha prisonnier.

Quelques jours après l'armistice, 6 février 1913, le commandement du secteur Est fut confié au général Vasoff, ancien inspecteur général du génie de l'armée bulgare, qui avait repris du service et était gouverneur de Kirkilicé (Lozengrad). Il avait été consulté sur le plan d'attaque et l'avait approuvé. Ses services, sa valeur professionnelle et par-dessus tout son caractère sympathique, sa droiture et son énergie lui valurent l'honneur de ce commandement; l'éclatant succès de ses dispositions dans les journées décisives a justifié ce choix.

Au moment où il prenait possession de son poste, il fut frappé de la dépression morale qu'avaient fatalement amenée, chez certains chefs, la longueur d'un blocus sans résultat, le séjour ennuyeux et le service fastidieux dans les lignes d'investissement, les pluies de la fin d'octobre, qui recommençaient plus abondantes et rendaient tout mouvement difficile dans la boue épaisse et tenace, enfin le froid qui sévissait déjà.

L'insuccès de l'attaque brusquée du général Veltcheff sur les positions de Maslak, attaque qui n'avait pas été bien conduite; et, pour la 2e brigade de la VIIIe division, le fait d'avoir été laissée 80 jours de suite en première

ligne avaient aussi fait naître des germes de mécontentement.

Ces deux causes ne furent pas étrangères au changement du commandement du secteur.

Sans hésiter, le général Vasoff fit paraître le 13 février 1913 un ordre du jour extrêmement sévère dans lequel, sans nommer personne, il flétrissait cet état d'esprit. Cet ordre, qui fut lu dans toutes les unités, contenait entre autres ces passages significatifs :

« ...Une longue période d'inaction sous les murs de « la forteresse, hors de portée même de ses canons de « gros calibre, l'absence de tout danger, la tranquillité « due à l'armistice, l'espoir d'une paix prochaine, ont agi « d'une manière néfaste sur l'esprit de certains chefs, et « le retour à la vie pleine d'inquiétudes, de responsabilités et de périls que nous impose la reprise des hostilités « leur paraît dur et désagréable. Ils s'accommoderaient « volontiers d'un blocus indéfini.

« Oublient-ils donc, ces esprits pusillanimes, que nous « n'avons pas entraîné avec nous des milliers d'hommes « et laissé notre pays sans main-d'œuvre et sans bêtes de « somme pour que nous demeurions dans l'oisiveté? Ou- « blient-ils donc que notre patrie, à laquelle appartien- « nent notre vie et notre honneur, exige de nous l'abné- « gation totale qui est le propre de ses vaillants fils?

« ...Qu'ils n'exagèrent pas, ni à leurs propres yeux, ni « à ceux de leurs subordonnés, la force des moyens de « défense d'Andrinople; ses forts sont loin d'être inabor- « dables comme on se l'imagine. Qu'ils n'exagèrent pas

« l'importance du tir de l'artillerie de leurs adversaires;
« les résultats de ce tir sont d'une insuffisance qui est
« connue de tous.

« ...Messieurs les officiers, et vous, sous-officiers et
« soldats, relevez votre courage, préparez-vous intérieure-
« ment pour les grands faits qu'il nous reste à accomplir!
« Que vos cœurs et, à votre exemple, ceux de vos subal-
« ternes brûlent du feu sacré de l'amour de la patrie qui
« ne connaît ni remparts, ni obstacles!

« Ayez pleine confiance dans les mesures prises par
« votre chef et croyez qu'il fera tout pour remplir son
« devoir.

« ...Cet ordre doit être lu dans toutes les compagnies,
« batteries et escadrons.

Le commandant du secteur de l'Est,
« Signé : général major Vasoff. »

Avant de relater les mémorables événements des dernières journées du siège, il est nécessaire de donner une idée de l'organisation du commandement, notamment dans le secteur de l'attaque, aussi bien du côté des alliés que du côté turc (1).

Armée de siège. — Commandant de l'armée : général Ivanoff ;
Commandant de l'artillerie du siège : colonel Zagorski ;
Commandant du génie du siège : colonel Atanasoff ;
Commandant des troupes serbes : général Stepan Stepanovitch.
Troupes bulgares. — Commandant du secteur Est : général Vasoff ;
Commandant du secteur Sud : général Kirkoff, commandant la VIIIe division.

(1) Je ne puis donner encore des renseignements complets. Mais ceux que je donne ont été puisés à bonne source.

Troupes serbes. — Commandant du secteur Sud-Ouest : général Rachitch, commandant la division du Danube II;
Commandant du secteur Ouest : général Konditch, commandant la division du Timok I.

Pour le *secteur Est*, il y a lieu de donner des détails supplémentaires :

Commandant de l'artillerie : colonel Zagorski (en même temps commandant de l'artillerie du siège);
Commandant du génie : lieutenant-colonel Dobruski;
Commandant de la cavalerie : colonel Markoleff;
VIIIe division, 2e brigade : colonel Kartgieff;
IXe division, 3e brigade : général Grantcharoff;
XIe division, commandant de la division : colonel Deloff;
— 1re brigade : colonel Abratcheff;
— 2e brigade : colonel Klissouroff;
IIIe division, 1re brigade : colonel Pascaleff; } Brigades amenées de
— 2e brigade : colonel Ribaroff; } Tchataldja au moment de l'attaque.
IVe division, 3e brigade : général Tzarkowski }

Je citerai, en outre, dans le cours du récit, les noms que je sais des officiers qui ont commandé les unités dont l'intervention a été la plus remarquable (1).

Les troupes de l'armée de siège et leur répartition sont déjà connues. La répartition finale avec le renforcement qui fut rendu nécessaire sera donnée en temps utile.

Garnison d'Andrinople.

Je n'ai malheureusement de renseignements un peu détaillés que pour le secteur Est, mais c'est le plus important pour la partie actuelle des événements :

Commandant de l'artillerie de la place : général Rifaat pacha;
Commandant du secteur Est : colonel Ali Chefick bey;
Commandant de l'artillerie : lieutenant-colonel Nouri bey;
Commandant le génie : lieutenant-colonel Chefick bey.

(1) J'espère pouvoir compléter plus tard mes renseignements à ce sujet.

l-Ouest : général

commandant la

er des détails

ème temps com-

;

loff ;

des amenées de
ataldja au mo-
nt de l'attaque.

t, les noms
unités dont

rtition sont
nforcement
utile.

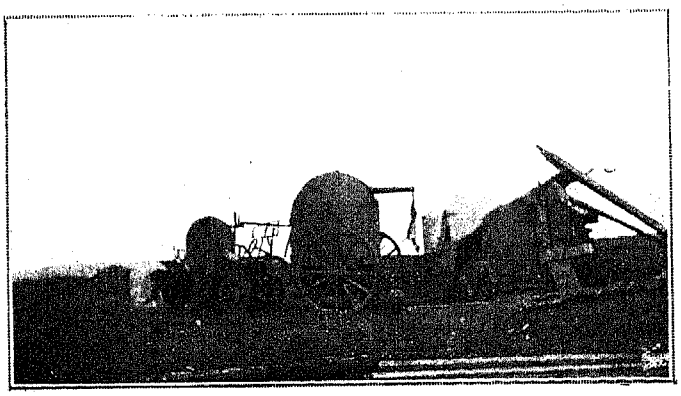
ts un peu
e plus im-
:

at pacha ;
;
ey ;

---

ements à ce

Soldats bulgares avec les jambières et les sandales nationales.



Coupoles transportables Schumann pour canons de 57 $^{m}/_{m}$,
laissées et gardées sur place au secteur Ouest après la prise d'Andrinople.
Le poste a suspendu un mouton écorché à la volée d'une pièce.

Les troupes affectées au secteur étaient les suivantes :

1° Division de rédifs de Baba-Eski. — Du Nord au Sud, sur la ligne principale (régiments à 3 bataillons) : Régiments de Baba-Eski, de Tchorlu, de Keschan, de Kirkilicé;

2° Sur les positions avancées de Maslak, Mal-Tépé et de Mezar-Tépé : les 1er et 3e bataillons du 28e d'infanterie, appartenant à la 10e division de nizams qui formait la réserve générale;

3° Deux régiments d'artillerie à pied avaient été affectés au secteur Est. Comme on le sait, ce secteur n'était pas divisé en groupes fortifiés comme le secteur Ouest. Mais l'attribution de ces deux régiments conduisit tout naturellement à une division en deux sous-secteurs :

Sous-secteur Nord, du fort de Tach-Tabia au fort de Kestenlick inclus, servi par le 7e régiment d'artillerie de forteresse;

Sous-secteur Sud, du fort de Kourou-Tchesmé à la route de Stamboul, servi par le 6e régiment d'artillerie de forteresse.

Le secteur Est avait des troupes du génie et des télégraphistes, j'ignore dans quelle proportion.

On connaît la répartition de l'artillerie de la place; mais, en plus du matériel à demeure dans le secteur, Nouri bey disposait de huit batteries et demie mobiles :

1 batterie de 6 obusiers de 15 c.;
2 batteries et demie d'obusiers de 12 c. (à 6 pièces);
1 batterie de 6 pièces de 10 c. 5 L. de campagne;
4 batteries de campagne (ancien ou nouveau modèle).

Les batteries lourdes avaient été placées dans le sous-secteur Nord, sauf 4 pièces de 10 c. 5 placées au sous-secteur Sud.

Nouri bey avait armé les positions avancées de quelques batteries, savoir :

A Mal-Tépé : 1 batterie d'obusiers de 15 c. et 1 batterie de 87 de campagne;

Entre Mal-Tépé et Mezar-Tépé : 2 batteries de 75 T. R. de campagne et 1 batterie de 87 de campagne;

A Mezar-Tépé : 2 obusiers de 12 c. et 1 batterie de 87 de campagne.

Il y avait déjà à Maslak 3 batteries de 6 pièces de 87 de campagne.

Une partie de ces batteries revint à la ligne principale après la chute des positions avancées.

ARTILLERIE DE SIÈGE BULGARE.

Les préparatifs relatifs à l'artillerie de siège bulgare furent achevés en février. Pour donner une idée de ce qu'ils demandèrent d'efforts, je dirai que le secteur Est avait été doté de 3.000 chariots pour son service de transports particulier et qu'en outre 2.000 chariots furent employés aux mouvements à grande envergure de Mustapha-Pacha, où débarquaient le matériel de complément et les munitions, jusqu'aux batteries à armer contre le saillant Nord-Est de la place.

De Mustapha-Pacha, les convois atteignaient en quatre

jours les batteries placées au Nord du saillant, en six jours celles placées à l'Est et au Sud-Est (1).

A titre d'exemple de rendement, je dirai que chaque chariot attelé de deux animaux ne portait que six charges complètes pour les pièces de 15 $^{c}/_{m}$ Krupp ou Schneider, ce qui, en tenant compte du retour (six jours aller, six jours retour pour les batteries éloignées), faisait tomber le rendement à *un demi-coup par jour et par chariot* pour les pièces du plus fort calibre employé.

Or, l'approvisionnement à pied d'œuvre avait été fixé à un minimum de trois jours de feu (60 coups par jour et par pièce, soit 180 coups), par ordre du commandant du secteur. Le commandant de l'artillerie de siège put le porter à cinq jours et même le commandant des batteries du Nord alla jusqu'à sept jours; il était plus près de la gare de débarquement que les autres et sut en profiter. On verra que ce fut une heureuse initiative.

Cette artillerie de siège bulgare fut constituée en un Equipage comportant deux divisions, et des groupes en dehors à la disposition du commandant de l'artillerie du siège.

Le tableau suivant et la carte de la fin du volume donnent cette répartition sur le terrain (2) :

---

(1) Pour celles du Sud-Est, il peut sembler qu'il eût été plus court de contourner la place par le Sud, mais il n'y avait guère moyen de traverser les plaines marécageuses et inondées de la Maritza en aval d'Andrinople.

(2) Les lettres A, B, C. etc., indiquent des groupements de batteries sur le terrain et les lettres sont reportées sur la carte.

Poste de combat du commandant de l'artillerie de siège, à 1.500 m. Ouest de Kara-Yousouf.

1re DIVISION D'ÉQUIPAGE

Sous les ordres du lieutenant-colonel Slawtcheff. Poste de combat à 1.500 m. Nord de Sofoular :

1er groupe, commandant VODEFF :

A. 1 batterie de 4 pièces 120 L (4 pièces).
Objectif : Surveiller la vallée de la Toundja.

B. 2 batteries de 5 pièces de 15 L chacune (10 pièces).
Objectif : Tir d'enfilade sur Aïvas-Baba, Kestenlik.
2 batteries de 4 obusiers de 15 T. R. chacune (8 obusiers).
Objectif : Front de Tach-Tabia à Aïvas-Baba.

2e groupe, commandant ANGHELOFF :

C. 3 batteries de 4 pièces 120 L chacune (12 pièces).
Objectif : Tir d'enfilade sur Aïvas-Baba, Kestenlik.

D. 2 batteries de 4 pièces 120 L. T. R. chacune (8 pièces).
Objectif : Front de Tach-Tabia à Aïvas-Baba.

2e DIVISION D'ÉQUIPAGE

Sous les ordres du lieutenant-colonel Valtchenoff. Poste de combat à 2 kilomètres à l'Est de Mousoubeylik :

1er groupe, commandant CONSTANTINOFF :

E. 2 batteries de 3 obusiers de 15.
F. 2 batteries de 4 obusiers de 15. } (14 obusiers).
Objectif : Aïvas-Baba et batteries au Sud.

2e groupe, commandant VENEDIKOFF :

G. 1 batterie de 2 pièces de 120 L Krupp.
3 batteries de 4 obusiers 120 T. R. chacune.
1 batterie de 4 pièces 12 L. } (6 pièces longues, 12 obusiers).
Objectif : Aïji-Yolu et batteries au Sud.

H. 2 batteries de 4 pièces 120 L Krupp.
1 batterie de 2 pièces 15 L Krupp.
1 batterie de 4 pièces 120 L Schneider. } (14 pièces).
Objectif : Tir d'enfilade d'Aïvas-Baba à Tach-Tabia.

En outre, *aux ordres directs du commandant de l'équipage :*

Groupe du commandant Slawtcheff :

K. 1 batterie de 2 pièces 15 L.
1 batterie de 4 pièces 120 L Krupp.
2 batteries de 4 pièces 120 L. T. R. Schneider chacune. } (14 pièces).

Objectif : Kestenlik et batteries au Sud.

Groupe du commandant Nedeltcheff :

M. 2 (ou 3) batteries de 4 obusiers 120 T. R. chacune (8 ou 12 obusiers).

Objectif : Front Kestenlik, Kawkaz-Tabia.

N. 3 batteries de 4 pièces 120 L. T. R. Schneider (renseignement douteux).

Ultérieurement, la veille des journées décisives, une permutation eut lieu entre 2 pièces de 15 L. Krupp du groupe Venedikoff et 2 pièces de 120 L. Krupp du groupe Slawtcheff.

SERVICE DE L'ARTILLERIE DE SIÈGE.

Service topographique

J'en ai parlé plus haut. La carte, plan directeur, au 1/20.000e d'Andrinople et de ses environs, mise à jour avec soin par un officier supérieur d'artillerie, avait été quadrillée et distribuée en fragments pour servir notamment à établir les planchettes de tir des batteries, à l'usage des divers échelons du commandement de l'artillerie et des observateurs.

Service de l'observation

Les Bulgares avaient un ballon, mais à cause de la distance, disent-ils, les renseignements ne furent pas bons.

Pourtant le problème est le même pour nous... Quant aux aéroplanes, ils ne paraissent avoir servi qu'à lancer des proclamations dans la place : ils étaient en petit nombre, montés par des aviateurs militaires peu entraînés, ou civils complètement étrangers à l'art militaire; leur tâche était d'ailleurs beaucoup plus difficile que l'aurait été celle des aviateurs de la défense, puisqu'il s'agissait non pas de découvrir les grands traits d'une organisation nouvelle, mais de préciser les *détails* d'une organisation ancienne déjà connue dans l'ensemble.

Les observatoires terrestres ont très bien fonctionné. L'un d'eux, en particulier, établi dans le secteur Nord-Ouest, au N. de Saraï-Akbunar, voyait à revers le secteur attaqué à une distance de 10 à 13 kilomètres et, grâce au téléphone, a constamment rendu, jusque pendant le dernier assaut, les plus grands services.

Service des transmissions. — Projecteurs

Le service des transmissions, assuré pour le secteur d'attaque par un peloton de sapeurs télégraphistes de 120 hommes, était très développé. Le commandant de l'équipage, relié au commandant de l'armée de siège, à celui du secteur d'attaque, l'était aussi à ses observatoires particuliers et aux commandants de divisions d'équipage; et jusqu'aux commandants de batterie, chaque autorité ayant son poste de combat à son observatoire principal, était reliée à son chef immédiat et à ses inférieurs directs.

Enfin, au moment de l'attaque finale, pour suivre de plus près la marche de l'infanterie, des postes volants

fonctionnaient entre les commandants de division et les colonels de certains régiments d'infanterie.

Quant aux projecteurs, les alliés en possédaient quelques-uns, dont trois dans le secteur Est; ils paraissent les tenir en médiocre estime. Ces projecteurs fournissaient un éclairage trop faible et trop peu étalé en largeur pour aider de loin à régler le tir de l'artillerie; aux distances d'infanterie, ils étaient trop vulnérables.

Parcs. — Transports. — Approvisionnements.

Le parc paraît être resté à Mustapha-Pacha.

Je me suis déjà expliqué sur les transports et sur les approvisionnements. Ceux-ci étaient dans les batteries ou dans des magasins enterrés et disséminés à proximité des batteries. J'ignore s'il y avait des dépôts intermédiaires et des magasins de secteurs.

Construction et armement des pièces de siège

Ces opérations furent grandement facilitées par les deux clauses de la convention militaire relatives au droit de travailler sur la ligne des avant-postes et derrière elle, et à l'interdiction de l'emploi des projecteurs. La première clause a permis des installations très soignées et très complètes. La deuxième a permis aux Bulgares d'armer leurs batteries à l'insu des Turcs en utilisant des cheminements parfois vus de la place.

Les batteries que j'ai visitées dans la 1re division ont un

profil dont le croquis n° 13 donne le schéma. La protection obtenue pour le personnel était très complète. Au-dessus de la pièce, s'appuyant aux traverses de la batterie ainsi qu'au parapet à droite et à gauche de la bouche du canon, se trouve une toiture comprenant, de haut en bas, une couche de terre pour arrêter les balles des shrapnels, des feuilles de zinc pour protéger hommes et canons contre l'eau des pluies ou des neiges, deux couches de bois croisés soutenant le tout (les bois avaient été apportés de Sofia avec le matériel). Les traverses entre les pièces sont très hautes, 3 m. 50 environ au-dessus de la plate-forme, et, après armement, on a creusé derrière traverses et plates-formes une tranchée étroite et profonde pour la circulation du personnel.

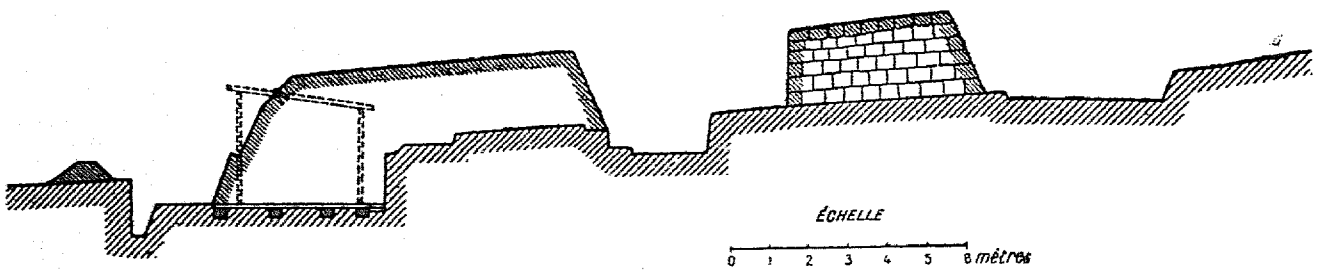
Les emplacements de pièce ont une forme de trapèze, environ 4 mètres à l'avant et 6 mètres à l'arrière.

Dans certains groupes, il y avait de fausses batteries sur la crête, en avant des vraies et sur le côté. La ruse réussit parfaitement. On le voit à la trace des coups sur le sol.

Les magasins et les abris pour les hommes du tour de service aux pièces sont placés comme en France dans les traverses et sur le prolongement de la communication, parfois derrière la batterie elle-même lorsque le terrain est en pente prononcée. Le logement du personnel est aussi rapproché que possible de la batterie et toujours soigneusement défilé; il est formé tantôt de cavernes creusées à flanc de ravin, tantôt de huttes en bois et terre à moitié enfouies dans le sol (voir la photographie).

Les batteries serbes se distinguent des batteries bulgares par ce fait que la communication n'a généralement

Croquis n° 13.



Profil d'une batterie de 120 L. avec report sur le devant d'une marque latérale pour la pièce de gauche.

pas de prolongements. La largeur des traverses, et surtout de la traverse centrale, permettant d'y loger tous les magasins et abris, elles ont ainsi l'aspect de deux batteries accolées de deux pièces chacune.

Les observatoires de batteries en sont souvent assez éloignés, ce que nécessitait le défilement de celles-ci. Ces observatoires se confondaient de loin avec les tranchées d'infanterie.

ARTILLERIE DE SIÈGE SERBE.

Cette artillerie fut amenée dans le secteur Sud. Sa répartition est indiquée dans le tableau qui suit et sur la carte.

On peut lui appliquer les mêmes notions que celles relatives à l'artillerie bulgare, en ce qui concerne ses divers services.

P. 2 obusiers 15 T. R. 12 obusiers 12 T. R. R. 6 obusiers 15 T. R. S. 8 pièces 120 L. T. R.	}	28 pièces venues du Creusot par Salonique, Nich, Sofia.

J'ignore malheureusement les noms du commandant de la division d'équipage serbe et des commandants de groupe.

Les objectifs devaient sans doute être les suivants :

P. Battre à revers l'extrême gauche des lignes turques du secteur Est et de face les batteries de Demerdeutch.

R. Batteries bétonnées de Demerdeutch (ici il n'y a pas de doute, car ces batteries ont reçu des obus de 15).

S. Batteries de Karagatch et de Marach.

Enfin, d'autres pièces de siège en petit nombre se trouvaient réparties dans les secteurs Sud-Ouest et Ouest; la carte donne leurs emplacements et indique pour les pièces le nombre et l'espèce, lesquels seront d'ailleurs rappelés lorsqu'il sera question des derniers jours de lutte dans leurs secteurs respectifs (1).

OPÉRATIONS APRÈS L'ARMISTICE.

Dès le début de la nouvelle période d'hostilités, la garnison d'Andrinople fit une importante sortie.

Chucri pacha, bien que manquant de moyens de découverte aérienne, ne pouvait ignorer absolument l'énorme effort de transport que réalisait l'armée bulgare par le Nord de la place; son gouvernement, par la T. S. F., devait le tenir de son mieux au courant des bruits qui couraient en Europe sur les intentions de ses adversaires. Mais il ne pouvait en deviner très sûrement le but. Le moyen de le découvrir était de faire des reconnaissances offensives en forces, des sorties dans les secteurs bulgares.

Il n'y manqua pas, continuant à donner ainsi des preuves de ses capacités militaires et de l'activité qu'il sut imprimer à sa garnison.

Dans la nuit du 9 au 10 février, un fort détachement, composé de quatre bataillons de nizams, cinq de rédifs, un groupe d'artillerie de campagne et plusieurs mitrail-

(1) Je n'ai pas de certitudes sur l'emplacement des observatoires principaux, sauf en ce qui concerne celui de Kartal-Tépé. Il y en avait sûrement un entre Maritza et Arda, et un autre sur la rive gauche de la Maritza.

leuses, sortit des lignes avancées de Maslak et Mal-Tépé, vers 10 heures du soir, et se porta résolument à la baïonnette à l'attaque des retranchements bulgares du plateau de Balaar-Sarteu et au Sud. Les avant-postes furent surpris et durent reculer. Malgré l'alerte donnée, les Turcs, dans leur élan, pénétrèrent jusque dans une batterie de 15 L. située au Sud du village de Moussoubeylik et s'emparèrent de la redoute n° 21 (1) qui appuyait la ligne de couverture de l'artillerie à 1.800 mètres au Sud du village.

Il n'est pas douteux que le but de la reconnaissance fut en partie atteint, car les Turcs durent voir plusieurs des batteries de siège des groupes G et H, dont le tir avait été jusque-là intentionnellement modéré pour ne pas en dévoiler le nombre. Mais la nuit, il était difficile de se rendre un compte exact de la situation.

Les Bulgares passèrent à la contre-attaque, culbutèrent les Turcs de la redoute et firent reculer toute la ligne; ils réussirent même à prendre pied un instant tout près des positions avancées de Maslak, mais durent finalement réintégrer leurs tranchées du plateau de Balaar-Sarteu. Les pertes furent sensibles des deux côtés.

Dans la nuit du 12 au 13, nouvelle sortie dans le même secteur, assez violente pour que le général Ivanoff demande à la division du Timok de faire diversion. J'ignore les conditions de cette sortie.

Enfin, dans la nuit du 14 au 15, Chucri pacha fit encore une sortie dans le secteur Sud, malgré la tempête de neige qui marqua le commencement d'une période de

---

(1) Je n'ai pas reporté ce numérotage sur la carte.

froid intense. Je n'ai pas de détails non plus sur cette opération, mais ces trois sorties prouvent l'énergie de la défense.

Entre temps et dès le 3 février, jour de la dénonciation de l'armistice, les Bulgares avaient repris le bombardement, mais en ne faisant tirer, dans le secteur Est, qu'une pièce par chacune des batteries qui devaient plus tard entrer en jeu contre le saillant Nord-Est de la place, afin de tromper les Turcs sur l'importance véritable de leur développement.

Les batteries de bombardement, toutes celles qui pouvaient tirer de l'Ouest, du Sud-Est et du Sud, étaient cette fois à meilleure portée et le tir fut plus efficace. Comme auparavant, la mosquée du sultan Selim et certains établissements signalés sur le plan de l'état-major furent épargnés. En revanche, le quartier turc, au Nord-Est de la ville, fut éprouvé et, d'autre part, vers le milieu de la ville, le quartier des consulats reçut quelques projectiles. C'était là un moyen d'intimidation destiné à faire exercer sur le gouverneur par les consuls une pression analogue à celle qui avait si bien réussi aux consuls de Salonique sur Tashin pacha. Mais Chucri pacha était un autre homme. Les consuls furent seulement autorisés à user de la T. S. F. pour protester auprès de leurs ambassadeurs respectifs contre le tir des Bulgares. Des pourparlers eurent lieu entre les puissances et les alliés pour faire créer une zone neutre à Karagatch. Cette prétention était absolument inadmissible et il ne fut donné aucune suite à la proposition.

Quelques membres des congrégations religieuses de

toutes confessions firent bien une démarche directe auprès du gouverneur, mais sans succès. Chucri pacha lui-même fut incommodé par le bombardement. Il dut transporter son quartier général au fort de Haïderlik, rive droite de la Toundja, en deuxième ligne du secteur Ouest.

Le bombardement prit fin le 9 février. Les assiégés attribuèrent ce résultat à l'intervention des ambassadeurs des grandes puissances. Les Bulgares disent, tout bonnement, qu'en paraissant obéir à la suggestion humanitaire, ils trouvaient en même temps le moyen de ménager leurs munitions. Ils les transportaient avec peine et allaient en avoir besoin pour la surprise qu'ils méditaient.

Les 4 et 5 février, des aéroplanes bulgares avaient survolé la ville et y avaient jeté des proclamations destinées à affaiblir le moral de la garnison et des habitants par l'apport des nouvelles les plus alarmantes et par des menaces. Mais la T. S. F. renseignait suffisamment la place sur la véracité des assertions bulgares et, d'autre part, tous, soldats et civils, faisaient confiance au gouverneur. Le 21 février, un aéroplane vint atterrir dans les lignes de la forteresse, par suite d'une erreur de son pilote. Ce pilote était un officier russe; il aurait pu être passé par les armes, il n'en fut rien. Chucri pacha, toujours généreux, en fit simplement un prisonnier et le traita avec égards.

Le 15 février, la neige s'était mise à tomber. Le lendemain, un beau soleil éclairait la plaine éblouissante,

mais un vent très froid la balayait. Puis le temps devint très mauvais; le vent soufflait toujours avec rage sur les plateaux dénudés, créant des tourbillons, remplissant les tranchées jusqu'au bord, augmentant encore les difficultés de ravitaillement, et obligeant tout le monde, assiégés et assiégeants, à faire face à ce nouvel ennemi, le froid intense et cruel.

A peine avait-on le temps, pendant la nuit, de pelleter la neige hors des retranchements, de dégager les communications, de déblayer les plates-formes des pièces, que déjà la neige recommençait à tout remplir.

Il se fit, fatalement, une sorte de trève. Le thermomètre marquait la nuit 18° centigrades au-dessous de o. Les sentinelles étaient relevées avec les mains et les doigts gelés (1). Il fallut prendre des mesures et des précautions particulières. Des braseros au charbon de bois (sans fumée par conséquent), des nattes, des fascines, des couvertures matelassées étaient fournis aux avant-postes, surtout du côté des alliés plus soucieux de l'hygiène que les Turcs.

Le général Vasoff avait donné l'ordre que seules les sentinelles occuperaient les tranchées en avant des crêtes. Tout le monde devait être dans les abris en arrière. Mais, en chef énergique, il pensa, lorsque la neige immobilisait les troupes, que c'était justement le moment d'attaquer l'ennemi engourdi par le froid et moins endurci que les Bulgares. Le général Ivanoff ne le laissa pas faire.

---

(1) J'ai vu des malheureux auxquels il fallu faire l'amputation des doigts et des orteils, et qui étaient encore en traitement dans les hôpitaux de Belgrade, de Sofia et d'Andrinople.

Il réfléchit que pour réussir une attaque il faudrait sûrement, au cours de la progression déjà meurtrière par elle-même, stationner sous le feu de la position principale, plusieurs nuits de suite, sans abris, ce qui eût infailliblement amené des cas nombreux de congélation.

Tandis que le temps passait ainsi sans apporter de changements dans la situation réciproque des deux adversaires, du moins aux yeux des grandes puissances, le haut commandement bulgare poursuivait, patiemment et en secret, les préparatifs de l'attaque de vive force.

Trois brigades, prélevées sur les troupes qui étaient devant Tchataldja (1re et 3e armées), furent amenées à la disposition du général Vasoff à qui allait incomber l'effort décisif. Ce furent : les 1re et 2e brigades de la IIIe division et la 3e brigade (de réserve) de la IVe.

L'artillerie de siège destinée à la surprise avait reçu l'ordre, pour les jours qui précédèrent l'attaque, de chercher les éléments journaliers du tir, direction, angle de tir, évent, au moyen d'une pièce par batterie ou par groupe de batteries accolées, et en tirant le moins de coups possible. Ce procédé n'aurait pas fourni la précision nécessaire à un tir de destruction systématique, mais *pour battre une zone large*, on pouvait s'en contenter.

Enfin, l'attaque fut ordonnée pour le 24 mars.

Le général Savoff avait conçu la manœuvre suivante :

Attaquer partout à la fois. *Tromper* la place en lui faisant croire que l'effort principal était dirigé sur le secteur Sud et *surprendre*, avec l'aide de toute l'artillerie du sec-

teur Est, jusque-là à peu près silencieuse et ignorée des Turcs, le saillant Nord-Est de la forteresse marqué par le fort d'Aïvas-Baba.

L'ordre qu'il donna par écrit était de s'emparer des positions avancées des Turcs dans tous les secteurs. Verbalement, il le compléta en recommandant au général Ivanoff de poursuivre tout succès partiel, ce qui est conforme à tous les principes de la guerre.

Mais l'ordre écrit était sage, car dans les secteurs privés à peu près complètement d'artillerie de siège, secteurs serbes Ouest et Sud-Ouest, on ne pouvait raisonnablement escompter un succès au delà des positions avancées, sans quoi on aurait vu des troupes de campagne avoir raison, sans grosse artillerie, du front le plus solide d'une place dont l'artillerie de gros calibre était absolument intacte. Il faudrait une place totalement désorganisée, abandonnée pour ainsi dire, pour qu'une aussi téméraire opération pût réussir.

Au contraire, dans les secteurs Est et Sud, la partie pouvait être tentée.

Le général Ivanoff, commandant l'armée de siège, envoya à tous ses subordonnés, le 23 mars à 11 h. 30 du soir, l'ordre dont la teneur était sensiblement la suivante :

« L'armée de siège rejettera l'ennemi de ses positions « avancées derrière la ligne des forts. Afin de permettre « l'exécution de cet ordre, le feu des canons de siège sera « ouvert partout à la fois demain 24 mars à 1 heure de « l'après-midi. » (Il était recommandé toutefois aux deux divisions d'équipage bulgares de ne pas dévoiler toutes

leurs batteries.) « L'infanterie attaquera pendant la nuit « du 24 au 25 mars, à 3 heures du matin. »

La répartition des troupes d'investissement reçut des modifications importantes dans le secteur Est.

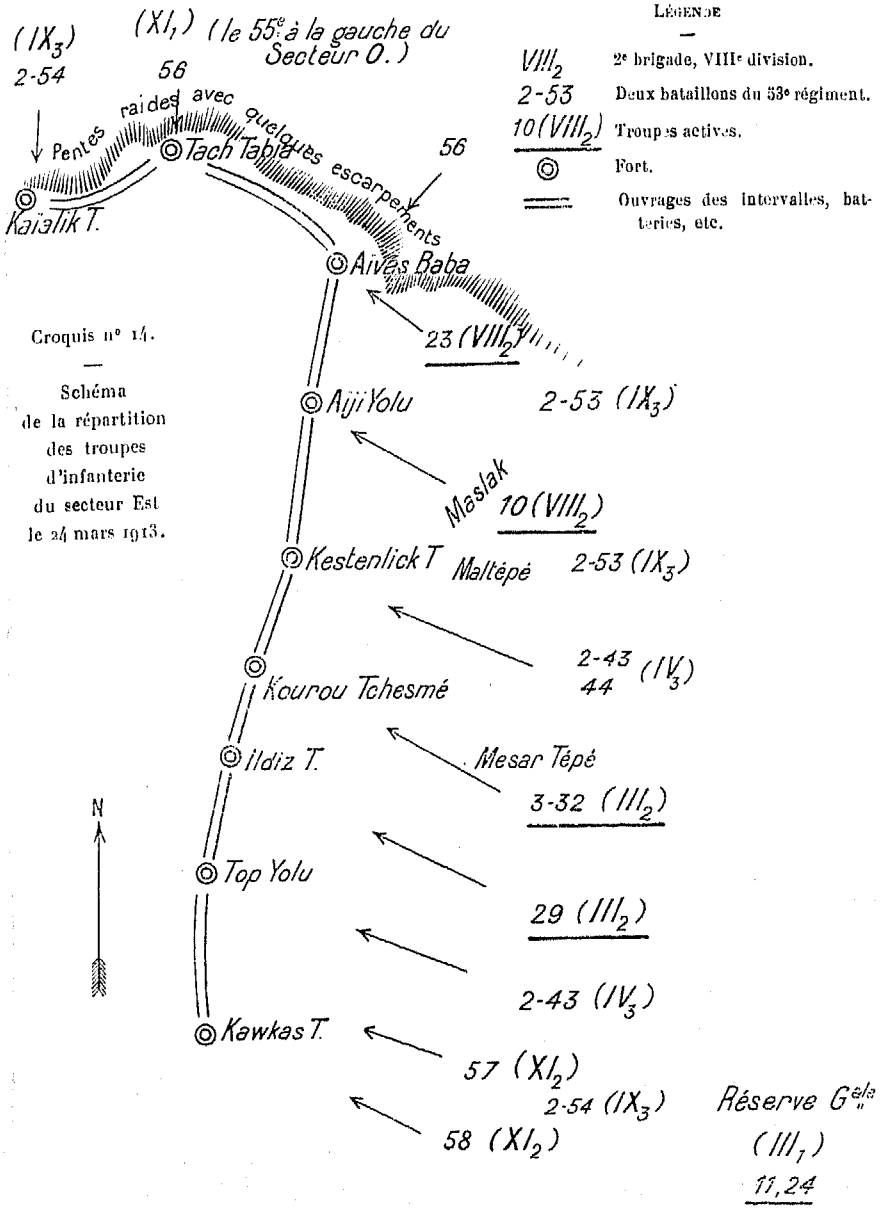
Le croquis n° 9, qui donnait la disposition initiale, montre que la 2e brigade de la VIIIe division, la seule qui comportât des régiments de l'active, était appliquée devant la partie septentrionale du front Est; la 3e brigade (de réserve) de la IXe division était au centre et la XIe division (réserve) était divisée en deux, une brigade à cheval sur la Toundja au Nord ne donnant qu'un régiment au secteur Est, et l'autre brigade tout à fait au Sud du secteur; la cavalerie à l'extrême gauche. Lorsqu'arrivèrent les trois brigades de renfort de Tchataldja, elles furent employées comme suit (voir croquis n° 14) :

La 2e brigade (active) de la IIIe division remplaça la brigade de réserve de la IXe division qui s'ouvrit, allant renforcer à droite, par le 53e, la 2e brigade de la VIIIe division, et à gauche, par le 54e, la 2e brigade de la XIe [brigade de réserve] (1).

Mais le 54e régiment se divisait lui-même en deux : deux bataillons restaient avec la 2e brigade de la XIe division et les deux autres allaient tout à fait au Nord du secteur, s'intercalant sur la rive gauche de la Toundja, entre les deux régiments de la 1re brigade de leur division.

---

(1) Je rappelle que la XIe division, la dernière formée, ne comportait que des brigades de réserve.



Croquis n° 14.

Schéma de la répartition des troupes d'infanterie du secteur Est le 24 mars 1913.

Les deux autres brigades arrivées de Tchataldja furent placées momentanément en réserve, savoir :

La 3e brigade de la IVe derrière les deux brigades actives de première ligne (2e de la VIIIe, 2e de la IIIe);

La 1re brigade de la IIIe (active) vers la gauche du dispositif, sans doute afin d'avoir en cette région une réserve de troupes particulièrement solides pour parer à un événement; cet événement pouvait être une sortie sur la rive gauche de la Maritza, vers la route de Stamboul, parce que de ce côté l'artillerie turque du secteur Sud appuierait la sortie, tandis que l'artillerie de siège bulgare de ce même secteur était à une trop grande distance pour intervenir très efficacement. Inversement, si la rupture se produisait vers la gauche du dispositif bulgare, il fallait pouvoir poursuivre immédiatement le succès, quitte à profiter de la nuit pour échapper au canon turc du secteur Sud, et il était nécessaire d'avoir là un effectif sérieux qui ne se laissât pas, à ce moment, acculer à la Maritza par l'intervention de la réserve générale de la place débouchant du secteur Est.

Ces dispositions, dont je n'ai pas une connaissance certaine, paraissent découler des emplacements qu'occupèrent ces unités le 25 mars au matin et que donne le calque à la fin du présent volume.

Ainsi articulées, les troupes du secteur Est allaient pouvoir remplir leur tâche.

Les principales unités étaient commandées par les officiers dont les noms suivent : (1)

---

(1) Je me répète intentionnellement, en ajoutant les numéros des régiments de chaque brigade.

XIe division : colonel Deloff ;
1re brigade : colonel Abracheff (55e, 56e) ;
2e brigade : colonel Klissouroff (57e, 58e).
VIIIe division : général Kirkoff (Pour mémoire) ;
2e brigade : colonel Kartgieff (10e, 23e).
IXe division (Le commandant de la division n'était pas à Andrinople) ;
3e brigade : général Grandcharoff (53e, 54e).
IIIe division (Le commandant de la division n'était pas à Andrinople) ;
1re brigade : colonel Pascaleff (11e, 24e) ;
2e brigade : colonel Ribaroff (29e, 32e).
IVe division (Le commandant de la division n'était pas à Andrinople) :
3e brigade : général Tsarkouski (43e, 44e).

Nous savons, en gros seulement, le dispositif des troupes d'infanterie turques (1). Il y avait dans le secteur Est les trois (ou quatre?) régiments de la division de rédifs de Baba-Eski arrivés dans la place sans avoir été exercés, mais qui eurent le temps de se former, plus trois bataillons de rédifs de Brousse (2). Chucri pacha renforça ultérieurement ce secteur par prélèvement sur le secteur Ouest et sur la réserve générale.

La 10e division de nizams constituait cette réserve générale. Elle avait bravement coopéré aux principales sorties. Elle se composait de trois régiments (les 28e, 29e et 30e) à trois bataillons et d'un bataillon de chasseurs, en tout, dix bataillons (3).

---

(1) Je ne saurais assez regretter de ne pas être plus complètement documenté. S'il m'est donné de mettre plus tard au point cette étude, j'aurai, je l'espère, les renseignements qui me font actuellement défaut. Les officiers faits prisonniers à Andrinople n'ont pas encore parlé.

(2) Renseignements incertains.

(3) J'ignore malheureusement les noms des commandants des grandes unités turques d'Andrinople.

Depuis longtemps déjà, deux bataillons du 28e occupaient les positions avancées de première importance, de Maslak, Mal-Tépé, d'une part, et Mezar-Tépé, d'autre part. On sait que du canon de gros calibre y avait été amené.

Un bataillon du 30e, je l'ai dit, était employé en ville pour la police. Les deux autres bataillons du 30e étaient en réserve spéciale du secteur Est et occupaient un camp de tentes dans un ravin, en arrière de la droite.

Il restait donc réellement en réserve générale :

1 bataillon du 28e;

3 bataillons du 29e;

1 bataillon de chasseurs; soit 5 bataillons.

Mais ce fait était inconnu des Bulgares.

Qu'allaient trouver ceux-ci devant eux comme obstacles à surmonter?

D'abord le manque total de couverts naturels rendait très difficile la marche d'approche sous le feu d'une infanterie abritée, abondamment pourvue de munitions, sous le feu des mitrailleuses et d'une artillerie intacte ou à peu près, qui avait pu, depuis longtemps, repérer tout son terrain.

Puis les réseaux de fils de fer....

Nulle part il n'y avait de *fossés* autrement qu'à terres coulantes aisément franchissables, et seulement devant les anciens ouvrages. Mais les réseaux de fils de fer n'étaient pas sans causer de sérieuses appréhensions au commandement.

Si, devant les positions avancées, ils étaient d'une tenue et d'une largeur médiocres, en revanche sur tout le pour-

tour de la position principale les réseaux paraissaient un obstacle formidable. Je dis : paraissaient. On verra, en effet, que leur franchissement fut singulièrement facilité par leur constitution même.

Mais à ce moment, si l'on connaissait leur organisation de détail, on ne les avait pas abordés ni reconnus. Seuls les cavaliers de la garde royale bulgare, formés en quelques détachements de hardis volontaires par leur chef, le colonel Markoleff, avaient quelquefois trompé la surveillance turque sur la route même de Stamboul et avaient pu pénétrer de nuit au travers de la partie mobile du réseau qui fermait cette route, surprenant quelques Turcs endormis et ramenant des prisonniers, non sans éprouver eux-mêmes des pertes.

Le général Ivanoff avait prescrit d'établir, en arrière des lignes, des portions d'un réseau semblable que les sapeurs s'exerçaient à cisailler ou à faire sauter à la pyroxiline, et les fantassins à franchir.

Les sapeurs avaient été munis de boucliers portatifs suspendus avec des bretelles.

Les fantassins avient été munis de grenades à main, qu'ils pouvaient lancer avec une sorte de petit mortier portatif d'un modèle particulier (1). Quelques-uns d'entre eux s'étaient déjà servis de bombes à main dans les bandes des comitadjis dont ils avaient fait partie. Un tel engin n'était pas fait pour détruire les fils de fer, mais pour avoir une arme offensive dans un moment où l'homme est embarrassé de son fusil pour un franchissement diffi-

(1) Voir le dernier chapitre : Enseignements, etc.

cile, et où il arrive à quelques mètres des tranchées qui dissimulent et couvrent des défenseurs en quelque sorte à l'affût.

On présumait, en outre, et l'événement prouva que l'on avait raison, que les Turcs avaient dû préparer des fougasses en avant de certaines de leurs positions. (On en fit la cruelle expérience devant la position avancée de Mal-Tépé et ensuite, je crois, devant le fort de Kourou-Tchesmé, pour ne citer que deux exemples.)

Le beau temps qui s'était affirmé allait aider les alliés. Le sol, aux environs des ouvrages, était légèrement gazonné; l'hiver finissait. On peut comparer ce sol, qui sert de terrain de pacage aux innombrables moutons de la région et qui est comme feutré quand il n'est pas mouillé, à certaines parties du camp de Châlons.

Chaussés des sandales nationales en cuir lacé et les mollets enveloppés dans de la grosse toile ou de la laine serrée à l'aide de courroies, les Bulgares et les Serbes pouvaient s'élancer sans bruit et rapidement sur le terrain des attaques (voir la photographie). En revanche, il leur était difficile de piétiner avec leurs semelles souples et sans clous le « féroce » fil de fer des réseaux plus ou moins détruits. On verra comment les Bulgares résolurent le problème, grâce à l'ingéniosité et la présence d'esprit du soldat. Une fois de plus, la nécessité fit loi.

Telle était donc la situation lorsque l'ordre du général Ivanoff fut exécuté.

Le 24 mars, à 1 heure de l'après-midi, toutes les pièces bulgares et serbes ouvrirent le feu à la fois, les pièces de

campagne contre les positions avancées, les pièces de siège contre les objectifs qui leur avaient été assignés. La place répondit. Ceux des assiégés qui ont publié leur journal relatent l'effet moral de surprise et de crainte que le fracas de cette canonnade, éclatant tout à coup et partout à la fois, leur causa. Comme il ne tombait pas d'obus en ville, on se rendit compte qu'un événement grave se préparait sur le périmètre de la forteresse.

Mais l'intensité du tir sur la position principale n'était pas la même partout et il était facile de se rendre compte qu'elle était plus grande au secteur Sud.

Chucri pacha comprit que la crise attendue approchait.

Plusieurs circonstances lui firent croire qu'elle se dénouerait au Sud : le feu de l'artillerie de siège des alliés plus violent au secteur Sud; la position avantageuse que la possession des hauteurs de Kartal-Tépé, dominant la plaine et les défenses de la ligne principale, donnait aux Bulgares dans ce secteur; la présence dans ce même secteur de deux brigades de la VIIIe division, laquelle s'était déjà distinguée dans la première période du siège et dont la vigueur et l'endurance étaient bien connues; enfin le maintien du Grand Quartier Général à Demotika, au Sud d'Andrinople. Chucri pacha ignorait l'arrivée des trois brigades de renfort de Tchataldja au secteur Est.

Le tir de l'artillerie alliée sur les objectifs se prolongea, le 24 mars, jusqu'à la nuit [6 h. 30 soir] (1).

---

(1) A cette date très voisine de l'équinoxe du printemps, le soleil se couche exactement à 6 heures du soir. Le jour baisse à partir de 6 h. 30.

Aucune attaque d'infanterie n'ayant encore été tentée, l'indécision devait subsister pour l'assiégé, mais il était urgent de prendre un parti. La conviction qui naissait dans l'esprit du gouverneur lui dicta sa résolution et il envoya une partie de sa réserve générale au secteur Sud.

Il semble, d'après ce que j'ai entendu dire par des témoins oculaires, que, dans la soirée même de ce jour 24 mars, deux bataillons traversèrent la Maritza se dirigeant vers Karagatch; mais peut-être ne fut-ce que le lendemain matin.

Vers la fin de la nuit du 24 au 25 mars, partout l'infanterie alliée s'ébranla. Sortant des tranchées, elle s'avança sans bruit, aussi près que possible des tranchées ennemies, pour s'élancer à l'assaut, baïonnette au canon. Les mouvements préparatoires ne furent pas terminés au même moment, mais on avait calculé que l'assaut ne pourrait avoir lieu avant 4 h. 30 du matin et l'artillerie avait reçu l'ordre, dans la soirée, de rouvrir un feu intense, cette fois avec la même violence sur tous les fronts, à partir de cette même heure, et de le continuer sans interruption toute la journée du 25 mars, sur les mêmes objectifs, sauf nouvel ordre.

DANS LES SECTEURS, LE 24 MARS ET LA NUIT DU 24 AU 25.

(Voir croquis hors texte)

Attaque des positions avancées du secteur Est

Les troupes de première ligne avaient reçu les objectifs suivants :

Au Nord, où les escarpements de la Provadinska

avaient pu dispenser les Turcs d'organiser des positions avancées, deux bataillons du 54e et le 56e devaient aborder les pentes et s'installer dans les angles morts.

Au saillant, les positions avancées de Maslak et de Mal-Tépé devaient être attaquées par la 3e brigade de la VIIIe division, 23e et 10e régiments, soutenus par le 53e.

La position avancée de Mezar-Tépé était dévolue à la 2e brigade de la IIIe division (venue de Tchataldja, 32e, 29e régiments).

Plus au Sud, où les crêtes occupées par les Turcs formaient deux lignes, comme les branches d'un Y renversé, deux bataillons du 43e (3e brigade de la IVe division venue de Tchataldja), deux bataillons du 54e et la 2e brigade de la IXe division (57e, 58e régiments), devaient s'emparer de la première crête et essayer de pousser jusqu'à la deuxième.

Comme il y avait de la lune, les crêtes étaient visibles, l'artillerie de campagne pouvait appuyer la progression de l'infanterie, étant donné surtout que tous les objectifs étaient connus et bien repérés. Tout le monde devait franchir le ravin du Koun-Déré à 4 h. 15.

La formation que prit la 2e brigade de la VIIIe division, qui avait la plus forte tâche à remplir, fut la suivante :

Détachements de sapeurs munis de boucliers et de cisailles répartis dans les unités de première ligne.

On se porte sur le Koun-Déré en lignes de section par quatre. Là, on se forme. L'infanterie se porte par bataillon, deux compagnies en première ligne déployées sur deux rangs, deux compagnies en deuxième ligne, en échelon aux ailes, en lignes de section par quatre; la

direction de marche jalonnée, au début de l'itinéraire à suivre, par des piquets plantés de 50 mètres en 50 mètres à l'avance, la nuit précédente, par des patrouilles que dirigeaient des officiers, lesquels faisaient planter, au fur et à mesure, de nouveaux jalons. Pour assurer la liaison avec l'artillerie de campagne qui devait appuyer la progression, les bataillons avaient été munis de lanternes de couleur ou blanches. Une lanterne blanche agitée derrière le front signifiait : « Pouvez continuer le feu »; une lanterne rouge : « Je me porte en avant, allongez le tir »; une lanterne verte : « Cessez le feu ». Il y eut néanmoins quelques erreurs d'appréciation, mais dans l'ensemble la liaison réussit.

Le 23e régiment, colonel Pachenoff, et le 10e, colonel Iankoff, sans tirer un coup de fusil, abordent respectivement les tranchées de Maslak et de Mal-Tépé. Le 10e n'est pas absolument face à son objectif qui est plutôt vers sa droite. Il manœuvre habilement par bataillons, avant de traverser le Koun-Déré, de manière à orienter trois bataillons en première ligne; le quatrième à la disposition du commandant du régiment.

A 4 h. 50 retentit un hourrah formidable. C'est le 3e bataillon du 10e qui arrive au Mal-Tépé, après avoir franchi les fils de fer, malgré les fougasses automatiques qui éclatent à son passage. Une fusée-signal est lancée pour avertir tout le monde de ce succès. Le 2e bataillon a plus de mal. Il subit de grosses pertes (10 officiers notamment). Il est obligé de s'arrêter et de se terrer. Mais une compagnie du 3e bataillon (9e compagnie, capitaine Mavroff) charge à revers les tranchées turques devant le 2e

et détermine la retraite précipitée de leurs défenseurs.

Alors le 2e bataillon court à l'attaque et, emporté par son élan, franchit les tranchées et mène une énergique poursuite jusqu'au Kanalu-Déré, le ravin qui borde immédiatement les pentes de la position principale, mais, arrêté par le feu violent des batteries de la place, il recule et vient reprendre sa place derrière la crête, près du 3e bataillon (1).

Les Bulgares firent de nombreux prisonniers et s'emparèrent de plusieurs pièces.

Au lever du jour, dans le secteur Est, les positions avancées étaient conquises ainsi que la première crête de l'Y renversé au Sud du secteur.

Dans la partie Nord, le 54e (2 bataillons) et le 56e n'avaient pu arriver tout à fait sur la Provadinska. Ils continuèrent à progresser dans la journée du 25, avec des tranchées de communication profondes par endroits, de manière à être en mesure de reprendre l'attaque à pied d'œuvre la nuit suivante.

De même la 2e brigade de la VIIIe division progressa, petit à petit, le 25, de manière à border, avec ses fractions avancées, le ravin du Kanalu-Déré.

Le tir ininterrompu de l'artillerie de siège, en forçant les défenseurs de la ligne principale à se terrer sous l'ouragan de fer qui labourait leurs tranchées, leurs communications et les batteries, et ne cessait de couvrir tout le terrain de shrapnels, aida considérablement

(1) Je me suis étendu sur cet épisode parce qu'il m'a été expliqué sur le terrain par un des participants.

l'infanterie à progresser en travaillant, sans trop de pertes. Les batteries de la 2e division d'équipage épuisèrent leurs munitions et suspendirent leur feu dans l'après-midi, attendant le ravitaillement par les dépôts situés en arrière, mais les batteries de la 1re division d'équipage, mieux pourvues par suite d'une prévision plus large, ne s'arrêtèrent qu'à 6 heures du soir sur un ordre spécial. L'artillerie de la place ne répondait presque plus sur le secteur Est.

L'artillerie de campagne se porta sur les positions avancées dès leur conquête, et, au prix de pertes assez sérieuses, prit part à la lutte de toute la journée du 25, aidant efficacement à repousser tout retour offensif et aidant la progression de l'infanterie en plein jour.

Attaque des positions avancées dans le secteur Sud

Cette même nuit, au secteur Sud, les choses n'allèrent pas si bien.

Quoique ce ne fût pas dans ce secteur qu'on attendît le résultat décisif, l'attaque devait être menée à fond. D'ailleurs les moyens ne manquaient pas, les troupes étaient bonnes et elles faisaient partie toutes d'une même unité, ce qui facilitait l'exercice du commandement du général Kirkoff, commandant la VIIIe division et le secteur. Toutefois elles n'avaient pas été renforcées. Il y avait là : la 1re brigade de la VIIIe division (12e et 30e régiments), et la 3e brigade de la même division (brigade de réserve, 51e et 52e régiments). En outre, les 28 grosses pièces d'ar-

tillerie de siège serbes du Creusot à T. R. étaient en batterie dans ce secteur.

La disposition des troupes était la suivante, de l'Ouest à l'Est :

12e, 51e, 30e régiments, le 52e en réserve. L'artillerie de siège était tout entière vers la droite du secteur, où elle avait pu se rapprocher davantage du front turc opposé et où son installation avait pu être mieux couverte.

Pour quatre régiments, le front était considérable.

Les Turcs avaient organisé, sur le vaste terrain que dominaient les hauteurs de Kartal-Tépé, plusieurs lignes de fortes tranchées, munies d'abris et de créneaux. La plus importante de ces défenses était un long retranchement épousant la forme arrondie du terrain sur un relèvement de la pente douce entre Doudjaros et Tchorékeuï (voir croquis n° 15). Ce retranchement, presque continu, affectait la forme d'un vaste arc de cercle de 1.600 mètres de développement, dont la concavité était tournée vers la place et qui coupait d'une part la route qui suit l'Arda, et bordait, d'autre part, le ravin tortueux et assez abrupt de l'Anglé-Déré. Ce ravin était battu directement par une tranchée isolée, annexe de la grande, et située en arrière d'elle. Ces retranchements étaient précédés d'un réseau de fil de fer, mais plutôt de médiocre valeur. A force d'y séjourner, notamment pendant les grands froids, les Turcs avaient fini par couvrir peu à peu presque toute la longueur du grand retranchement, se refusant ainsi, bien à tort en beaucoup d'endroits, les facilités d'en sortir. Sous les toitures improvisées, le parapet avait été aménagé avec des briques, des bouts de

bois, des sacs de terre, de manière à créer des créneaux commodes pour le tir.

Tandis qu'à la droite le 30e régiment, colonel Boïagieff, qui avait son action limitée sur son flanc droit par une zone marécageuse, lui interdisant toute manœuvre et qui devait, en outre, progresser dans la partie la plus difficile du secteur, ne réussissait qu'à gagner quelques centaines de mètres, et qu'au centre le 51e liait son mouvement à ses deux voisins, à la gauche, le 12e, lieutenant-colonel Petroff, éprouvait un assez sérieux échec.

Dès 4 heures du matin, en effet, ce régiment s'était heurté le premier aux retranchements dont je viens de parler. Malgré l'appui de son artillerie que le clair de lune favorisait, il ne réussit pas à s'approcher assez pendant le reste de la nuit. Un feu intense d'infanterie et de mitrailleuses balayait le terrain sur lequel devaient s'avancer les unités très espacées et, par conséquent, assez faibles relativement à leur adversaire.

Les Turcs avaient là le 33e régiment de nizams, de la 10e division, envoyé au secteur Sud par prélèvement sur le secteur de Papas-Tépé, moins menacé. Le reste des troupes turques du secteur était formé par la division de rédifs de Gumuldjina, comme on le sait, et elles avaient été renforcées par deux bataillons de la réserve générale, au commencement de la nuit (1).

Ainsi, le 12e régiment se heurtait à une position très forte — au moins au point de vue passif — bien appuyée par l'artillerie de la place, non seulement celle de l'ar-

(1) Se rappeler les réserves que j'ai formulées plus haut à ce sujet.

réneaux

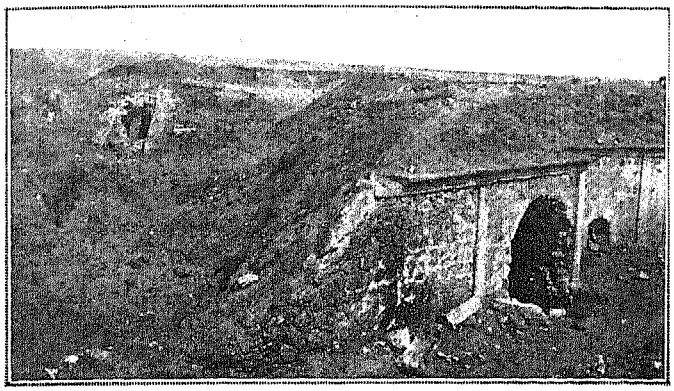
l Boïa-
roit par
uvre et
lus dif-
uelques
a mou-
tenant-

s'était
ens de
lair de
z pen-
erie et
vaient
, assez

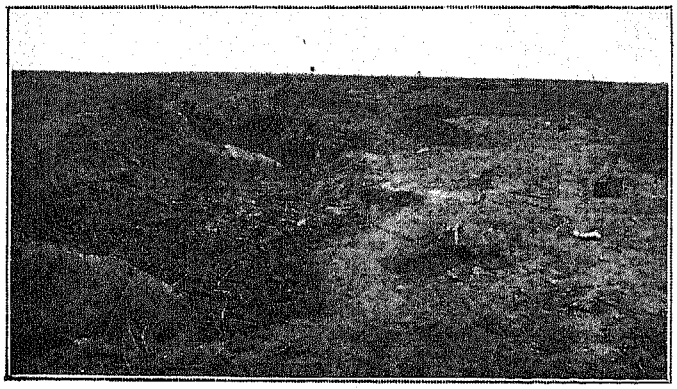
de la
nt sur
te des
ion de
vaient
érale,

n très
puyée
l'ar-

jet.

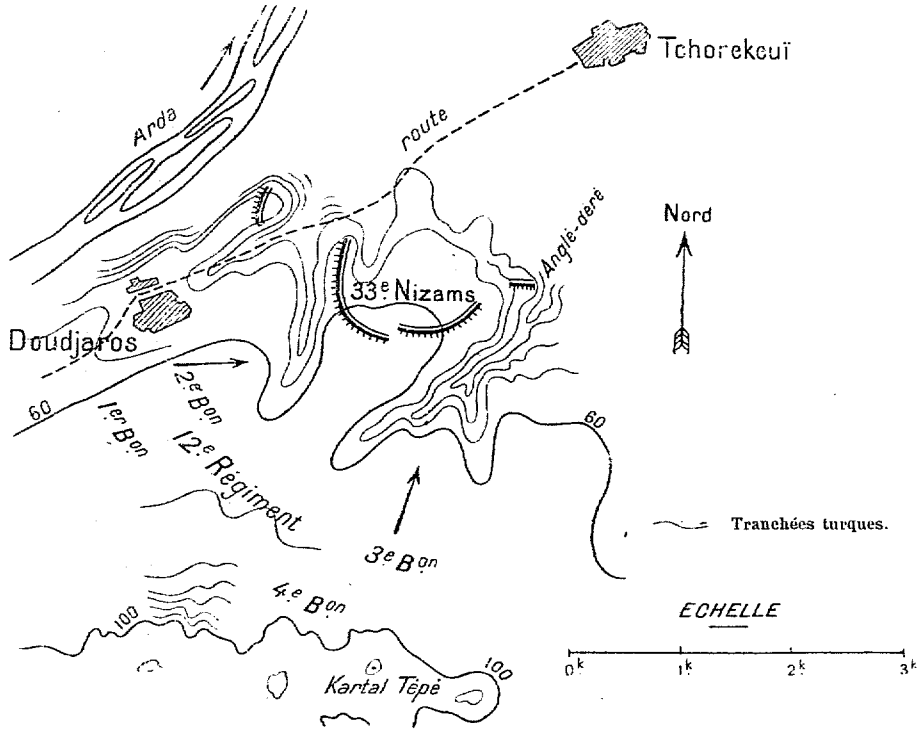


La cour d'Aïvas-Baba.



La grande tranchée turque (1.600 mètres de développement) près de Doudjaros (secteur Sud). La tranchée comblée recouvre 730 Turcs tués à la baïonnette le 26 mars 1913, avant le lever du jour.

Croquis n° 15.
La grande tranchée turque de Doudjaros



rière, mais encore celle du secteur de Papas-Tépé, qui l'atteignait d'écharpe, et cette position était défendue par l'un des meilleurs régiments de la garnison.

Au lever du soleil (6 heures à cette époque de l'année), ainsi qu'il arrive souvent dans les fonds de larges vallées comme celles de l'Arda et de la Maritza qui enserrent le secteur Sud, un brouillard épais se leva et incita les Bulgares à profiter de ce couvert momentané. Le 3e bataillon du 10e se dirigea vers la tranchée annexe en suivant le ravin de l'Anglé-Déré. Il était en marche vers son objectif à 8 heures. La prise en eût été très fructueuse, car c'eût été tourner la position demi-circulaire devant laquelle le régiment stationnait sans pouvoir avancer. Malheureusement, à 8 h. 30, une brusque éclaircie se fit dans le voile de brume. L'artillerie turque aperçut le bataillon dont la formation, un peu étranglée par le ravin, était assez dense et un feu violent fut dirigé sur lui par les batteries de Karagatch, de Marach et de Papas-Tépé. Les unités tourbillonnèrent. A la voix de leurs chefs qui les retiennent, elles se reforment en arrière et se cramponnent au terrain en creusant immédiatement des tranchées. Ce bataillon fit en quelques instants des pertes considérables. L'échec de l'attaque du 12e régiment eut pour effet d'arrêter la progression du 51e qui se liait à lui.

Toute la journée du 25, les troupes de la 2e brigade de la VIIIe division restent sur place, essayant de progresser par petites fractions, mais sans grand succès. Toutefois, les nouvelles tranchées bulgares ne sont pas à plus

de 200 mètres des retranchements turcs du côté de Doudjaros.

4° Attaque des positions avancées dans le secteur Sud-Ouest

Ce secteur, on le sait, avait été confié aux Serbes de la division du Danube, IIe ban, commandés par le général Rachitch.

La division comprenait quatre régiments de réserve, les 4e, 7e, 8e, 9e, mais trois bataillons du 7e avaient été mis à la disposition du secteur Ouest (division du Timok, Ier ban), par le général commandant les troupes serbes. Les bataillons du 7e étaient ainsi de part et d'autre de la Maritza.

L'ordre de bataille était, du Sud au Nord : le 4e à la droite dans la plaine de l'Arda, le 9e au centre sur les hauteurs, le bataillon du 7e le long de la Maritza, sur les pentes immédiates de la rivière. Le 8e en arrière, en réserve, d'abord à Espetli, puis vers Kuyunli (1).

La division avait son artillerie de campagne de 75 à T. R. (6 batteries), et seulement 2 batteries de gros calibre, une de 2 canons de 120 L. ancien modèle et une de 4 obusiers de 12 T. R.

Le secteur était étroit, se terminant en pointe vers la place et à son extrémité se trouvait le pont du chemin de fer sur l'Arda.

---

(1) Espetli est à 16 kilomètres du confluent de l'Arda et de la Maritza, vers l'Ouest. Kuyunli, à 12 kil. 5 seulement dans la même direction.

Pour les Turcs, le secteur était à la fois difficile à occuper parce que les Bulgares avaient, par Kartal-Tépé, de bonnes vues sur les derrières des positions avancées et même de la position principale, et facile à défendre parce qu'il avait des flancs appuyés aux deux sérieux obstacles que formaient la Maritza et l'Arda, dont les vallées étaient enfilées par les batteries de gros calibres turcs de Kasan-Tépé (secteur Ouest) d'une part, de Marach et Karagatch (secteur Sud) d'autre part. Enfin, la défense en avait été confiée à de bonnes troupes : deux régiments de nizams de la 11e division (31, 32e) et le 4e régiment de chasseurs également de nizams, sous le commandement d'un homme énergique, le colonel Djelal bey. Toutefois, l'artillerie de gros calibre dont il disposait n'était pas très nombreuse, vu le peu de place utilisable et, comme il avait été difficile de la défiler de Kartal-Tépé, elle se trouvait placée seulement sur les revers Nord des croupes.

L'artillerie serbe disposait d'observatoires situés l'un au Nord de la Maritza, l'autre au Sud de l'Arda. L'approvisionnement des deux batteries de siège leur permit d'entretenir le feu très tard. De 1 heure à 6 heures, elles prirent pour objectif l'artillerie de gros calibre turc, puis, le lendemain, à la reprise du feu, la zone arrière vers Marach, pour empêcher les Turcs de retirer des troupes du secteur.

L'ordre d'attaque prescrivait notamment au 4e régiment de déborder l'aile gauche turque. Le général Rachitch s'était entendu au préalable avec le général Kirkoff, commandant du secteur Sud, pour faire coïncider cette attaque qui se faisait sur la rive gauche de

l'Arda avec celle du 12e d'infanterie bulgare qui se faisait sur la rive droite. Un malentendu regrettable au sujet de l'heure convenue empêcha la concordance des efforts.

Comme le 12e bulgare, arrêté dès le début de son offensive, ne gagnait presque pas de terrain au delà de Doudjaros, le 4e serbe, qui essayait lui aussi de progresser, hésita et son attaque n'eut pas la vigueur nécessaire. Lorsque le brouillard parut dans la vallée, le commandant du régiment renforça la première ligne arrêtée pour l'enlever, mais, comme on l'a vu, le brouillard se dissipa assez brusquement et les éléments de renforcement furent aperçus. En une minute, des pertes sensibles furent éprouvées et le régiment se terra dans les tranchées à une assez grande distance encore des retranchements ennemis.

Le 9e régiment avait une tâche très rude. Le terrain sur lequel la VIIIe division avait eu un échec au début du siège avait été parfaitement organisé par le défenseur et la progression de ce régiment, très pénible, ne l'amena pas sur les lignes avancées. Il faut songer que la nature très coupée du terrain ne permettait pas à l'artillerie de campagne serbe d'appuyer son infanterie d'une manière efficace.

A la gauche, le bataillon du 7e, renforcé par une compagnie du 9e, réussit à approcher de très près les tranchées turques. Malgré le feu d'infanterie et les mitrailleuses, une compagnie du 7e pénétra dans les anciennes tranchées bulgares de la première occupation (1). Les

(1) On se rappelle que les Serbes remplacèrent les Bulgares en novembre sur ce secteur. Ils reportèrent la ligne d'investissement resserré un peu en arrière, de sorte que certaines tranchées bulgares se trouvèrent en avant des leurs.

Turcs prononcent une vigoureuse contre-attaque. On se bat à la baïonnette au clair de lune. La compagnie perd en un instant 85 tués ou blessés. Une section est rejetée en arrière; les trois autres réussissent à repousser la contre-attaque, mais n'arrivent qu'à dix pas des retranchements turcs et restent blottis sur la pente raide. Turcs et Serbes combattent ou se lancent des pierres à défaut de grenades (2). Tout homme qui lève la tête est fusillé à bout portant. Les Serbes demandent à grands cris que l'artillerie tire, mais cela était impossible; ils étaient trop près de l'ennemi.

Le reste du bataillon gagne par les ravins, mais est obligé, au jour, de s'y terrer.

Une section du bataillon du 7e essaie, en barque, d'arriver par la Maritza sur les derrières des Turcs, en filant le long de la berge et des îles. Découverte par une mitrailleuse en position sur la voie ferrée, elle est repoussée.

A 8 h. 30 du matin, les attaques avaient cessé sur tout le front, sans qu'aucun succès eût été obtenu.

Les Serbes avaient du pain, du lard et du fromage pour deux jours dans leurs musettes et un litre d'eau; ils attendirent la nuit.

Attaque des positions avancées dans le secteur Ouest

Ce secteur était occupé par la division serbe du Timok, 1er ban. Elle n'avait que trois régiments, les 13e, 15e, 20e.

---

(2) Même fait à Port-Arthur, à la batterie Zaredoutnaïa, le 24 août 1904 (*Remarques sur la défense de Port-Arthur*, par le général Clément de Grandprey).

Son dernier régiment, le 14e, était en Macédoine. Mais trois bataillons du 7e de réserve lui avaient été passés par la division du Danube IIe ban, sa voisine sur la Maritza. Le commandant de la division du Timok et du secteur était le général Konditch. En outre le 55e de réserve bulgare (1re brigade de la XIe division) était sous ses ordres. La division avait son régiment d'artillerie de campagne, 9 batteries de 75 T. R., et son artillerie lourde de campagne, c'est-à-dire : une batterie d'obusiers de 12 (Creusot, modèle ancien). Comme artillerie de siège, une batterie de 2 pièces de 120 L. à l'Est de Kemal, une batterie de 2 obusiers de 12 près d'Akbunar.

Les 2 obusiers de campagne étaient en batterie au Sud de Karabalu.

Quatre coupoles transportables Schumann (canon de 57 m/m) étaient en place dans les retranchements en face des positions avancées de Ekmekchikeuï et Moghila... (voir la photographie).

L'infanterie était ainsi répartie du Sud au Nord :

Le 20e régiment de la Maritza jusqu'à la hauteur de la ligne Tchiflik Kara, Karageuz Tabia, le 15e face aux positions avancées de Moghila et d'Ekmekchikeuï, le 13e au Sud d'Akbunar s'appuyant au 55e de réserve bulgare qui fermait l'investissement dans le secteur jusqu'à la Toundja, et faisait face, avec une partie du 13e serbe, à la position avancée d'Outch Tepeler. Les trois bataillons du 7e serbe étaient en réserve un peu en arrière de l'extrême droite sur la Maritza.

On sait que chaque régiment serbe avait avec lui une section du génie.

Chacun des 13e, 15e et 20e régiments avait à sa disposition, pour l'appuyer, un des groupes d'artillerie T. R. Le 55e bulgare disposait de 20 pièces de campagne bulgares, savoir : huit de 87 m/m et douze de 77 m/m Krupp, nombre considérable eu égard à l'unité d'infanterie; mais l'absence de toute artillerie de siège dans sa zone l'explique.

Le 24 mars, chaque régiment serbe avait deux bataillons sur les crêtes de la ligne de l'investissement resserré. Les deux autres bataillons étaient en arrière avec l'artillerie de campagne sur la première ligne d'investissement. Avant l'attaque, dans la nuit du 23 au 24 mars, une batterie de 75 à T. R. par régiment serbe et la batterie d'obusiers de campagne se portèrent à hauteur des bataillons de première ligne. Les deux bataillons de 2e ligne, laissant des garnisons dans les redoutes et tranchées de la ligne d'investissement, s'approchèrent à moitié distance.

Le feu de l'artillerie de siège comme celui de l'artillerie de campagne fut dirigé sur les positions avancées (1) et dura de 1 heure après-midi à 8 heures du soir.

L'attaque de l'infanterie commença à 3 heures matin dans la nuit du 24 au 25 mars. Elle est menée, au centre, contre les positions avancées d'Ekmekchikeuï et Moghila sur quatre lignes :

a) Volontaires porteurs de bombes à main et sapeurs;

b) Chaîne de tirailleurs;

c) Soutiens;

---

(1) Les deux seules batteries de siège ne pouvaient avoir la prétention d'entamer la lutte avec l'artillerie de gros calibre de la place, très forte sur ce secteur.

d) Réserves, presque à hauteur des soutiens, deux bataillons par régiment.

Deux bataillons par régiment marchant en arrière à une assez grande distance (près de 800 m.).

La marche est silencieuse sur le sol feutré. L'artillerie ne tire pas. La surprise est complète par les deux premières lignes. Les Turcs abandonnent précipitamment leurs tranchées. Les positions avancées sont prises sans coup férir, et on s'y retranche immédiatement. Deux compagnies prélevées sur les bataillons de réserve et munies auparavant d'outils de parc sont amenées sur place et travaillent le reste de la nuit, toute la journée du 25 et même encore la nuit du 25 au 26 (1).

Partout devant le front serbe le succès avait été rapide et complet, grâce aux excellentes dispositions prises.

Pendant ce temps le 55e bulgare (régiment de réservistes âgés), qui avait réussi la nuit à s'approcher à 100 m. des tranchées d'Outch-Tepeler, subit au lever du jour une énergique contre-attaque et est refoulé. Il se retranche et attend.

Ainsi la division du Timok, Ier ban, avait bien rempli la tâche qui lui incombait et son offensive bien conduite devait maintenir devant elle les jours suivants sur le qui-vive la garnison du secteur Ouest.

En résumé, comme on peut le voir sur le calque à la fin du volume, les positions avancées avaient été conquises presque partout. Les importantes organisations de

(1) Travaux considérables. Le tumulus de Moghila présentait encore, quelques jours après, l'aspect le plus curieux, fouillé de toutes parts et par la main des hommes (Turcs ou Serbes) et par les projectiles.

Maslak, Mal-Tépé et Mezar-Tépé à l'Est, d'Ekmekchikeuï et Moghila à l'Ouest étaient entre les mains des Bulgares ou des Serbes.

Les Bulgares au secteur Sud et dans la partie Nord du secteur Ouest, ainsi que les Serbes dans le secteur Sud-Ouest n'avaient pu suffisamment progresser devant l'intelligente et belle attitude du défenseur, mais leur situation n'était pas mauvaise; ils serraient d'un peu plus près qu'avant leur adversaire.

Un incident remarquable se produisit à la 2e brigade de la VIIIe division dans le secteur Est. Comme le 23e et le 10e régiments avaient enlevé brillamment les positions avancées et étaient descendus jusqu'au Kanalu-Déré, ils se trouvaient pour la première fois à pied d'œuvre de la position principale. Pleins d'ardeur et d'enthousiasme, ils demandèrent à poursuivre leur succès tout de suite, en plein jour. Le général Vasoff ne voulait pas compromettre les premiers succès de l'opération d'ensemble si bien commencée; il préférait attendre la nuit.

D'ailleurs la droite de sa ligne était en avance sur sa gauche qui n'était maîtresse que de la première crête de l'Y renversé et qui par conséquent était encore bien éloignée de la ligne des forts.

Mais cette crête ayant été enlevée à 1 heure après-midi, et le tir de l'artillerie de siège continuant sur la position principale (1), le commandement autorisa l'attaque. Ce fut un échec. La place n'était pas mûre. Les défenseurs

(1) Au moins par la division d'équipage du Nord. Voir plus haut au sujet de l'approvisionnement en munitions.

n'étaient encore ni assez éprouvés, ni assez énervés. Non seulement on fut repoussé sur toute la ligne, mais encore ramené légèrement en arrière du terrain conquis le matin (1).

Tout le monde se résigna donc à attendre la nuit suivante.

Pendant celle du 24 au 25 mars, où l'infanterie avait attaqué par surprise, et pendant la journée du 25, on a vu que les Turcs avaient fait très bonne contenance sur plusieurs points de leur périmètre.

Mais une nouvelle surprise se produisit, lorsque, avant l'aube, le canon tonna au Nord-Est avec une violence inaccoutumée et que se dévoilèrent tout à coup les 84 pièces des deux divisions d'équipage en batterie au Nord et à l'Est du saillant d'Aïvas-Baba. Très peu d'entre elles avaient encore fait entendre leur voix.

Chucri pacha ne put immédiatement se rendre compte de ce que voulaient faire les Bulgares. Ce ne fut qu'au bout de quelques heures que la situation lui parut claire. Au début de l'après-midi il était fixé. Il savait qu'il allait être l'objet d'une attaque très prochaine sur le saillant N.-E.

Il fallait renforcer ce saillant dont il connaissait la faiblesse. Mais ses ressources disponibles en hommes étaient bien diminuées.

---

(1) J'ignore si ce fut par des contre-attaques; cela paraît probable, sans quoi, en se terrant, les assaillants auraient pu rester au moins sur leurs positions du matin.

Dans la journée du 25 (sans doute après l'échec qui avait été infligé à la 2e brigade de la VIIIe division, échec qui laissa la garnison du secteur respirer un peu) il fit avancer vers le secteur Est deux des bataillons qui lui restaient à la réserve générale et fit traverser la Toundja à un ou deux (?) bataillons de la réserve spéciale du secteur Ouest qui occupaient le groupe des casernes. En outre il est probable qu'il rappela ceux qui avaient été envoyés au Sud et qui lui constituèrent alors une suprême réserve de trois bataillons.

Vers 6 h. 30 du soir, il songea à profiter de la nuit et de l'interruption du tir pour utiliser la petite ceinture de hauteurs qui entoure Andrinople immédiatement à l'O.-N.-O., en arrière des forts d'Yldiz et de Top-Yolu, crête sur l'extrémité Sud de laquelle se trouve le fort de seconde ligne appelé Kaïk-Tabia.

Il était manifestement impossible au gouverneur d'organiser une 2e ligne. Cela ne s'improvise pas en quelques heures devant une place dont toute l'activité est absorbée par les préparatifs d'une attaque de vive force qu'il va falloir repousser. Mais il s'agissait de tenir assez longtemps sur une crête secondaire pour briser l'élan des Bulgares et de faire marquer un temps d'arrêt suffisant pour qu'on pût négocier de la reddition de la place, au pis-aller.

Il y envoya des batteries prélevées sur l'armement disponible savoir : trois batteries de 75 T. R., deux de 87 de campagne, deux obusiers de 12, puis deux pièces de 10,5 retirées du secteur Sud-Ouest. Je ne sais si ces pièces purent être mises en batterie. C'est douteux, étant donné

la reprise du feu des Bulgares qui eut lieu à 10 h. 55 soir.

Mais déjà à 2 heures du soir, sur l'ordre du commandant de l'artillerie du secteur Est, le lieutenant-colonel Nouri bey, des emplacements de batterie avaient été préparés sur cette crête secondaire pour recevoir des pièces de 10,5 et des obusiers de 12 à retirer du secteur Est. On verra qu'aux derniers moments de la crise de courageux officiers d'artillerie du secteur mirent ces pièces en batterie et tirèrent les derniers coups de canon de la place.

NUIT DU 25 AU 26 MARS.

Je relaterai les faits, par secteur, comme précédemment.

Secteur Est

Pour comprendre l'ordre important qui régla l'attaque décisive et les comptes rendus qui suivent, documents traduits des textes originaux qu'a bien voulu me donner le général Vasoff, il faut savoir comment il avait divisé son secteur, afin de mieux diriger l'action des unités qu'il avait à sa disposition. L'artillerie de siège recevait ses ordres du commandant de l'artillerie de siège. On verra toutefois qu'elle en reçut un du général Vasoff, sans doute délégué pour la circonstance.

Le croquis n° 16 montre la division du secteur Est en deux ailes et chaque aile en *sections*, savoir :

Aile droite : Tout le terrain du secteur, au Nord du parallèle d'Ildiz-Tabia, ce fort et ses abords compris.

Aile gauche : Tout le terrain au Sud jusqu'à la Maritza.

L'aile droite divisée en trois sections :

1re section : zone d'action des 54e et 56e régim

2e section : zone d'action de la 2e brigade d division;

3e section : zone d'action de la 2e brigade division.

L'aile gauche en deux sections :

1re section : zone d'action de la 2e brigade division;

2e section : zone d'action de la cavalerie.

Par ordre du commandant de l'armée de siè de l'artillerie de siège devait reprendre à 10 h. 5 dans tous les secteurs.

Le général Vasoff avait lancé, à 8. 30 du soi suivant aux troupes de son secteur :

Guébeler, le 25 mars 1913, à 8 h. 3

Au commandant de l'aile droite à Karayousou

Au commandant de l'aile gauche à Ogloupach

Au commandant de l'artillerie (1) *à Karayouso*

— *En copie :*

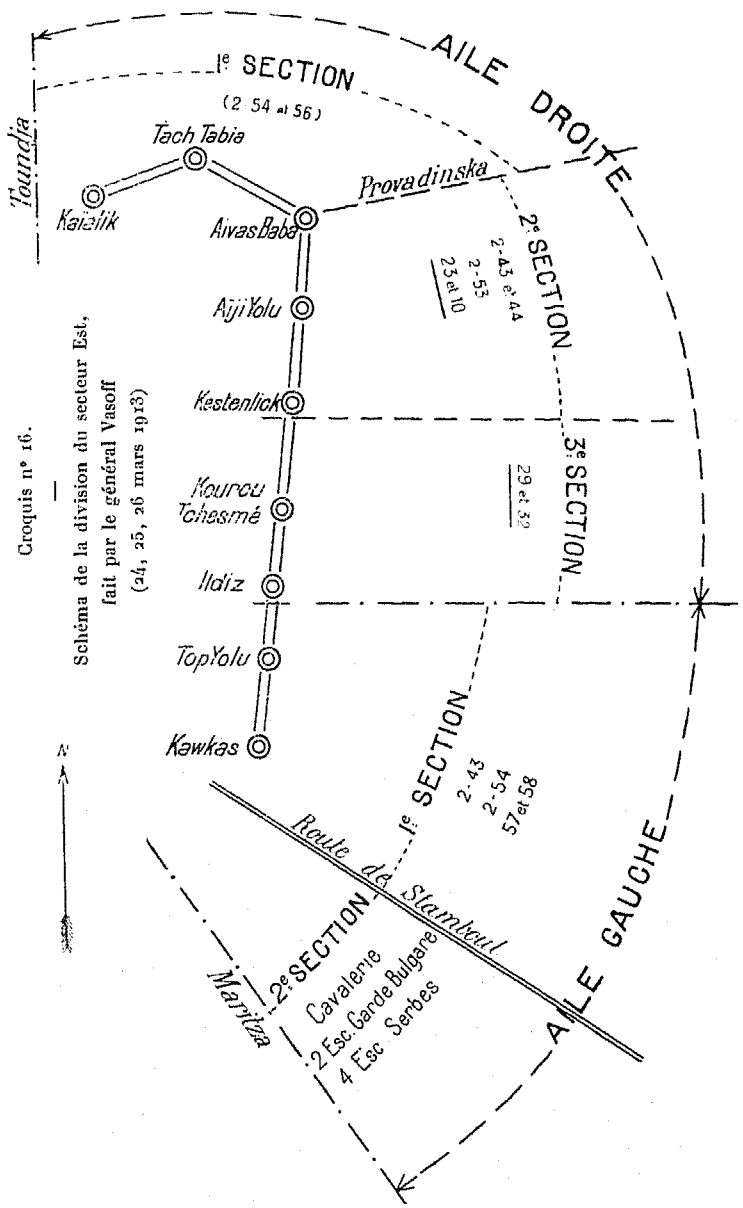
Au commandant de la 1re brigade de la IIIe di Ogloupacha (réserve générale);

Au commandant en chef de la 2e armée à Orla

Les troupes avaient reçu aujourd'hui l'ordre d' à 1 h. 30 de l'après-midi, la ligne des forts. Par

(1) Du secteur ou de l'équipage (?)

(2) Quartiers généraux ou cantonnement des états-major



Croquis n° 16.

Schéma de la division du secteur Est, fait par le général Vasoff (24, 25, 26 mars 1913)

retard que certaines d'entre elles ont mis à se former à pied d'œuvre, le résultat n'a pas été obtenu.

J'ordonne en conséquence :

1° Que les chaînes de tirailleurs de toutes les colonnes d'attaque des deux ailes s'avancent aussi près que possible des forts qu'elles ont comme objectifs.

2° Que les soutiens des colonnes d'attaque s'échelonnent en profondeur pour répéter les coups en cas de besoin, conformément à l'instruction annexée à l'ordre n° 58.

3° Que les sections de pionniers frayent les passages nécessaires dans le réseau de fils de fer avant le lever de la lune (qui a lieu entre 10 et 11 heures du soir).

4° Que l'artillerie continue (1) *le feu jusqu'au lever de la lune, en battant exclusivement le terrain en arrière des forts. Au lever de la lune, elle accélérera son tir pendant 15 minutes contre les forts sur lesquels elle a réussi, pendant le jour, à faire un tir efficace. Puis elle cessera de tirer pendant 10 minutes. Cette interruption servira à l'infanterie de signal pour l'attaque. Ensuite l'artillerie reprendra le feu sur le terrain en arrière des forts, jusqu'au moment où le lever du jour lui permettra de choisir ses objectifs suivant les circonstances.*

5° Aussitôt les forts occupés, l'artillerie de campagne se portera en avant. En attendant son arrivée, l'infanterie repoussera les contre-attaques et défendra les ouvrages avec l'aide des mitrailleuses et des bombes à main. Une

---

(1) Je suppose que cela veut dire « reprenne » au reçu de l'ordre, le feu qui avait été interrompu à 6 h. 30 soir.

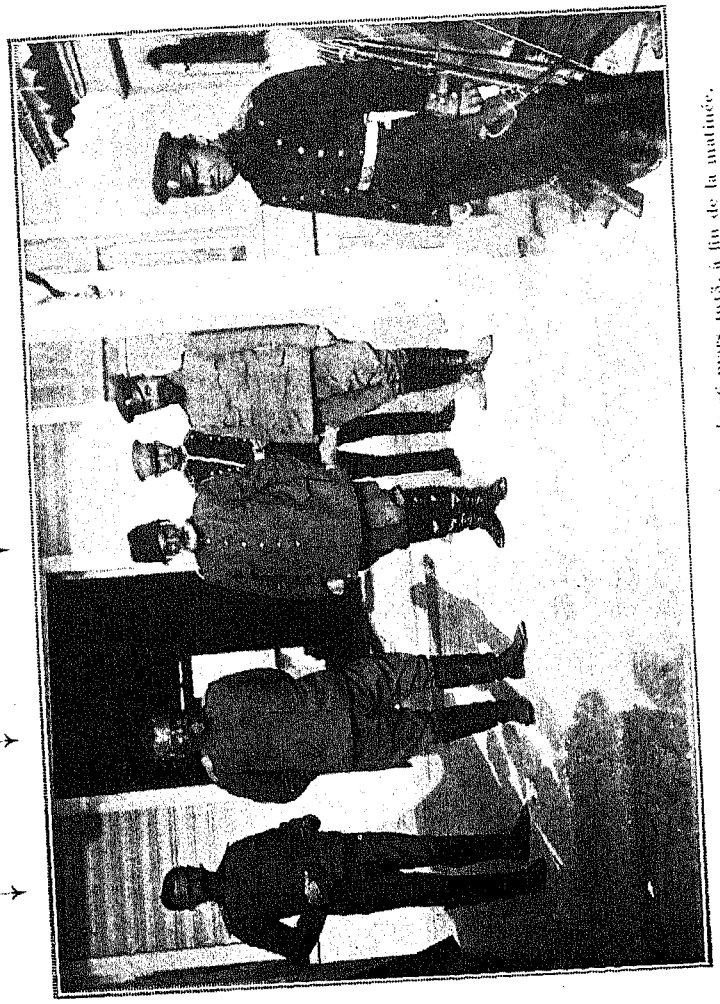
à se former à

s les colonnes
s que possible

s'échelonnent
as de besoin,
ordre n° 58.
passages né-
le lever de la
ir).
u'au lever de
n arrière des
tir pendant
réussi, pen-
le cessera de
ervira à l'in-
artillerie re-
ts, jusqu'au
e choisir ses

campagne se
l'infanterie
es ouvrages
main. Une

çu de l'ordre.



Entrevue de Chuchi Pacha et du Général Vasoff le 26 mars 1913, à fin de la matinée.
On remarquera que Chuchi Pacha a son sabre.

fois le jour levé et seulement alors, les troupes s'avanceront pour prendre à revers les ouvrages voisins.

6° Tout le monde doit être pénétré de la nécessité de voir le sort de la forteresse d'Andrinople décidé cette nuit même. Il n'y a pas à envisager de retour en arrière. L'ennemi doit être écrasé. En avant, c'est la gloire et la paix qui nous attendent; en arrière, c'est le déshonneur et la mort.

7° Comme le temps presse, j'ordonne que le présent ordre soit transmis directement par téléphone à tous les commandants de colonne.

Le commandant du secteur Est,

Signé : *Général* Vasoff.

Des expériences avaient été faites sur la visibilité des hommes au clair de lune. On pouvait les distinguer à l'œil nu à 400 pas, à la jumelle à 600 pas.

Il fallait donc courir d'assez loin à l'assaut.

Les sapeurs accomplirent leur tâche, non sans de cruelles pertes. Partout ils firent héroïquement leur devoir. Les boucliers les gênaient, ils s'en défaisaient. Ils choisirent, après reconnaissance, les endroits où des projectiles de 12 et de 15 avaient fait des entonnoirs dans le terrain meuble, enlevant avec la projection des terres d'assez larges portions du réseau et ébranlant les piquets voisins. Par moments, ils se trouvaient devant des piquets où la ronce avait été simplement passée dans les encoches sans ligature, et pouvaient faire échapper la ronce en inclinant

le piquet avec force par la pression du corps. Le réseau se détendait en ces points et toute une nappe s'abaissait, formant une sorte de plan incliné sur lequel on pouvait monter, sauf à se blesser les pieds (1). La combinaison des coupures à la cisaille, des parties détruites par les obus et de ces parties abaissées est caractéristique des passages préparés par les sapeurs en plus d'un endroit. Je dirai tout de suite que, lorsque les fantassins abordèrent en courant ces passages, ils jetèrent instinctivement leurs lourdes capotes sur les nappes abaissées non complètement ouvertes et ces passerelles improvisées leur épargnèrent en grande partie un contact direct que leurs sandales de cuir assez peu épais, et sans clous naturellement, eût rendu dangereux. D'ailleurs beaucoup se blessèrent quand même, mais ne s'arrêtèrent pas pour cela.

Les colonnes, auxquelles étaient adjoints une vingtaine d'artilleurs à pied pour retourner les pièces turques contre la place, s'élancèrent dès que le tir de l'artillerie cessa subitement. L'ordre avait été exécuté avec des montres bien réglées et cette liaison des armes si bien agencée réussit parfaitement.

Il est difficile de savoir comment se fit l'attaque. Chaque régiment marcha droit à son objectif. Ce qu'il y eut de particulier vers le saillant qui était en somme le point

(1) Avec de bons souliers ferrés, sur ces fils de fer enchevêtrés qui donnaient des points de support, on pouvait se tenir debout. J'en ai fait l'expérience. Le grand nombre de piquants était plutôt favorable à ce point de vue. Le pied reposait toujours sur plusieurs piquants à la fois.

de rupture prévu, c'est qu'on ne pouvait l'aborder que par le Sud-Est. Le fort d'Aïvas-Baba couronne, en effet, une sorte d'escarpement au pied duquel coule la Provadinska et les pentes étaient bien battues, soit des abords du fort — celui-ci, comme les autres du front Est, n'avait que son chemin couvert comme ligne de feu d'infanterie — soit de tranchées à mi-pente, courtes mais sur plusieurs lignes et bien placées. Le 23e, qui avait Aïvas-Baba comme objectif, était donc gêné pour se déployer et il gênait le 10e, qui fut obligé de se redresser en marchant pour se mettre face à son objectif, Aïji-Yolu, avant de passer à l'assaut. Deux bataillons du 53e appuyaient ces deux régiments. Le 56e attaquait Aïvas-Baba par le Nord, dans des conditions difficiles.

La furieuse canonnade d'un quart d'heure dirigée exclusivement sur les forts et les tranchées intermédiaires, avait obligé les Turcs, déjà harassés, à se réfugier dans les abris mieux conditionnés des batteries, avec les servants des pièces. On ne pouvait sûrement pas tenir dehors. La brusque suspension du feu ne détendit pas tout de suite les nerfs des malheureux rédifs soumis à une pareille épreuve et il se passa certainement quelques minutes avant que les défenseurs allassent reprendre leur place de tir dans les tranchées. Ces minutes précieuses furent mises à profit par l'assaillant. Comme pour l'attaque des positions avancées, l'artillerie de campagne en batterie sur ces positions appuie la progression de l'infanterie. Il se passera néanmoins trois heures, trois heures de lutte, à partir de la distance de bonne visibilité — 400 mètres —

avant que le 10e régiment d'infanterie, le plus avancé de tous, après avoir masqué ses bonds rapprochés par des petits épaulements individuels de tireur et semé le sol de ses morts et de ses blessés tués par les balles des fusils et des mitrailleuses, réussisse à franchir le réseau de fils de fer exactement devant la capitale du fort d'Aïji-Yolu, en profitant d'un angle mort mal battu qui permettait de s'approcher à moins de 150 mètres, et pénètre enfin dans le fort [croquis n° 17 hors texte] (1).

Il était 1 h. 30 du matin. Un bataillon était maître du fort. Deux compagnies coururent au flanc Sud à l'extérieur pour élargir le front de la rupture ainsi faite à la ligne principale de défense. Deux autres se portent à l'attaque des batteries 42 et 41 qui avoisinent le fort au Nord. Deux bataillons restent en soutien, avec un des deux bataillons du 53e, tandis que l'autre pénètre dans l'ouvrage à la suite du bataillon du 10e.

Les canonniers turcs étaient à leurs pièces. Ceux de la batterie de campagne 40 *a* firent faire un quart de tour à leur pièce de droite et empêchèrent toute progression le long de la ligne principale entre Aïji-Yolu et Aïvas-Baba (2). D'ailleurs la nuit, malgré le clair de lune, n'était pas propice à cette opération et l'ordre du général Vasoff l'avait sagement interdite avant le lever du jour.

Le résumé des événements qui se passèrent dans les autres parties du secteur est exposé dans le compte rendu

---

(1) Le réseau était très près du fort. Il n'y avait pas de tranchées intermédiaires spéciales comme au secteur Ouest.

(2) Cette pièce était encore dans sa dernière position de tir lorsque j'ai visité les lieux.

suivant, envoyé par le général Vasoff, de Guébeler — où le téléphone le renseignait constamment et parfaitement, à 10 kilomètres en arrière du front — au général Ivanoff à Ortakchi (à même distance du front et à 8 kilomètres de Guébeler).

Guébeler, le 26 mars 1913, 6 h. 15 matin.

Au commandant de la IIe armée à Ortakchi.

A 5 heures du matin, les troupes de l'aile droite *occupent les positions suivantes :*

1re section. — *Trois compagnies du 54e ont attaqué Tach-Tabia, mais elles ont été contre-attaquées et se sont retirées près de la rivière Provadinska. Le 56e avance dans l'intervalle d'Aïvas-Baba, Tach-Tabia et est arrivé jusqu'au réseau de fils de fer. Il est arrêté et attend l'attaque du 23e pour agir simultanément contre Aïvas-Baba.*

2e section. — *Le 23e, renforcé de deux bataillons du 53e, franchit le réseau et attaque Aïvas-Baba. Le 10e et deux bataillons du 53e occupent Aïji-Yolu, où ils se sont organisés. L'ordre est donné à un groupe d'artillerie de campagne de se porter sur la position occupée.*

3e section. — *Le 29e se porte à l'attaque d'Ildiz-Tabia et le 32e de Kourou-Tchesmé. En ce moment ils sont à mille pas de leurs objectifs. Un bataillon du 44e se dirige sur Kestenlik pour faire la liaison entre le 29e et le 32e.*

En réserve de l'aile droite, près de Kouch-Tépé (1), *le reste du 44e et au sud de Mal-Tépé, un bataillon du 43e.*

Aile gauche. — 1re section :

A droite, le 57e avance à l'Ouest du Servan-Déré (2). *Deux bataillons du 54e le soutiennent. Deux bataillons du 43e sont à 500 mètres à l'Ouest de Mezar-Tépé.*

A gauche, le 58e, avec deux bataillons, s'est porté en avant. Un autre bataillon du même régiment s'est retiré vers Hadimaa (3). *On ignore sous quelle pression.*

2e section, cavalerie :

Deux escadrons à pied se trouvent sur le flanc gauche de ce dernier bataillon. Le reste de la cavalerie est groupé derrière Kara-Baïr (4).

Signé : *Général* VASOFF.

A 6 h. 18 (5), le drapeau bulgare était planté par le 23e sur une traverse du fort d'Aïvas-Baba et était vu de partout. Ce fut le signal d'un renouveau de vigueur chez l'assaillant, tandis que les défenseurs abandonnaient en fuyant vers la ville les retranchements du saillant Nord-Est.

---

(1) Non marqué sur la carte, mamelon à l'est de Mal-Tépé.
(2) Ravin qui prolonge au sud le Kanalu-Déré.
(3) Ferme au croisement des routes de Stamboul et de Lozengrad.
(4) Crête qui coupe la route de Stamboul, à 3.200 mètres d'Hadimaa, vers le sud-est.
(5) Cette heure exacte a été relevée par un des commandants de groupe d'artillerie de la 1re division d'équipage.

Quelques minutes avant 6 heures du matin, le commandant d'Aïvas-Baba télégraphiait au commandant du secteur que les pièces de son front étaient détruites, leurs servants tués et que les Bulgares commençaient à entrer dans l'ouvrage lui-même. Après cette dernière dépêche, l'officier détruisait le télégraphe et se faisait tuer dans le fort.

La prise d'Aïvas-Baba avait été fortement appuyée par les batteries qui avaient été appelées par le général Vasoff. Le commandant Droumeff, commandant le groupe de 75 T. R. de la VIIIe division, qui avait été affecté à la 2e brigade, se porta vivement des positions avancées de Maslak vers Aïji-Yolu. Ayant perdu un grand nombre de chevaux pendant les combats du 25 sans que les attelages de remplacement aient pu le rejoindre, il forma avec ses ressources disponibles une batterie de six pièces qu'il amena au galop à travers le Kanalu-Déré, non sans peine (1) et qu'il vint audacieusement mettre en batterie, *sans s'occuper du défilement*, à 300 mètres à l'Ouest d'Aïji-Yolu. Il ouvrit incontinent le feu sur les tranchées voisines d'Aïvas-Baba, notamment sur un petit ouvrage à profil triangulaire, inachevé mais qui, formant un léger saillant, flanquait les approches de la ligne.

La batterie perdit quelques chevaux et un certain nombre de canonniers pendant la mise en batterie; elle tira

(1) Au mois d'avril, vingt jours après la bataille, malgré une période de beau temps, on ne passait pas à cheval très aisément le Kanalu-Déré. Le chemin suivi par le groupe puis par les 6 pièces, leurs emplacements marqués par les chevaux morts et les tas de douilles vides non encore ramassées, tout cela était visible.

une trentaine de salves ou davantage et son intervention, bien que très courte, fut décisive. Elle avait vraiment et crânement joué son rôle de batterie d'accompagnement (voir croquis n° 5).

Rejoint par plusieurs des pièces restées en arrière, le commandant Droumeff s'établit sur la ligne même des forts et ouvrit le feu sur les Turcs en retraite, contribuant à repousser les retours offensifs qui se sont produits à ce moment.

Les forts du secteur Est tombèrent, les uns après les autres, dans l'ordre suivant :

Aïji-Yolu, 1 h. 30 matin;
Aïvas-Baba, 6 h. 18;
Ildiz-Tépé, 7 heures;
Tach-Tépé, 7 heures;
Kourou-Tchesmé (1), Kestenlik, Top-Yolu, Kawskas-Tépé, entre 7 h. 30 et 8 h. 30.

Les Turcs n'abandonnèrent leurs pièces qu'à la dernière minute. Dans certaines batteries, on avait essayé de faire des toitures, d'exhausser les épaulements. Les sacs à terre, les bois étaient approvisionnés, mais le temps fit défaut. A l'inspection d'une de ces batteries, il m'a paru que le travail *venait d'être interrompu*. Sûrement les Turcs profitèrent de la suspension du feu le 24 au soir

(1) Je n'ai pas été renseigné sur les péripéties de la prise des forts autres qu'Aïji-Yolu et Aïvas-Baba. Mais j'ai constaté au fort de Kourou-Tchesmé combien les approches du réseau de fils de fer étaient favorisées par la nature du terrain qui offre des angles morts au S.-E. de l'ouvrage et tout près de lui, ainsi que par la négligence avec laquelle le réseau avait été établi (se reporter au croquis n° 4).

pour essayer de se créer un abri au service même de la pièce.

Dans plusieurs batteries, notamment dans une batterie de 15 c. de côte Krupp, à gauche d'Aïvas-Baba, il fallut renouveler trois fois le personnel des servants dans la matinée du 26. Les derniers furent tués à leurs pièces.

Dès l'apparition du drapeau bulgare sur le fort d'Aïvas-Baba, des batteries lourdes de la 1re division d'équipage, qui avaient été mises en batterie comme pièces de siège, furent attelées et accoururent pour couronner la crête conquise. Le commandant Angheloff amena ainsi, vers 8 h. 15 du matin, sur la crête Aïvas-Baba, Tach-Tabia, une batterie d'obusiers de 12 qui put lancer quelques obus sur des troupes turques en retraite vers la ville ou sur une contre-attaque repoussée.

Cette contre-attaque, au sujet de laquelle les renseignements sont assez contradictoires, aurait eu lieu à 8 heures du matin. Composée de plusieurs bataillons (1), elle chemina sans doute tant bien que mal sur les fronts Ouest du mamelon 100 (au Sud de Tach-Tabia) pour déboucher par le col qui sépare ce mamelon de la crête principale. Là, elle tombait dans une vraie cuvette qu'enserre la longue ligne dominante des forts, occupée alors par les Bulgares. Elle était vouée à l'insuccès. D'ailleurs signalée par l'observatoire du commandant de l'équipage

(1) On m'a dit à plusieurs reprises « six bataillons ». Or, Chueri pacha ne disposait plus que de trois bataillons de la réserve générale, même en supposant qu'il eût fait revenir du secteur Sud ceux qu'il y avait envoyés. Il est vrai qu'il a pu appeler à lui des unités du secteur Ouest peu engagé.

situé à Akbunar, très loin vers l'Ouest, elle fut prise à partie par l'artillerie de siège de la Ire division d'équipage qui couvrit en un instant de projectiles le terrain sur lequel elle devait se déployer (1).

Mais une dernière résistance fut offerte par quelques canonniers qui, sous la direction du brave commandant de l'artillerie turque du secteur Est, Nouri bey, réussirent à mettre en batterie, d'une part sur la crête à l'Ouest du fort d'Ildiz, deux obusiers de 12, d'autre part, tout près de la gorge du fort de Kaïk, sur la route même qui y conduit, deux pièces de 10,5. Celles-ci furent démontées par le tir des Bulgares.

L'irruption des Bulgares dans les lignes principales du secteur Est ne laissa pas le temps aux Turcs de détruire leur matériel et de faire sauter leurs munitions. Le trophée de la victoire était entier.

Je reprendrai plus loin la suite des événements du secteur Est, notamment l'action brillante de la cavalerie bulgare qui n'attendit pas la prise du fort de Kawkas-Tabia pour passer au galop sous le feu des batteries turques, et qui entra la première dans la ville.

Secteur Sud

Les troupes du secteur Sud avaient subi un échec partiel à leur gauche (12e régiment), dans la matinée du 25. Elles se préparèrent à le venger. Le 26, à 4 heures du

---

(1) Le terrain de la contre-attaque indiquait un *tir de barrage* par ses traces d'obus.

matin, le 2e bataillon du 12e régiment, profitant de l'obscurité et de la courte distance qui lui restait à franchir, grâce à sa progression méthodique, la pelle à la main, pendant la journée du 25, réussit, en effet, à percer le centre de la grande tranchée et, se rabattant à droite et à gauche, prit à revers les retranchements où les Turcs trop bien abrités se firent massacrer à la baïonnette. La tranchée recomblée recouvrait plus de 700 cadavres (voir la photographie).

La rupture était produite. Toute la ligne se porte en avant, avec le général Kirkoff et son état-major accourus de Kartal-Tépé. Les batteries de campagne accompagnent l'infanterie. Au moment où on allait aborder la ligne principale, le drapeau blanc est hissé sur les ouvrages. La garnison turque du secteur Sud se rend ou fuit en déroute vers Karagatch et Andrinople.

Là, comme au secteur Est, le matériel resta comme il était au moment des derniers coups tirés. Quelques pièces touchées, quelques dégâts aux traverses bétonnées des principales batteries attestaient la justesse de certains coups de l'artillerie de siège serbe, mais elle eût pu mieux tirer si les canonniers n'avaient dû faire leur instruction sur ce nouveau matériel en débutant par ces tirs réels.

Secteur Sud-Ouest

Les Serbes de la division du Danube, IIe ban, ne pouvaient espérer, sans artillerie de siège, réduire les défenses de Papas-Tépé. Nous avons dit les difficultés particulières que présentait ce secteur à l'assaillant.

Dans la nuit du 25 au 26, à 4 heures du matin, le

général Rachitch fit reprendre l'attaque, en essayant de déborder l'aile gauche des Turcs. La progression était lente lorsque, vers 8 heures du matin, le drapeau blanc fut hissé sur le mamelon voisin de Papas-Tépé. Tout était prêt pour l'assaut, en cas de ruse de guerre. Les Serbes s'avancent, mais les Turcs se retirent, abandonnant leurs retranchements qui sont aussitôt occupés.

Le 4e marche sur le pont du chemin de fer sur l'Arda, mais n'arrive pas à temps. Chucri pacha a fait sauter une travée. Le pont de bateaux qui existait tout contre la voie était heureusement intact.

A 10 heures, tout était fini au secteur Sud-Ouest.

Secteur Ouest

Comme leurs camarades du secteur Sud-Ouest, les Serbes de la division du Timok Ier ban, sans artillerie de siège, ne pouvaient conquérir de haute lutte la ligne principale, la plus forte de toutes, que leur opposaient les Turcs.

Néanmoins, remplissant leur rôle qui était de retenir devant eux la garnison du secteur, les troupes serbes reprirent l'attaque à 4 heures du matin, le 26 mars. Tout se passa comme au secteur Sud-Ouest. Lente progression, puis apparition du drapeau blanc sur les ouvrages principaux des groupes fortifiés vers 8 heures du matin. En même temps, on perçut le bruit de nombreuses explosions, et des lueurs d'incendie avec une forte fumée se montrèrent derrière les crêtes. Les Turcs incendiaient leurs casernes ou leurs abris, détruisaient les canons, les

projecteurs et faisaient sauter des magasins à munitions. Ils tuaient les chevaux qui leur restaient, les laissant pantelants dans un ravin en arrière de Kasan-Tépé où les Serbes les trouvèrent.

Vers 9 heures, le 15e régiment entrait dans le fort de Karageuz-Tabia et successivement, jusqu'à la droite de la ligne, les ouvrages abandonnés tombèrent entre les mains des Serbes.

Vers 2 heures de l'après-midi (1), le 20e régiment pénétra dans le fort de Haïderlik, situé en deuxième ligne, tout près du faubourg de Ilderim. Là se trouvait le gouverneur de la place, Chucri pacha, mais il avait déjà rendu son épée au général Ivanoff et était rentré avec son autorisation dans le logement qu'il avait occupé pendant la deuxième période du siège. Je m'expliquerai plus loin sur ce point. La capture de Chucri pacha a suscité des discussions irritantes; j'espère contribuer à mettre la question au point en attendant que Chucri pacha lui-même donne ou permette de donner son propre récit.

L'action de la division du Timok, forcément lente, en raison de la pénurie des moyens appropriés, avait laissé le temps aux Turcs de préparer les destructions qu'ils ont opérées.

Le 55e bulgare ne réussit à prendre pied sur la position avancée de Outch-Tepeler que lorsqu'elle fut abandonnée par sa garnison, vers 10 h. 30.

---

(1) Je ne suis pas certain de l'heure, mais on verra plus loin que ce dut être dans l'après-midi.

Au cours des événements qui précèdent, le général Vasoff, de son quartier général de Guebeler, relié au front d'une part et, d'autre part, au quartier général de la 2e armée à Ortakchi, tint constamment au courant son chef, le général Ivanoff, du développement de l'action.

Voici deux de ces derniers comptes rendus :

Le premier se réfère à la prise d'Aïvas-Baba :

Guebeler, le 26 mars 1913, 7 h. 15 matin.

A l'état-major de la 2e armée, à Ortakchi (par téléphone).

Vers 6 h. 30 du matin, le fort d'Aïvas-Baba a été pris par le 23e régiment de Chipka et deux bataillons du 53e régiment.

Le commandant du secteur Est,

Signé : *Général* Vasoff.

Le second se réfère aux derniers moments de la crise :

Guebeler, le 26 mars 1913, 10 h. 50 matin.

A l'état-major de la 2e armée, à Ortakchi (par téléphone).

Le commandant de la 2e brigade de la IIIe division me rend compte que le commandant de la place d'Andrinople a envoyé un officier pour traiter de la reddition de la forteresse. Le commandant de la brigade a ordonné à l'officier de faire cesser le feu. La brigade se trouve immédiatement devant la ville où je me rends.

Signé : *Général* Vasoff.

Le général Vasoff quittait alors Guebeler dans son automobile pour entrer à Andrinople.

Au reçu de cette communication, ou peu après, le général Ivanoff partit, lui aussi, d'Ortakchi en automobile et prit le chemin de la forteresse.

Il y reçut l'épée du vaillant gouverneur.

La Cavalerie. — Le général Chucri pacha prisonnier

(Voir croquis n° 18.)

La partie Sud du secteur Est était depuis le 8 ou le 16 novembre (1) sous la surveillance de la cavalerie, qui se composait de trois escadrons de la garde bulgare, deux escadrons serbes de la division du Timok I, avec deux mitrailleuses, et deux escadrons serbes de la division du Danube II, avec deux mitrailleuses; en tout, sept escadrons et quatre mitrailleuses, sous les ordres du colonel Markoleff, de la garde bulgare.

Cette force de cavalerie s'était installée entre la route de Stamboul et la Maritza, à 18 kilomètres environ au Sud-Est d'Andrinople.

Couverte par des avant-postes à 3 ou 4 kilomètres en avant, elle agit par des reconnaissances, par des pointes hardies de volontaires à pied (pointes dont j'ai déjà parlé), tout le temps du siège.

Le 24 mars, elle reste dans l'expectative, prête à intervenir à pied ou à cheval, rassemblée derrière la crête de Kara-Baïr.

---

(1) Incertitude sur les dates déjà signalée.

Le 25, même attitude; ses reconnaissances sont poussées jusqu'aux fils de fer qui coupent la route de Stamboul sous le canon des batteries voisines de Kawkas-Tabia.

Dans la nuit du 25 au 26, deux escadrons combattirent à pied pour soutenir un bataillon du 58e refoulé sur la ferme d'Hadimaa « on ne sait sous quelle pression », dit le compte rendu du général Vasoff, envoyé de Guebeler au général Ivanoff, le 26, à 6 h. 15 du matin (1). Ces deux escadrons devaient être soutenus par deux mitrailleuses qui se perdirent dans la nuit et ne purent intervenir.

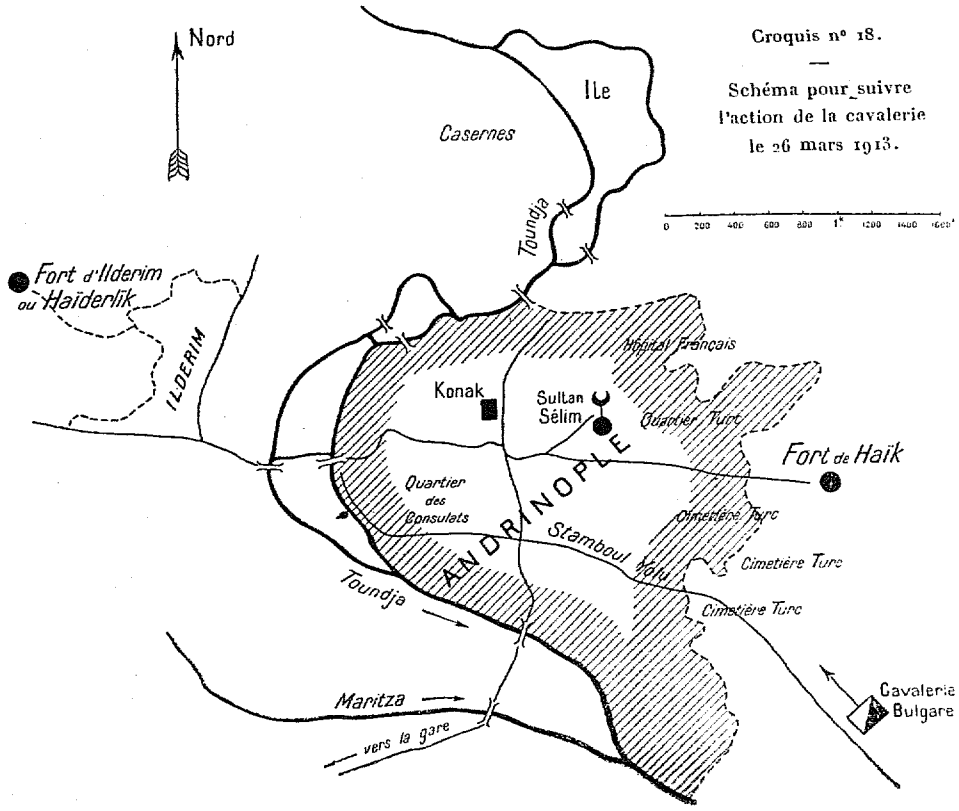
Le 26 mars, vers 5 heures, la cavalerie était à hauteur du ravin du Koundéré, attentive aux événements.

Le jour venu, comme la droite de la ligne principale turque n'était pas encore tombée entre les mains des Bulgares, la cavalerie se trouvait dans l'alternative ou de reculer de 6 kilomètres pour éviter le canon de la place, ou de se porter en avant pour essayer de forcer le passage de la route de Stamboul en profitant du désarroi qui commençait à se faire sentir partout chez l'assiégé. Le colonel Markoleff choisit ce dernier parti. Il savait, par les partisans qu'il avait formés au corps de siège, la possibilité de venir à bout aisément du passage du réseau sur la route même.

Il forma la cavalerie en colonne, l'avant-garde fournie par les escadrons de la garde bulgare, et se mit lui-même en pointe avec un peloton.

---

(1) Le 58e (XIe division) était formé d'hommes de l'opoltchénié.



Croquis n° 18.

—

Schéma pour suivre l'action de la cavalerie le 26 mars 1913.

Vers 6 h. 45, pendant que le 58e progressait vers Kawkas-Tabia, le colonel Markoleff, sans attendre la chute du fort, s'élança au galop sur la route, seule praticable aux chevaux, sabre au clair, suivi par l'avant-garde. Le peloton de tête arrive aux fils de fer. Quelques cavaliers choisis parmi les partisans font manœuvrer la porte mobile. A coups de sabre ils coupent les ligatures, toutes de fil de fer souple. Pendant ce temps, les batteries voisines de Kawkas, et même des batteries du secteur Sud tirant à travers la Maritza font feu sur ce groupe audacieux, blessant quelques cavaliers et une dizaine de chevaux, dont celui du colonel, qui en monte aussitôt un autre.

L'obstacle est franchi. Les escadrons bulgares reprennent le galop et pénètrent dans Andrinople par la route, devenue une rue de Stamboul [Stamboul-Yolu] (1). Il est 7 heures ou 7 h. 15 du matin. Les rues sont encombrées de fuyards en armes. Des coups de fusil sont tirés. Quelques-uns sur les cavaliers, la plupart en l'air, par des soldats qui déchargent leurs armes avant de les briser. Partout des cris de « grâce », des hommes à genoux implorant la pitié du vainqueur qui presse l'allure tant qu'il peut, refoulant devant lui cette multitude affolée.

Arrivé au bout de Stamboul-Yolu, le colonel Markoleff se trouve au croisement de diverses rues conduisant à la Maritza, à la Toundja, au Konak (2), à la mosquée du Sultan Selim; ce sont les quatre directions sensibles. Son-

(1) La rue continue à porter le nom de Stamboul-Yolu (Yolu, chemin, route). Elle conduit non loin du centre de la ville.

(2) Konak, siège du Gouvernement dans les villes turques.

geant d'abord au succès à poursuivre, le colonel Markoleff envoie un demi-escadron sur les ponts de la Toundja couper la retraite à la garnison du secteur Ouest qu'il devait croire déjà impressionnée, et un demi-escadron sur la Maritza dans le même but, au regard de la garnison du secteur Sud. Il envoie un peloton avec un officier supérieur, le commandant Nitoff, à la mosquée du Sultan Selim où, paraît-il, un nombre considérable d'habitants, surtout des femmes et des enfants, se sont réfugiés. Le commandant Nitoff entre seul dans la célèbre mosquée, rassure ces malheureux, les engage à rentrer chez eux et place ceux qui restent sous la protection d'un poste. Un obus de campagne venait de pénétrer dans la mosquée, blessant plusieurs personnes et tuant une femme et une jeune fille. L'officier supérieur fait reconduire les corps des victimes à leurs domiciles. Cet acte respectueux de la mort et ces mesures pleines d'humanité étaient bien faites pour apaiser les craintes de la population, craintes naturelles, mais injustifiées, on le verra.

Le colonel Markoleff, de sa personne, se porte vivement avec deux officiers et l'escadron qui lui reste au Konak. Il entre au galop dans l'immense cour qui précède le palais (1), saute de cheval sous le péristyle et trouve dans les salons Ismaïl pacha, le commandant d'armes et Rifaat pacha, le commandant supérieur de l'artillerie.

Il leur demande immédiatement où se trouve le « gouverneur, S. E. le général Chucri pacha ». Personne ne

(1) Palais, si l'on veut, un peu vétuste et mal entretenu, mais très vaste, avec des prétentions à l'architecture occidentale malheureusement.

veut répondre. Il menace; Ismaïl pacha se décide à accompagner le colonel à la recherche du gouverneur. Le colonel Markoleff, confiant Rifaat pacha, comme otage, à la garde de quelques cavaliers, fait monter Ismaïl pacha en voiture avec un officier bulgare. On va d'abord au fort de Kaïk (secteur Est) vers lequel on avait vu Chucri pacha se diriger la veille au soir. Là, on apprend qu'il est retourné à son quartier général, en automobile, au fort de Haïderlik (secteur Ouest), à l'opposé du point où l'on se trouvait.

En route, tant à l'aller qu'au retour, on rencontre une masse de soldats turcs qui refluent en désordre vers la ville. Certains paraissent menaçants. Le colonel Markoleff, revolver au poing, fait comprendre qu'Ismaïl pacha est responsable et paiera de sa vie toute entreprise contre les Bulgares. Ceux-ci, sabre au clair, dispersent les soldats qui mettent bas les armes.

En d'autres endroits, une foule, intéressée et lâche, vient baiser les bottes du vainqueur... Levantins, Arméniens, Juifs... augmentant la confusion et le désordre.

On traverse la ville dont les points principaux ne vont pas tarder à être occupés par les escadrons serbes qui ont suivi.

Le colonel Markoleff, son escadron et la voiture d'Ismaïl pacha arrivent ainsi au pont d'Ilderim sur la Toundja. Ils se heurtent à une foule de soldats turcs du secteur Ouest qui se précipitent vers la ville. Un demi-escadron les arrête, leur fait jeter leurs armes, les rassemble et, sous la menace des revolvers, des sabres et des carabines,

les refoule à travers les prés jusque dans l'île de la Toundja, immédiatement au Nord de la ville.

Le deuxième demi-escadron escorte toujours le colonel. Au pied des pentes que couronne le fort d'Haïderlik (ou Ilderim), la voiture est obligée de s'arrêter. Tout le monde met pied à terre.

Le colonel Markoleff pénètre seul avec Ismaïl pacha dans le fort dont la vaste cour est pleine de militaires, notamment d'officiers qui sont venus se grouper autour de leur gouverneur, n'ayant plus rien à faire ailleurs. Après un long circuit dans les corridors obscurs d'une grande casemate, le colonel Markoleff entre dans une pièce où il trouve enfin Chucri pacha avec cinq ou six officiers.

Il est environ 10 heures (1).

Respectueusement sommé par le colonel de se rendre, Chucri pacha déclare avoir envoyé des parlementaires au général Ivanoff pour traiter de la capitulation.

Mais le colonel lui fait observer qu'il n'y a pas de capitulation, que la place vient d'être prise de vive force, qu'il doit donc se rendre sans condition et le suivre auprès du général Vasoff.

Le gouverneur fait arborer le drapeau blanc sur le fort, mais refuse d'aller trouver le général Vasoff, déclarant qu'il ne se constituera prisonnier qu'entre les mains du commandant en chef de l'armée de siège, le général Ivanoff.

Le colonel, laissant alors Chucri pacha sous la garde

---

(1) M. Cirilli dit: 9 h. 1/4. Mais il y a à Andrinople l'heure turque et l'heure « franque », comme à Constantinople.

de sa troupe, se rend lui-même avec quelques cavaliers au-devant du général Vasoff qui était en route pour la forteresse (1).

Vers 11 heures un quart, la rencontre a lieu au bord de la Toundja où le général Vasoff installe dans une petite maison son quartier général. Le général dicte une lettre pour Chucri pacha dans laquelle il le prie de venir auprès de lui, non pour se rendre, mais pour lui permettre d'arrêter, après avoir pris son avis, les mesures urgentes relatives aux prisonniers, aux malades, aux habitants, avant l'entrée imminente des troupes victorieuses actuellement retenues par leurs officiers sur les positions conquises; il ajoute que le général Ivanoff s'annonce et arrivera incessamment.

Cette lettre est emportée par des officiers qui vont, en automobile, chercher le gouverneur au fort d'Haïderlik; Chucri pacha consent à être amené auprès du général Vasoff.

La photographie reproduite ici a été prise à l'issue de cette entrevue. *On remarquera que Chucri pacha a son sabre.* Il était environ midi et demi.

Quelques instants plus tard, Chucri pacha rencontrait au Konak le commandant en chef de l'armée de siège, auquel il remettait son sabre.

Au cours de la conversation essentiellement courtoise qui eut lieu ensuite, Chucri pacha, prévoyant son transfert en Bulgarie dès le lendemain, demanda comme faveur, pour la dernière nuit qu'il avait à passer dans la

(1) Voir un compte rendu précédent.

place, l'autorisation de rentrer dans sa casemate, où il avait laissé ses bagages et ses effets personnels. Il lui eût été pénible d'être logé comme prisonnier dans la ville même.

Cette autorisation lui fut accordée et Chucri pacha fut reconduit en automobile au fort d'Haïderlik où il se retrouva sous la garde d'un faible détachement de la cavalerie bulgare. Il devait être environ 1 h. 30 ou 2 heures au plus lorsque Chucri pacha réintégra son modeste logement de soldat (1).

A peu près au même moment, les Serbes entraient dans l'ouvrage et apprirent avec étonnement que Chucri pacha s'y trouvait.

Un officier supérieur d'infanterie se rendit auprès de lui. Cet officier peut très bien n'avoir pas vu la garde bulgare, laquelle s'est sans doute considérée comme naturellement relevée par ses alliés et s'en est allée.

Il considéra donc Chucri pacha comme prisonnier de l'armée serbe. Le compte rendu qu'il en fit au général

---

(1) Les heures sont difficiles à déterminer exactement. Mais ce qui paraît certain c'est que le général Chucri pacha fut d'abord pris par les Bulgares et que les Serbes ne le trouvèrent dans Haïderlik qu'après sa rentrée résultant de la permission accordée courtoisement par le général Ivanoff. De nombreux témoins : consuls, prêtres, laïques étrangers, ont vu de leurs yeux Chucri pacha en automobile traverser les rues de la ville, accompagné par des officiers bulgares. Tous ces témoignages concordent à donner une heure voisine de midi. D'ailleurs, j'ai recueilli le récit de la bouche même du colonel Markoleff et de celle du général Vasoff. J'ai pu commettre des erreurs de détail en les transcrivant. M. Cirilli, dans son *Journal du siège d'Andrinople*, raconte aussi à peu près comme moi, et d'après l'une des mêmes sources, cet épisode.

Konditch fut transmis immédiatement par le général Stepan Stepanovitch au gouvernement serbe, et, avant que les faits réels fussent connus, le président de la Skouptchina annonçait à la tribune la capture du gouverneur d'Andrinople par la division du Timok.

Que Chucri pacha n'ait pas détrompé immédiatement l'officier supérieur serbe, c'est là un petit problème de psychologie que résoudront peut-être ceux qui ont fréquenté les Turcs affinés... Et ce n'est pas le côté le moins curieux de cet incident....

Les Serbes ont bien mérité, par ailleurs, de leurs alliés. La noble camaraderie de combat dont ils ont fait constamment preuve, non seulement avec les Bulgares et les Monténégrins, mais aussi entre eux sur les champs de bataille, doit effacer le léger grief qu'un malentendu regrettable a fait naître contre eux (1).

Le tsar Ferdinand, en arrivant à Andrinople, deux jours après la prise de la forteresse, rendit à Chucri pacha son sabre et, par ce geste plein de dignité royale, signifiait d'avance à ce brave soldat l'estime que l'histoire ne refuse jamais à ceux qui, comme lui, ont fait vaillamment et simplement leur devoir.

---

(1) Au fond la question n'avait pas une importance capitale. Seule, la personnalité du prisonnier lui en donnait, car une place prise suppose le Gouverneur pris, que ce soit par les uns ou par les autres. Mais à l'époque, en raison de la tension qui se manifestait déjà dans les rapports entre les alliés, ce fut la cause d'un dissentiment pénible. Je répète que je n'ai fait qu'essayer d'apporter quelque lumière dans le débat. Le général Chucri pacha le tranchera définitivement quand il voudra.

VII

Les alliés dans Andrinople

L'entrée des troupes alliées dans cette place *prise d'assaut* fut exempte de tout excès, de tout désordre; elle eut lieu par rangs de quatre, avec drapeaux et musique en tête, comme au cantonnement.

Et pourtant, s'il est une circonstance de guerre dans laquelle on a souvent à déplorer, même de la part des armées les plus anciennes et conséquemment les plus civilisées, le pillage, l'incendie, le viol, les exactions et les massacres, c'est bien celle-là — une ville prise d'assaut! Ce ne sont pas les deux ou trois kilomètres qui restaient à franchir à la suite de fuyards, entre les forts et la ville sans murailles, qui eussent arrêté l'élan de soldats sauvages et altérés de sang. Et pourtant ces soldats bulgares, énervés par deux jours et deux nuits de combats, excités par une lutte toute récente, ces soldats bulgares, que l'on s'est plu à accuser depuis de tant d'horreurs, imputables à quelques dévoyés comme il s'en trouve partout, ont docilement écouté la voix du commandement, se sont reformés sur le terrain bouleversé par la lutte, sur les cadavres des leurs et ceux de leurs ennemis; et, en vue des minarets et des coupoles de leur belle conquête, leurs yeux, au

lieu d'être hypnotisés par la convoitise, se sont fixés sur ceux de leurs chefs pour leur obéir.

Les Serbes firent leur entrée comme leurs camarades bulgares quelques heures après, eux aussi, en formation régulière.

Dix-sept jours plus tard, j'étais dans la ville. L'ordre y régnait. Des patrouilles de cavalerie sillonnaient les rues jour et nuit. A 8 heures du soir, on ne pouvait circuler qu'avec un laisser-passer de l'état-major de la place ou accompagné par le Kawas d'un consulat.

Toutefois, on remarquait l'absence presque totale de fez, la coiffure nationale turque dont la note rouge, peu artistique, éclate souvent si mal à propos dans les rues des villes d'Orient. Les fez avaient disparu. Les vrais Turcs étaient ou prisonniers ou se cachaient par peur. Les autres, ceux-là qui baisaient les bottes des cavaliers du colonel Markoleff, ne regardaient pas au sacrifice d'une coiffure pour faire leur cour intéressée au vainqueur. Il faut dire aussi que la vue d'un fez attirait quelquefois à son porteur des désagréments de la part de quelque soldat plus fruste que les autres.

Nos compatriotes, laïques, prêtres des missions et sœurs de l'hôpital, nous dirent la misère qui régnait parmi les familles turques, notamment les familles d'officiers prisonniers, qu'une terreur assez compréhensible clouait dans leurs logis; ils nous racontèrent qu'ils allaient porter de la nourriture matin et soir dans ces foyers auxquels personne ne s'intéressait plus — et leur accent se faisait naturellement pitoyable. Que ne nous eussent-ils pas dit

si, au lieu de cet abandon, un peu coupable certes, et de cet oubli, ils avaient eu à reprocher aux nouveaux occupants des excès et des crimes?

Il n'est pas jusqu'à cet épisode des prisonniers de l'île de la Toundja, dramatisé à plaisir par des journalistes que leur talent pouvait dispenser d'une pareille exagération, il n'est pas, dis-je, jusqu'à cet épisode qui ne puisse être mis au point et soumis au jugement de tout militaire impartial.

Ne s'agissait-il pas, en effet, de rassembler en un lieu facile à garder un nombre énorme de prisonniers? L'île de la Toundja a été pour les Turcs d'Andrinople — et encore pour une petite partie seulement — ce que fut la presqu'île d'Iges pour nos prisonniers de 1870.

Au moment où une ville assiégée dont les vivres sont sinon épuisés, du moins très entamés, où certaines denrées de première nécessité manquent totalement, au moment où cette ville, qui contient une population de 80.000 âmes et 50.000 soldats, voit entrer dans ses murs une armée nouvelle de près de 100.000 hommes, à qui, je le demande, sera faite la première distribution de pain? Et lorsque ce pain est rare, comme il le fut forcément les deux premiers jours, lorsque les communications sont précaires avec l'arrière (qu'on se rappelle la rupture du pont de chemin de fer sur l'Arda), à qui donnera-t-on la préférence?

Poser la question, c'est donner la réponse.
Les vainqueurs d'abord, ensuite les vaincus.

En fait, voici, d'après les témoignages les moins suspects, ce qui fut fait pour les prisonniers de l'île de la Toundja :

Ils reçurent, après la prise de la ville :

Le premier jour, un pain pour huit;
Le deuxième, un pain pour quatre;
Les 3e, 4e, 5e, 6e jours, un pain pour deux;
Ensuite un pain par homme.

D'autres vivres leur furent en même temps distribués au bout de trois à quatre jours.

Quant à l'écorce des arbres qu'ils auraient arrachée *pour la manger*, elle leur servit seulement à allumer du feu pour faire bouillir de l'eau et cuire des herbes, ou les quelques aliments qu'ils avaient dans leurs musettes le jour de leur entrée dans l'île. Toutes les branches accessibles avaient été depuis longtemps arrachées par les troupes du secteur voisin pour alimenter les foyers de leurs cuisines ou construire leurs abris.

Quant au spectacle effrayant que donnaient de soi-disant cholériques (il n'y eut jamais un cas de vrai choléra à Andrinople, ni pendant ni après le siège), mourant dans leurs déjections, il suffit d'avoir vu des dysentériques affaiblis et fiévreux dans le Sud de l'Algérie ou dans nos colonies pour se convaincre que c'était là, chez quelques pauvres soldats, la suite naturelle de grandes fatigues et de privations et que, l'influx nerveux des jours de lutte cessant brusquement, ils devaient, au moindre effort, tomber pour ne plus se relever.

Enfin, les corps restant sur place deux ou trois jours sans sépulture, ce n'est pas non plus un phénomène exceptionnel à la guerre, car lorsque les vivants sont à bout de forces, ce n'est pas le moment de leur faire enterrer les morts. Les corvées ne purent être organisées que quarante-huit heures après la prise de la ville (1).

---

(1) Il est à remarquer que les Serbes restèrent très peu de temps à Andrinople et environs. Les deux divisions du Timok I et du Danube II avaient quitté la place vingt jours après sa chute. Leur conduite et leur tenue, pendant ce temps, furent exemptes de tout reproche.

VIII

Pourquoi l'attaque de vive force a réussi

La place forte d'Andrinople a été prise d'assaut par les Bulgares, aidés des Serbes, le 26 mars 1913, avant le jour.

C'est là un fait.

Pour en juger la portée et le mérite, il faut se rappeler que les attaques de vive force, si énergiquement conduites qu'elles soient, ne réussissent pas toujours — témoin celle de Port-Arthur.

Pourquoi le succès ici, et là l'insuccès?

L'attaque des Bulgares pourrait-elle se produire de la même façon et réussir sur une place forte moderne?

Telles sont les questions qu'on peut se poser et qui viennent, en effet, involontairement à l'esprit.

Il est assez facile d'y répondre.

Comme je l'ai dit déjà, le général Savoff avait conçu la manœuvre suivante :

Attaquer *partout à la fois.* — Tromper *la place en lui faisant croire que l'effort principal était dirigé sur le secteur Sud.* — Surprendre, *à l'aide de toute l'artillerie de siège du secteur Est, jusque-là à peu près silencieuse et ignorée des Turcs, le saillant Nord-Est de la place marquée par le fort d'Aïvas-Baba.*

Il fallait pour que cette manœuvre donnât le résultat désiré :

— le secret sur la position de l'artillerie de siège de l'Est,

— l'ensemble dans les attaques,

— une vigueur particulière dans l'attaque au Sud,

— une liaison intime et constante, de jour et de nuit, entre les diverses armes, y compris l'artillerie de siège,

— la surprise d'une concentration soudaine des efforts au Nord-Est, sur l'objectif principal,

— enfin, toute l'énergie dont le commandement et les troupes étaient capables.

On a vu, au cours de cette étude, que toutes ces conditions ont été scrupuleusement remplies.

Mais elles ne dépendaient que des Bulgares : elles étaient nécessaires, elles n'étaient pas suffisantes. D'autres conditions, celles-là dépendant de l'adversaire, étaient à remplir également.

Ces conditions, les voici :

— fatigue et dépression morale de la garnison,

— insuffisance des obstacles devant les points d'appui de la zone principale de défense,

— absence d'une deuxième ligne de défense organisée,

— absence de tout service de renseignements, notamment d'un service aérien.

Elles furent réalisées aussi.

Or, il est une de ces conditions, la deuxième : *l'insuffisance des obstacles devant les points d'appui de la zone*

principale de défense, qui ne fut pas remplie à Port-Arthur, qui n'est jamais remplie dans une place moderne digne de ce nom, et dont la non-réalisation peut suffire à faire échouer les attaques les plus furieuses.

Les Japonais en ont fait l'expérience à leurs dépens à Port-Arthur et il n'est pas nécessaire de remonter plus haut dans l'histoire des sièges pour chercher un exemple plus topique.

Maîtres des ouvrages avancés de Pan-lung, ayant franchi l'ancien mur chinois qui formait obstacle continu devant eux, ils abordèrent *par la gorge* un fort de la ligne principale de défense. Mais ce fort avait un véritable obstacle, un *fossé* avec escarpes et contrescarpes en maçonnerie, dans lesquelles nulle brèche n'avait été faite au préalable et tandis que les Japonais se trouvaient surpris par cet obstacle, le fort vomissait la mitraille avec ses pièces de flanquement spéciales bien abritées pour tirer sur les intervalles voisins, sur les abords du mur chinois que franchissaient des réserves, et vers l'arrière dans le dos de l'assaillant qui progressait vers la place.

Ainsi, fossés, auxquels il faut faire brèche, flanquement de l'intervalle par des pièces à l'abri de la destruction, soit par l'emplacement, soit par le cuirassement, voilà les vraies caractéristiques du point d'appui d'infanterie sur la zone principale de défense, pour la garnison des secteurs.

Il n'est pas une place moderne, à quelque nation qu'elle appartienne, qui ne soit pourvue de ces moyens de défense.

Les vieux forts du secteur Est d'Andrinople n'étaient que des massifs de terre sans valeur, sans obstacle sérieux, sans organe de flanquement de l'intervalle, et l'on peut dire que le secteur Est d'Andrinople présentait partout l'aspect d'un intervalle d'une de nos places fortes, entre deux forts, ceux-ci supposés inexistants.

Or, un fort moderne ne voit son fossé détruit que par le *canon de siège* de gros calibre et par des coups répétés. Il faut une *brèche*. Une brèche exige des préparatifs, un tir prolongé très bien contrôlé; il faut compléter ce tir par des tirs spéciaux, toujours avec du gros canon, sur les caponnières ou les coffres de contrescarpe qui flanquent le fossé choisi. Alors, que devient le *secret* sur l'emplacement, le nombre et la puissance des batteries de siège?

Que devient *l'incertitude* sur le point d'attaque puisqu'on prend soin de le désigner à l'avance par le tir de brèche?

Ainsi le *secret* et la *surprise* qui furent les principaux facteurs du succès des alliés n'existent plus!

Est-ce donc à dire que l'opération était facile et que la manœuvre était sans aléas?

Non, certes.

La manœuvre pouvait échouer. Si les conditions du côté turc se trouvaient remplies d'avance, comme je l'ai dit, il a fallu, pour que les alliés remplissent celles qui s'imposaient à eux, une somme de qualités militaires de premier ordre chez les chefs et les exécutants.

La volonté, le savoir, l'exemple du devoir chez les uns;

l'obéissance, la discrétion professionnelle, l'instruction, la patience et l'énergie chez les autres.

La prise d'Andrinople se range parmi les beaux faits d'armes de l'histoire militaire de toutes les nations. La réoccupation de la place par les Turcs, dans les circonstances plus politiques que militaires que l'on sait, ne saurait ternir l'éclat des lauriers que les alliés conquirent devant elle et dont la plus riche part revient aux troupes bulgares de la 2e armée et en particulier à la VIIIe division.

IX

Enseignements à tirer du siège d'Andrinople

1° CÔTÉ TURC

Commandement. — Le gouverneur montra une constante activité. Il conserva jusqu'au bout son prestige et son autorité. Il donna l'exemple de la simplicité de vie et du devoir. Il fut humain pour la population chrétienne.

Il manqua d'organes de renseignement aériens. La nécessité d'un service de renseignements aérien est la première leçon du siège.

Il semble qu'il ne profita pas assez du temps que lui laissèrent un long blocus, puis l'armistice, pour exercer les troupes et perfectionner le système des fortifications qui présentait des vices radicaux, notamment en ce qui concerne la solidité, l'intangibilité sans destruction systématique préalable, des points d'appui d'infanterie de la zone principale, et leur rôle de flanquement des intervalles.

L'attaque de vive force, même avec la surprise, n'eût peut-être pas réussi s'il avait réorganisé ces points d'appui.

Il avait le temps, le personnel de travailleurs et le matériel nécessaires pour établir une deuxième ligne de défense, ce qu'il n'a pas fait.

Son état-major paraît l'avoir bien secondé.

Troupes. — Les nizams se sont bien conduits. Les rédifs, mal instruits et surtout dépourvus de *l'éducation militaire*, ont montré de la mollesse dans les attaques et se sont vite découragés sous le feu de l'artillerie de siège.

L'infanterie s'est montrée mordante et audacieuse à plusieurs reprises dans les sorties. L'artillerie s'est très bien comportée, notamment lors de la crise finale.

J'ignore le rôle du génie et de la cavalerie.

Les places fortes sont toujours défendues par une majorité de troupes de complément qui se forment peu à peu si l'on s'en donne la peine. Sinon, elles restent médiocres et, lors d'une attaque qui englobe tout le périmètre, elles permettent en quelque endroit la rupture.

Communications. — Elles étaient bonnes et ont bien fonctionné. Pour la première fois, la T. S. F. a été utilisée dans un siège. Elle a rendu des services. Un seul officier en a assumé et était capable d'en assumer la direction. C'était insuffisant.

Approvisionnements. — Trop de viande sur pied. Pas assez de sucre, de pétrole, de charbon, de sel. Le sel manque toujours. Il faudrait un fort approvisionnement de sel gemme en blocs moins sujet à se détériorer, à se fondre, à se perdre. La farine a dû être un peu gaspillée au début. Il semble que le service général ne fut pas assez bien surveillé. Il y eut des accaparements. Les moulins furent visés et atteints par le bombardement; ils n'étaient pas dissimulés; ils ne purent fonctionner assez longtemps, je crois; or, il devait y avoir encore du grain.

Matériel d'artillerie. — Nombreux et assez puissant, bien qu'il comportât beaucoup de modèles anciens. Les batteries étaient très bien placées et bien défilées, en général. Toutefois, les batteries de campagne étaient encore trop près de la crête. Des erreurs assez grossières se relèvent dans l'assiette de deux batteries bétonnées du Sud dont les pièces de droite étaient *visibles* de Kartal-Tépé.

Le béton était mauvais; il n'a pas résisté, alors qu'en France il résiste à des projectiles bien plus forts que le calibre 15 $^{c}/_{m}$, le plus fort employé par l'assiégeant.

Aucune batterie n'avait de protection pour les servants pendant le tir; c'est une faute capitale. Nos places sont aussi dépourvues qu'Andrinople à ce point de vue. Il est absolument nécessaire de couvrir partout où ce n'est pas impossible les servants sur leurs plates-formes par des toitures légères à improviser (matériaux approvisionnés dans la place) à l'épreuve des éclats et des shrapnels.

La proportion de pièces à trajectoire tendue sans attelages était trop forte, je me suis expliqué là-dessus.

Munitions. — Très abondantes. Très bien réparties. La dissémination des magasins improvisés a donné de très bons résultats.

Fortifications. — Je me suis déjà longuement étendu sur le chapitre des fortifications. Les nôtres sont à l'abri des reproches que méritait Andrinople.

Cependant, devant l'irruption toujours possible dans l'intervalle, à travers les défenses accessoires, les tranchées et les batteries, irruption de nuit ou par la brume, le flanquement préparé est en partie désarmé. Or, il faut

que l'élan de l'adversaire soit brisé au plus tôt, sur le chemin du noyau central, sans quoi la panique, toujours possible, en tout cas un effet moral désastreux et des destructions irréparables peuvent s'ensuivre. Sans doute, l'assiégeant, s'il est obligé de revenir sur ses pas, paiera extrêmement cher son audace, mais peut-être le prix en sera-t-il bien compensé!

C'est sur la deuxième ligne qu'il faut un obstacle quasi-continu, ou sur une crête intermédiaire (1).

Au jour, ou bien la brume dissipée, le flanquement par les points d'appui opère, les crêtes de la zone principale sont intenables par l'adversaire. On peut donc partir de la deuxième ligne à la contre-attaque sans crainte. On a pour soi l'appui, immédiat de l'artillerie mobile venue sur la deuxième ligne, et indirect des pièces de petit et moyen calibres du flanquement de l'intervalle.

L'obstacle fil de fer, si épais que soit le réseau, si féroce que soit la ronce, n'est jamais qu'une défense accessoire que l'on parvient toujours à passer avec plus ou moins de sacrifices.

Si le terrain du réseau est meuble, les obus y font fougasse et créent des vides facilitant la brèche à la cisaille, et le passage. Si le terrain est dur, l'obus éclate à la surface; l'effet ne se produit pas. C'est ce qui eut lieu à Scutari (2).

---

(1) Le colonel von Schwartz, du génie russe, qui a combattu à Port-Arthur a exprimé, il y a longtemps déjà, cette opinion dans de remarquables études.

(2) Renseignements donnés par mon camarade le lieutenant-colonel Fournier, attaché militaire à Belgrade, qui a eu la bonne fortune d'assister au siège de Scutari et à bien d'autres affaires d'ailleurs, tant au cours de la première guerre que de la seconde.

Donc, il faut durcir le terrain artificiellement — cela devient une nécessité — si le terrain est naturellement meuble.

Les piquets d'Andrinople, tous pareils, étaient en fer à T rectilignes et munis d'encoches en dents de scie. J'ai dit l'inconvénient que cette disposition présentait. Nos piquets recourbés de manière à former un œilleton serré dans lequel passe la ronce, et l'inégalité voulue de leur taille nous donnent autrement de sécurité, mais les piquants de la ronce sont trop espacés. La cisaille a beau jeu.

Population. — Bouches inutiles. — La population était trop considérable. Aucune mesure ne semble avoir été prise pour évacuer les bouches inutiles (1).

Au contraire, on accueillit tous les habitants des campagnes qui se réfugièrent dans la vieille cité et s'y entassèrent.

Néanmoins, il n'y eut pas de maladies épidémiques.

Le climat, le vent, l'abondance des vivres, la frugalité naturelle des Turcs y sont pour beaucoup.

2° CÔTÉ DES ALLIÉS

Commandement. — Le commandement supérieur appartenait ici aux Bulgares. C'est d'eux par conséquent qu'il faut parler.

On ne saurait trop admirer la puissance et le prestige des grands chefs qui ont prévu, ordonné et exécuté la

(1) Chez nous, le problème est étudié dès le temps de paix.

belle manœuvre qui a triomphé de la résistance d'Andrinople. Si la place portait en soi de grandes causes de faiblesse, elle avait, par contre, en personnel, matériel et approvisionnements de munitions et de vivres des moyens comparables à ceux des plus grandes places modernes.

Ordres courts, précis et péremptoires, secret absolu dans la préparation, discipline magnifique et patience de tous dans l'attente, liaison aussi poussée que possible entre toutes les armes, surprise et énergie dans l'exécution, telles sont les caractéristiques du commandement et de ses subordonnés dans le beau fait d'armes dont peut s'enorgueillir l'armée de siège.

Sans doute, comme je l'ai dit, cette manœuvre adéquate aux circonstances locales ne réussirait pas telle quelle devant Metz ou Verdun, mais n'est-elle pas, pour l'avenir, avec des modifications possibles, un redoutable modèle?

Le choix du point d'attaque fut nettement subordonné aux conditions tactiques du problème et non aux exigences techniques, quelque dures qu'elles fussent. A cet égard, notre règlement sur la guerre de siège, qui prévoit le contraire, est trop absolu.

Ici l'ouverture du feu constitue une surprise immédiatement exploitée. Où donc est prévue, dans notre règlement, cette exploitation de la surprise que doit produire l'ouverture du feu des batteries de siège?

Troupes. — Tout le monde connaît la valeur du soldat bulgare. Le réserviste, bien qu'endurci par le travail de la terre et sa vie frugale, bien que d'une nature fruste et

peu nerveuse, n'a pas toujours répondu à ce qu'en espérait le commandement.

Pourquoi? Est-ce le manque d'instruction? Je ne le crois pas. C'est plutôt le manque *d'éducation militaire*. Elle s'acquiert au régiment; elle persiste quelque temps après; elle s'atténue, s'oblitère, et fait place à la force des habitudes acquises dans une existence relativement indépendante, moins réglée, moins en commun, plus loin de la pensée de la guerre; d'où la lenteur dans les mouvements, le manque de cohésion entre officiers et soldats, l'impressionnabilité au feu. Chez nous, où nos réservistes ont la vie plus douce, ces inconvénients seront plus graves encore.

Aussi les troupes de réserve ont-elles été un peu ménagées. Mais lorsqu'elles venaient appuyer des troupes actives — tels les deux bataillons du 53e entrés avec le 23e à Aïvas-Baba — elles se sont montrées à hauteur de leur tâche. Elles avaient l'exemple sous les yeux, l'encadrement immédiat, l'entraînement.

Ailleurs, au contraire, on voit le 55e et le 58e ne progresser que péniblement, bien que leurs objectifs ne fussent pas des plus difficiles à atteindre.

L'artillerie de campagne a brillamment fait son devoir. Elle a servi avec passion un matériel sans reproche.

L'artillerie de siège a été parfaitement utilisée.

Sans doute, le tir n'a pas été précis, parce qu'il ne visait pas à la destruction systématique, mais à la neutralisation, à la teneur par la surface rendue inoccupable, au barrage contre les réserves. Ce rôle, elle l'a complètement rempli. Elle a travaillé directement pour l'infante-

rie. Les précautions habiles prises pour abriter les servants les ont rendus invulnérables au tir assez peu précis des Turcs. Le secret de l'installation et la surprise de l'ouverture du feu n'ont pas laissé le temps aux Turcs de repérer la plupart des batteries. La médiocrité de leurs observatoires et l'absence de tout service aérien de reconnaissance et de contrôle du tir ont été la cause de leur infériorité, même contre les batteries qui avaient été obligées de se dévoiler longtemps avant la crise finale.

L'artillerie de siège bulgare a perdu *moins de dix hommes* par le feu.

On ne peut donc nier l'avantage de la toiture-abri pour les servants autour de la pièce.

Génie. — Le génie n'a pas eu à s'employer comme troupes de forteresse. Il n'a fait ni sapes ni mines. Ce qu'il a fait est du domaine de la guerre de campagne. Routes, ponts, direction des chantiers de terrassements importants (redoutes par exemple), et surtout destruction à la main du réseau de fils de fer; là, il a fait héroïquement son devoir.

Cavalerie. — La cavalerie bulgare, aux ordres du colonel Markoleff, s'est illustrée. Elle est entrée la première dans la place forte, au galop, sabre au clair. L'exploit est digne des grandes époques militaires.

Communications. — Excellentes en tant que télégraphe et téléphone.

Il y avait un réseau complet pour l'artillerie, un réseau d'infanterie qui allait jusqu'à relier les commandants de compagnie à leur chef de bataillon, et le réseau du commandement.

C'est de 12 kilomètres de distance que les chefs de l'armée de siège et du secteur Est dirigent réellement l'action.

Ils entendaient au lieu de voir.

Ils eussent vu aussi, par les yeux des aviateurs, si le service de l'aviation avait été organisé comme il l'est chez nous. Mais les Bulgares — pas plus que les Serbes — ne croient encore à l'efficacité de la cinquième arme. Ils y viendront.

Les automobiles rendirent de grands services aux états-majors et au commandement, passant à travers champs, par monts et par vaux. Embourbés, ils étaient facilement tirés d'affaire par une paire de buffles attelés à une prolonge. Or, des buffles, il y en avait partout....

Transports. — La traction par buffles et bœufs a été d'un rendement constant de 3 kilomètres à l'heure en moyenne, quelles que fussent les difficultés de la marche. Pour des transports *continus*, c'est donc un excellent moyen dans les terrains où les routes manquent.

Pourquoi ne nous en servirions-nous pas dans un siège où les trajets périphériques nécessaires se feront sûrement, par endroits, hors de toute voie empierrée? Seulement, il faudrait, comme ont fait les Bulgares et les Serbes, réquisitionner les attelages de bêtes à cornes avec leurs propres conducteurs et utiliser les chariots du pays.

Le joug oriental est beaucoup plus simple que notre joug d'Auvergne, par exemple, et il utilise mieux l'attelage. Notre joug appuie sur le front, et les deux bêtes sont absolument solidaires, ce qui les ralentit et les fatigue. Le joug d'Orient appuie sur les épaules; les bêtes sont indépendantes, elles ont la tête libre; elles fatiguent beaucoup moins. Atteler et dételer, c'est ôter ou remettre le joug. On enlève les deux tringles extérieures qui forment clavette et c'est fait; c'est *instantané*.

Munitions. — Comme je l'ai dit, l'artillerie de siège bulgare a fait preuve d'une sage prévision en augmentant de sa propre initiative la quotité de l'approvisionnement fait en vue du tir intensif et rapide qu'on attendait d'elle.

A titre de renseignement intéressant, voici le tableau de la consommation en munitions de la Ire division d'équipage pendant la crise finale (1).

BATTERIES AYANT TIRÉ		GENRE DE PROJECTILES			TOTAL	Nombre de coups par pièces	OBSERVATIONS
		Obus ordinaires	Shrapnels	A explosifs			
Groupe Wodeff	4 p. 120 L.....	389	403	»	792	198	(1) y avait 8 obusiers j'ignore pourquoi 5 seulement furent utilisés, peut-être faute de personnel pour un tir qui nécessitait des équipes se relevant d'heure en heure.
	10 p. 15 L.....	946	1.622	»	2.568	256,8	
	5 obus^rs^ 15 T. A.^t^.	»	352	1.335	1.687	337,4	
Groupe Angheloff	12 p. 120 L.....	3.218	1.368	»	4.586	382	
	8 obus^rs^ 120 T. R..	»	1.251	1.597	2.848	356	
		4.553	4.996	2.932	12.481	320 moyenne par pièce	

(1) Communiqué par M. le commandant Angheloff, commandant les groupements C et D (voir la carte) de la Ire division d'équipage.

Cette consommation correspond aux temps suivants :

Le 24 mars de 1 h. après-midi à 6 h. 30 soir	(5 heures 30 minutes).
Le 25 mars de 4 h. 30 matin à 6 h. soir	(13 heures 30 minutes).
Le 25 mars de 10 h. 55 soir à minuit (moins dix minutes d'interruption prévue).....	(0 heure 55 minutes).
Le 26 mars de 5 h. 20 matin à 7 heures....	(1 heure 40 minutes).
TOTAL.....	21 heures 35 minutes.

La 1re division d'équipage a donc tiré, en chiffres ronds, 12.500 coups en vingt et une heures et demie, soit 580 par heure.

En faisant un calcul analogue, sur ces bases, pour la 2e division d'équipage, tout en tenant compte de ce qu'elle tira quatre heures de moins par suite d'un approvisionnement moins complet, mais qu'elle comptait 42 pièces en action au lieu de 39, on trouve qu'elle lança 10.750 projectiles sur ses objectifs, soit 610 par heure.

Ainsi, au total, les deux divisions d'équipage lancèrent sur l'espace assez restreint marqué par le front Tach-Tabia, Aïvas-Baba, Kestenlik et par la zone immédiatement en arrière, 1.200 coups par heure, en chiffres ronds, soit 20 coups par minute, qui arrivaient en un point indéterminé.

On conçoit que, sous cet ouragan, les pauvres rédifs, mal garantis dans leurs tranchées contre le tir d'enfilade, soient allés se terrer dans les abris latéraux des batteries, sans pouvoir utiliser des interruptions de tir dont la longueur leur était inconnue. Mais aussi les canonniers turcs qui servirent quand même leurs pièces méritent le surnom populaire de « braves à trois poils ».

Le tir fut si intense pendant la journée du 25 qu'il fallut constamment arroser les pièces et même les envelopper de linges et de vêtements mouillés. Les équipes de tir étaient relevées toutes les heures.

La notion de la consommation journalière moyenne inscrite dans notre règlement fausse les idées.

Effets du tir. — Le tir ne visait pas à la destruction systématique. Il avait un but tactique immédiat : préparer l'assaut de l'infanterie en faisant évacuer les tranchées, et en empêchant les réserves d'arriver. A ce point de vue, il a été parfaitement dirigé.

Ainsi l'artillerie de siège a opéré tout à fait en liaison avec l'infanterie, ce qui n'est pas affirmé explicitement dans notre règlement.

Il est vrai que, comme je l'ai dit, devant une place moderne, il faudra se livrer d'abord à des destructions et, pendant ce temps, l'infanterie progresse à distance; elle est encore loin du moment psychologique de l'assaut.

Les effets du tir sur les réseaux ont été excellents à cause de la nature du sol, je ne reviens pas sur cette constatation déjà faite.

Le tir des Turcs a été sans effet; et les artilleurs bulgares ont opéré en toute sécurité, pour ainsi dire sans aucune perte, grâce à leurs abris en toitures.

Mitrailleuses. — Des deux côtés, les mitrailleuses jouèrent un rôle important. Je n'ai pas de détails sur leur emploi particulier du côté des alliés.

Du côté turc, j'ai cité au secteur Sud-Ouest une mitrailleuse turque placée en retrait sur la voie ferrée, arrêtant net un détachement serbe embarqué sur la Maritza. Dans les vieux forts du secteur Est, des mitrailleuses Nordenfeld, à plusieurs canons sur un seul plan, flanquaient les réseaux. Des sapeurs, même munis de boucliers, ont été littéralement coupés en deux par la nappe de balles. D'autres ont eu la boîte cranienne coupée de même.

Fortifications. — Il ne s'est fait ni sapes, ni mines. Cependant les premières redoutes de la ligne d'investissement avaient des communications intérieures, plutôt luxueuses, faites en sapes.

Le général Vasoff m'a fait observer, à propos de ces redoutes, qu'on avait eu tort de les fermer par un parapet de gorge, car ce parapet peut servir à l'ennemi qui s'est emparé de la redoute. Il y a longtemps que j'ai combattu, dans des écrits antérieurs, l'ouvrage de campagne fermé en ajoutant qu'il n'était tolérable que sur des lignes d'investissement, *mais à condition qu'il y ait un obstacle autour*, car alors il faut contourner l'ouvrage et le parapet de gorge sert vraiment à l'occupant. Le général Vasoff a sous-entendu évidemment cette condition.

Donc, il ne s'est fait partout que de la fortification de campagne. J'ai relevé les points suivants :

La majeure partie des retranchements avait le profil du tireur à genou.

Lorsque, sur des points importants où le stationnement s'était prolongé, le profil atteignait celui du tireur de-

bout, il y avait presque toujours dans le talus antérieur des trous pour loger le pied; les trous et la petite berme appuie-coude faite par chaque soldat suffisaient pour sortir rapidement de la tranchée. Cela est indispensable : tout soldat qui se laisse surprendre la nuit dans sa tranchée par un assaillant qui fond sur lui en sautant le parapet est un homme mort.

Les soldats s'ingéniaient à se faire des meurtrières avec des briques de terre séchée, des bouts de planches....

Les abris dans les tranchées de tir, s'ils permettent le tir par-dessous, sont néfastes et absolument à condamner. On n'en sort que pour se faire égorger lors d'une attaque par surprise, témoins les pauvres Turcs de Doudjaros.

Il ne faut pas craindre de ménager des traverses même étroites (1 mètre) dès qu'on craint le feu d'enfilade ou d'écharpe. J'en ai vu partout, non seulement à Andrinople, mais à Turkbey (Lulé-Bourgas), à Kumanovo, à Monastir.

Lorsqu'une unité a progressé la nuit et doit attaquer avant le jour, par surprise, des retranchements dont elle s'est suffisamment rapprochée, elle s'installe en formation dense au revers de la crête et près du sommet pour n'avoir qu'un bond à faire dans cette même formation, car, avant le jour, il faut agir en masse. Il n'y a pas de tir d'artillerie, ni de feu ajusté d'infanterie à craindre. C'est la baïonnette, l'irruption, la masse qui agit. Les clameurs, le bruit soudain d'une forte troupe entraînée par ses chefs ont un effet moral considérable.

J'ai vu au revers de certaines crêtes, tant autour d'Andrinople qu'en Thrace et en Macédoine, aussi bien chez les Bulgares que chez les Serbes, des tranchées ainsi faites qui dessinaient absolument sur le terrain des colonnes de compagnie.

Nulle part je n'ai aperçu le sac à terre individuel sur les parapets. Et pourtant on eût pu en faire dans la place. Remplis d'une terre non homogène avec des cailloux, ils font dévier les balles pointues d'aujourd'hui et même les arrêtent en les retournant, au point qu'on les y retrouve la pointe du côté de l'ennemi. Je n'ai vu de sacs à terre qu'en revêtements intérieurs (Karageuz-Tabia) ou en exhaussements des parapets de batteries (front Tach-Tabia à Aïvas-Baba).

Une innovation très intéressante que j'ai constatée aux tranchées turques, bulgares et serbes, c'est le petit retranchement personnel du chef de section à quelques mètres en arrière du centre de la tranchée de son unité (unité de tir par excellence). De là, le chef commande sa troupe, la voit, la réconforte et dirige son tir.

Les communications étaient toujours de faible profil. Il fallait y marcher courbé. Le fort profil était l'exception. Cela tient au grand développement nécessaire de ces communications; on fait le minimum de travail.

On a fait un usage *constant* du petit retranchement individuel, *le masque de tête du tireur*, exécuté à la pelle

presque exclusivement, et dans la position « couché ». La terre meuble des environs d'Andrinople s'y prêtait particulièrement bien. Mais j'en ai vu sur tous les champs de bataille, marquant la progression de l'infanterie. Rarement, ils étaient agrandis et réunis pour former la tranchée. Celle-ci était faite en arrière sous la protection du dernier bond de la ligne de tirailleurs couchés; et, c'était facile à voir, elle était exécutée la nuit (tracé non rectiligne, quelquefois mal orienté, rectifié le lendemain).

En plaine, devant une artillerie intacte et bien commandée, la progression a été très lente de jour. Elle ne s'accélérait que lorsqu'on pouvait franchir en courant une crête, se jeter dans le thalweg et gravir à l'abri la crête opposée (1).

La pelle était l'instrument favori. Le porteur de pelle blessé se voyait immédiatement enlever son outil par le porteur de pioche ou d'instrument de destruction et ce dernier avait, en plus de son outil réglementaire arrimé sur le sac, cette pelle passée dans son ceinturon. Que de fois j'ai vu ainsi défiler des soldats alliés!

Aussi notre instrument qui forme à la fois pelle et pioche répond-il mieux à tous les besoins (2).

Il semble que nous devrions nous exercer très fréquemment aux travaux de fortification de campagne *la nuit*.

---

(1) C'est ainsi qu'ont habilement procédé les Grecs à Yénitsé-Vandar.

(2) Les Grecs avaient ce genre d'outil, mais le petit manche en bois trop faible cassait souvent.

(Tracés, mises en chantier, exécution rapide à perfectionner au jour naissant.)

Grenades à main. — Les comitadjis de toute nationalité qui terrorisaient tour à tour les villages macédoniens étaient passés maîtres dans la confection et l'usage des *bombes* à main. Aussi, les Bulgares et les Serbes s'en sont-ils servis avantageusement. Le général Vasoff nous a dit que ces engins étaient lancés soit à 25 mètres à la main, soit jusqu'à 300 mètres à l'aide d'une sorte de petit mortier portatif fabriqué avec de vieux fusils Berdan dont le canon coupé à hauteur de la chambre était coiffé par un corps d'obus à balle. On mettait la bombe dans le corps de l'obus et, comme charge de lancement, on utilisait la cartouche Berdan dont on retirait la balle. Comme le fusil, ainsi arrangé, éclatait souvent, on le disposait généralement sur un piquet et on actionnait la détente à distance au moyen d'une cordelette.

Cisailles pour le fil de fer. — Les cisailles, difficiles à manier d'une main quand on tient une arme de l'autre, étaient munies de lames de fer feuillard formant entonnoir pour conduire le fil devant la pince coupante. Le général Vasoff se plaint que le modèle de cisaille bulgare fût trop faible pour la section du fil de fer d'Andrinople. En outre, le rapprochement des piquants rendait l'opération difficile. Les sapeurs coupaient les fils debout droit devant eux. Beaucoup payèrent de leur vie l'exécution de leur dangereuse mission (voir plus haut le paragraphe : mitrailleuses).

Projecteurs. — Aucun enseignement à tirer d'un emploi qui paraît avoir été défectueux de part et d'autre (1).

Services divers (administratifs, de santé, de l'arrière). — Je ne sais rien là-dessus, sinon que ceux de l'armée serbe, conçus et organisés suivant nos méthodes, ont parfaitement fonctionné. Chez les Bulgares, ce fut, dit-on, moins bien ; pourtant j'ai pu constater combien les convois marchaient en ordre, bien que très faiblement encadrés, grâce à l'extrême bonne volonté des conducteurs, enfants ou vieillards quelquefois conduisant leurs propres bêtes attelées à toute espèce de véhicules.

Un mot sur les pertes.

Côté turc. — Je ne sais rien, sinon qu'avant la date de l'investissement (16 novembre), les sorties leur avaient déjà fait perdre 2.000 hommes.

Côté des alliés. — Voici les renseignements que j'ai pu obtenir des Bulgares et des Serbes. Je les livre sans commentaires, n'ayant naturellement pas pu les contrôler.

Bulgares. — Quatre jours après la prise de la place, le *Journal officiel* du gouvernement bulgare accusait une perte globale pour l'armée d'Andrinople de 11.000 hommes. Je ne connais de détails que pour la VIIIe division.

---

(1) Il faut remonter au siège de Port-Arthur pour trouver des enseignements importants sur l'emploi des projecteurs.

VIIIe *division*, à Andrinople seulement, sur un effectif de 728 officiers, 32.000 sous-officiers et soldats (unités recomplétées après les pertes subies auparavant) :

11 officiers tués, 46 officiers blessés, 1.039 hommes tués, 3.314 blessés.

La brigade Kartgieff seule (10e, 23e) aurait eu : 310 tués et 2.000 blessés.

Serbes. — A la Skouptchina, le 9 avril 1913, les chiffres suivants furent donnés : Sur un effectif de 738 officiers, 46.600 sous-officiers et soldats (infanterie) — 40 officiers et 970 hommes (artillerie) — il y aurait eu : 453 tués, 1.917 blessés (26 sont morts) — plus 608 malades morts sur 19.326 traités.

Le général Rachitch, commandant la division du Danube IIe ban, m'a dit, lui, que les pertes des Serbes à Andrinople s'élevaient à 63 officiers et 2.554 tués ou blessés (1).

Trophée de la victoire. — 50.000 prisonniers au moins, dont 800 officiers, 10 généraux, toute l'artillerie de la place en majeure partie intacte, beaucoup de munitions, 10 étendards, des approvisionnements considérables en viande sur pied, du matériel de campement et une grande quantité d'effets d'équipement.

---

(1) Le *Journal officiel* bulgare, cité plus haut, donne le chiffre de 1.200 comme perte globale du côté Serbe devant Andrinople.

X

Conclusion

Indépendamment de l'examen que je voulais faire du rôle qu'avait joué la *fortification* proprement dite dans le siège d'Andrinople, notamment au point de vue de son emploi tactique, je suis redevable à M. Messimy de l'attention particulière que j'ai apportée à l'étude des questions suivantes : emploi des troupes de réserve, liaison des armes, utilisation des obusiers dans les opérations de campagne. Enfin, je ne pouvais me dispenser de réfléchir sur le rôle stratégique qu'à joué Andrinople, en tant que place forte, au cours de la guerre.

Sauf sur les deux dernières questions, je me suis déjà suffisamment expliqué et mes conclusions se résument ainsi :

1° Une place forte n'est vraiment forte que si l'on fait sur la zone principale des points d'appui *d'infanterie* que l'assaillant doit absolument *détruire* pour s'en emparer, et qui flanquent les intervalles ainsi que leur zone arrière;

2° Les réservistes perdent très vite le fruit de *l'éducation militaire*. Donc une *milice* ne rendrait pas les services que d'ardents adversaires de l'armée permanente en attendent;

3° L'étude des liaisons que le général Percin a fait entrer

dans tous les esprits peut être utilement poursuivie en se servant de l'exemple donné par les Bulgares.

En ce qui concerne l'utilisation de l'obusier de calibre moyen (12 $^{c}/_{m}$) ou de gros calibre (15 $^{c}/_{m}$) sur le champ de bataille, je citerai l'opinion du général éminent qui a conduit les armées bulgares à la victoire pendant la première guerre balkanique.

Le général Savoff estime que les obusiers sont absolument nécessaires pour attaquer les retranchements. Les Bulgares avaient un groupe de trois batteries d'obusiers par armée. Ce n'est pas assez; il faut deux groupes, soit six batteries par armée (ainsi que six batteries de montagne).

Ces obusiers rendent de grands services. Le général Savoff a vu attaquer deux redoutes turques semblables dont l'une avait été bombardée, quatre heures durant, par un groupe d'obusiers et dont l'autre ne l'avait pas été. La première a été enlevée sans difficulté; elle était bouleversée, à peu près détruite, la moitié de ses défenseurs étaient tués, le reste s'était sauvé. La seconde, malgré l'action de l'artillerie de campagne, coûta beaucoup de pertes.

Si l'on ne rencontre pas de retranchements, les obusiers ne sont pas nécessaires, des canons de campagne suffisent, mais, même alors, les obusiers peuvent être utilisés comme des pièces à T. R. de plus fort calibre.

Cependant, il faut s'attendre, dans les campagnes modernes, à rencontrer de solides retranchements.

Les obusiers agissent par leurs balles comme des shrapnels à tir plongeant, mais surtout par leurs obus explosifs qui font toujours grande impression sur la troupe.

J'ajouterai que le fil de fer devant entrer de plus en plus dans l'usage courant des retranchements de campagne, lorsqu'on a le temps de s'installer et qu'on veut le faire très solidement, l'obusier donne *des chances* de bouleverser les réseaux et de faciliter la tâche des sapeurs et de l'infanterie dans une large mesure.

La conclusion s'impose. Elle s'est, d'ailleurs, imposée déjà à l'opinion militaire en France et nous sommes dans la bonne voie à cet égard.

En ce qui concerne la dernière question qui est d'ordre stratégique, savoir le rôle stratégique d'Andrinople en tant que place forte, il paraît évident que, si cette ville n'avait pas été fortifiée, l'armée de Chucri pacha eût été englobée dans la retraite générale de l'armée turque et que les Bulgares eussent eu, devant les débris des armées de leurs adversaires, l'appoint considérable des troupes du premier investissement, ce qui leur eût permis d'exploiter davantage leurs succès en Thrace et peut-être d'éviter leur échec du 18 novembre devant Tchataldja.

Cette place a joué le rôle que définit Napoléon et qu'il dévolue aux seules places fortes : « Affaiblir, retarder un ennemi vainqueur. »

Est-ce à dire que devant tout espace de frontière libre il faille une place? Est-ce à dire qu'il faille multiplier les places sous prétexte que dans une direction d'invasion

quelconque on aurait avantage à affaiblir et retarder le vainqueur?

Je réponds énergiquement non. Ce n'est pas d'aujourd'hui que la thèse contraire, la plus sage et la plus naturelle, est soutenue en France.

Peu de places, mais très fortes, au seuil du territoire national, placées aux points de passage obligés des grandes armées et au cœur pour sa capitale, telle est ma conclusion.

Ce fut aussi celle d'un vigoureux article qui parut au lendemain du siège dans un grand journal du matin, sous la signature de M. Messimy. Il n'est pas un officier, imbu des doctrines de notre Ecole de guerre, qui ne s'y rallie.

retarder le

as d'aujour-
a plus natu-

lu territoire
és des gran-
est ma con-

ui parut au
du matin,
un officier,
, qui ne s'y

ANNEXES

ANNEXE I

Caractéristique des canons bulgares et serbes de fabrication française [1]

Devant Andrinople, les Bulgares et les Serbes avaient les premiers une partie, les seconds la totalité de leur armement d'artillerie de campagne en pièces de 75 $^{m}/_{m}$ Schneider à tir rapide. Les Bulgares et les Serbes avaient des obusiers de campagne de 120 $^{m}/_{m}$ (ou 12 $^{c}/_{m}$) Schneider à tir rapide.

Les Serbes enfin avaient, en outre, des obusiers de campagne de 150 $^{m}/_{m}$ (ou 15 $^{c}/_{m}$) Schneider à T. R.

Le matériel de 120 et 150 Schneider T. R. est un matériel de campagne, parce qu'il a été construit pour suivre les colonnes et se mettre en batterie rapidement et sans plate-forme; mais il a été utilisé à Andrinople comme *matériel de siège* en batteries fixes. Il a pu d'ailleurs être réattelé en partie au bon moment pour redevenir matériel de campagne, témoin la batterie d'obusiers de

(1) Ces renseignements m'ont été donnés par mon camarade le lieutenant-colonel Bonan, représentant du Creusot à Sofia, que j'ai vu pendant plusieurs jours à Andrinople.

120 T. R. amenée le 26 mars, à 8 heures du matin, s
la crête de Tach-Tabia, Aïvas-Baba, par le command
Angheloff.

Le tableau qui suit résume les principales donn
relatives aux pièces de 75, 120 et 150 m/m T. R. Schneid

ARTILLERIE SCHNEIDER A T. R.	75 m/m CAMPAGNE	OBUSIERS DE CAMPAGNE		OBSERVATIONS
		120 m/m	150 m/m	
Poids de la voiture-pièce (avant-train chargé)...	1.766 k.	2.115 k.	2.315 k.	
Poids de la voiture-caisson chargée en shrapnels ou obus explosifs, moyenne	1.682 k. (1)	1.930 k.	2.400 k.	(1) 27 k. en plu
La pièce seule en batterie.	1.062 k.	1.385 k.	2.215 k.	avec l'observ
Portée maxima des tables de tir.....	6.320 m.	6.939 m.	7.770 m.	toire portatif
Angle de tir de la portée maxima.....	20°	45°	45°	
Angle de chute correspondant.....	32°	52°	52°	
Vitesse initiale.....	500 m.	150 à 330m (2)	150 à 350 m.	(2) Suivant
Poids du projectile.....	6 k. 5	20 k.	40 k.	la charge.
Nombre de coups à la minute.....	20 à 25	8 à 9		
Charge en poudre sans fumée, française.....	0 k. 550	0 k. 700	0 k. 870	
Shrapnels : Balles, nombre et poids	311 (10 gr.)	588 (16 gr.)	900 (20 gr.)	
Obus explosif : Poids d'explosif (3).....	0 k. 600	4 k. 07	8 k. 785	(3) L'explosif était
Avant-train de pièce..... (Nombre de coups.)	38	10	0	le trotyl.
Avant-train de caisson ..... (Nombre de coups.)	38	10	8	
Arrière-train de caisson.. (Nombre de coups.)	60	24	16	

Les différentes espèces de pièces employées comme pièces de siège par les alliés ne dépassaient pas le calibre de 15 $^{c}/_{m}$. Il n'y avait pas un seul mortier (1).

En sus des obusiers de 120 $^{m}/_{m}$ et 150 $^{m}/_{m}$ Schneider T. R., il y avait à Andrinople dans les batteries de siège :

a) *Dans l'artillerie bulgare :*
Des canons longs de 150$^{m}/_{m}$ système Krupp ;
Des canons longs de 120$^{m}/_{m}$ Schneider ;
Des canons longs de 120$^{m}/_{m}$ Krupp ;
Des obusiers de 120$^{m}/_{m}$ Krupp.
(Ancien modèle).

b) *Dans l'artillerie serbe :*
Des canons longs de 120$^{m}/_{m}$ (Schneider ou Krupp ?).

Le tableau de répartition des batteries de siège donné dans le cours du texte indique les nombres respectifs de ces différentes pièces.

(La notation du calibre en millimètres est plus généralement adoptée en France; la notation en centimètres en Allemagne.)

(1) En France parmi les pièces de siège figurent le mortier de 22^{c} et celui de 27^{c} qui tous deux sont destinés au tir de destruction.

ANNEXE II

Au sujet du flanquement des intervalles.

Les diverses solutions adoptées en France ou à l'étranger consistent soit en *casemates flanquantes*, mises, par leur emplacement dans l'ouvrage point d'appui, à l'abri du tir de l'artillerie de siège ennemie, soit en *tourelles cuirassées*, les deux espèces d'organes étant placés aux angles d'épaules. On peut avoir par exemple une casemate à gauche, une tourelle à droite.

La tourelle s'emploie lorsqu'on ne peut pas défiler la casemate et aussi quand on veut faire jouer un double rôle aux canons de flanquement; il est à remarquer, en effet, que les canons de la casemate, à demeure sur des affûts appropriés, ne peuvent pas servir à la défense propre de l'ouvrage.

Cette disposition offre évidemment des inconvénients; mais elle assure le service du flanquement de l'intervalle malgré toutes tentations.

Au contraire, la tourelle peut très bien être engagée de front, alors qu'on attend son action de flanc.

Néanmoins, aujourd'hui que le principe du flanquement obligé de l'intervalle est parfaitement assuré dans les idées, ainsi que le principe de la camaraderie de com-

bat (les alliés nous en ont donné de magnifiques exemples), je donnerais la préférence à la tourelle.

La tourelle pour deux canons de 75 du modèle de Saint-Chamond (1) répond admirablement au service qu'on attend de cet important organe de flanquement des intervalles. Elle est à éclipse.

Elle a été l'objet d'expériences récentes.

Sa calotte et sa muraille elle-même résistent aux coups de 15 $^{k}/_{m}$.

Elle aurait donc joué un rôle de tout premier ordre à Andrinople. Si une telle tourelle eût été placée à l'angle d'épaule Sud d'Aïdji-Yolu ou d'Aïvas-Baba, de manière à tirer presque sur tout le cercle, que de services n'eût-elle pas rendus en tirant vers l'arrière de la zone principale, au moment où l'assaillant avait réussi à la franchir?

---

(1) J'ai publié des renseignements techniques et tactiques sur le remarquable engin de Saint-Chamond (Compagnie des forges et aciéries de la Marine et d'Homécourt) dans mon livre sur la fortification cuirassée (Doin, 1909).

TABLE DES MATIÈRES

Pages

PRÉFACE v

I. — Andrinople au point de vue social, politique et stratégique. 1

II. — Ce que les Bulgares savaient d'Andrinople. — Ce que les Turcs avaient fait de la forteresse au point de vue militaire. — La garnison et la place 9

III. — L'armée de siège. Comment elle s'est constituée. Les diverses phases de la lutte 49

IV. — Première phase : Avant l'armistice. Combats et opérations. Travaux bulgares et serbes 71

V. — Deuxième phase : L'armistice. La clause du ravitaillement acceptée par les Turcs. Préparatifs des Bulgares 83

VI. — Troisième phase : Après l'armistice. L'attaque de vive force et par surprise. La chute de la place. La cavalerie. Le général Chucri pacha prisonnier 93

VII. — Les alliés dans Andrinople 169

VIII. — Pourquoi l'attaque de vive force a réussi 175

IX. — Enseignements à tirer du siège d'Andrinople 181

X. — CONCLUSION 201

ANNEXE N° 1. — Caractéristiques des canons bulgares et serbes de fabrication française 207

ANNEXE N° 2. — Au sujet du flanquement des intervalles 211

Liste des cartes, croquis et photographies 214

Liste des cartes, croquis et photographies.

CARTES

Pages

Carte au 1/40.000e des environs d'Andrinople portant indication des ouvrages de défense turcs et des travaux d'investissement des alliés (*Hors texte*).

Calque au 1/40.000e donnant la position des troupes d'attaque les 25 et 26 mars 1913 (*Hors texte*).

Croquis.

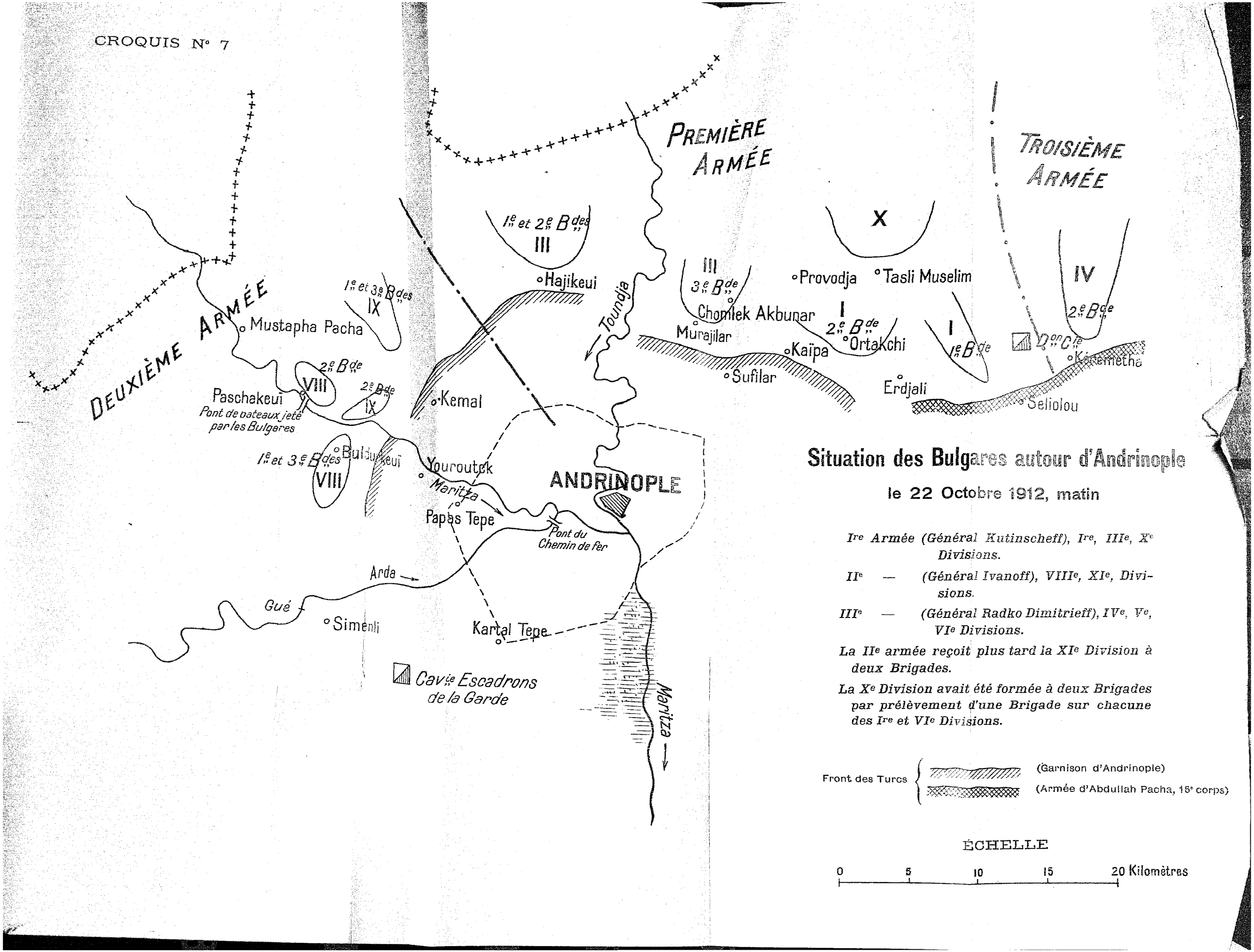
1. Silhouette d'Andrinople..... 5
2. Le fil de fer des réseaux..... 14
3. Mal-Tépé 21
4. Schéma d'un fort du front Est..... 23
5. Vue sur le front Aïji-Yolu, Aïvas-Baba (*Hors texte*).
6. Fort de Tach-Tabia..... 25
7. Situation le 22 octobre 1912 (*Hors texte*).
8. Situation les 28, 29, 30 octobre 1912 (*Hors texte*).
9. Situation le 16 novembre 1912. Investissement (*Hors texte*).
10. Type de redoute bulgare. Secteur Est..... 75
11. Travaux bulgares près de Kartal-Tépé..... 77
12. Travaux serbes au secteur Ouest..... 81
13. Coupe d'une batterie de siège bulgare..... 105
14. Schéma de la répartition des troupes d'infanterie au secteur Est, le 24 mars 1913..... 115
15. La grande tranchée turque de Doudjaros..... 129
16. Schéma de la division du secteur Est en *ailes* et *sections*.... 143
17. Les abords du fort d'Aïji-Yolu (*Hors texte*).
18. Croquis pour suivre l'action de la cavalerie..... 161

Photographies.

Parapet du fort de Karageuz-Tabia.
Un coup de 15e dans une batterie bétonnée.
Le fort de Raklitza à Kirk-Kilicé.
Le fossé avec des tentes turques de Karageuz-Tabia.
Projecteur démoli à Kawkas-Tabia.
Batterie de siège bulgare et abris au revers de la crête.
Soldats bulgares avec jambières et sandales nationales.
Les coupoles transportables Schumann.
La cour du fort d'Aïvas-Baba.
La grande tranchée turque de Doudjaros.
Le général Vasoff et Chucri pacha.

Marc Imhaus et René Chapelot, imprimeurs, Nancy et Paris

CROQUIS N° 7



Situation des Bulgares autour d'Andrinople

le 22 Octobre 1912, matin

Ire Armée (Général Kutinscheff), Ire, IIIe, Xe Divisions.

IIe — (Général Ivanoff), VIIIe, XIe, Divisions.

IIIe — (Général Radko Dimitrieff), IVe, Ve, VIe Divisions.

La IIe armée reçoit plus tard la XIe Division à deux Brigades.

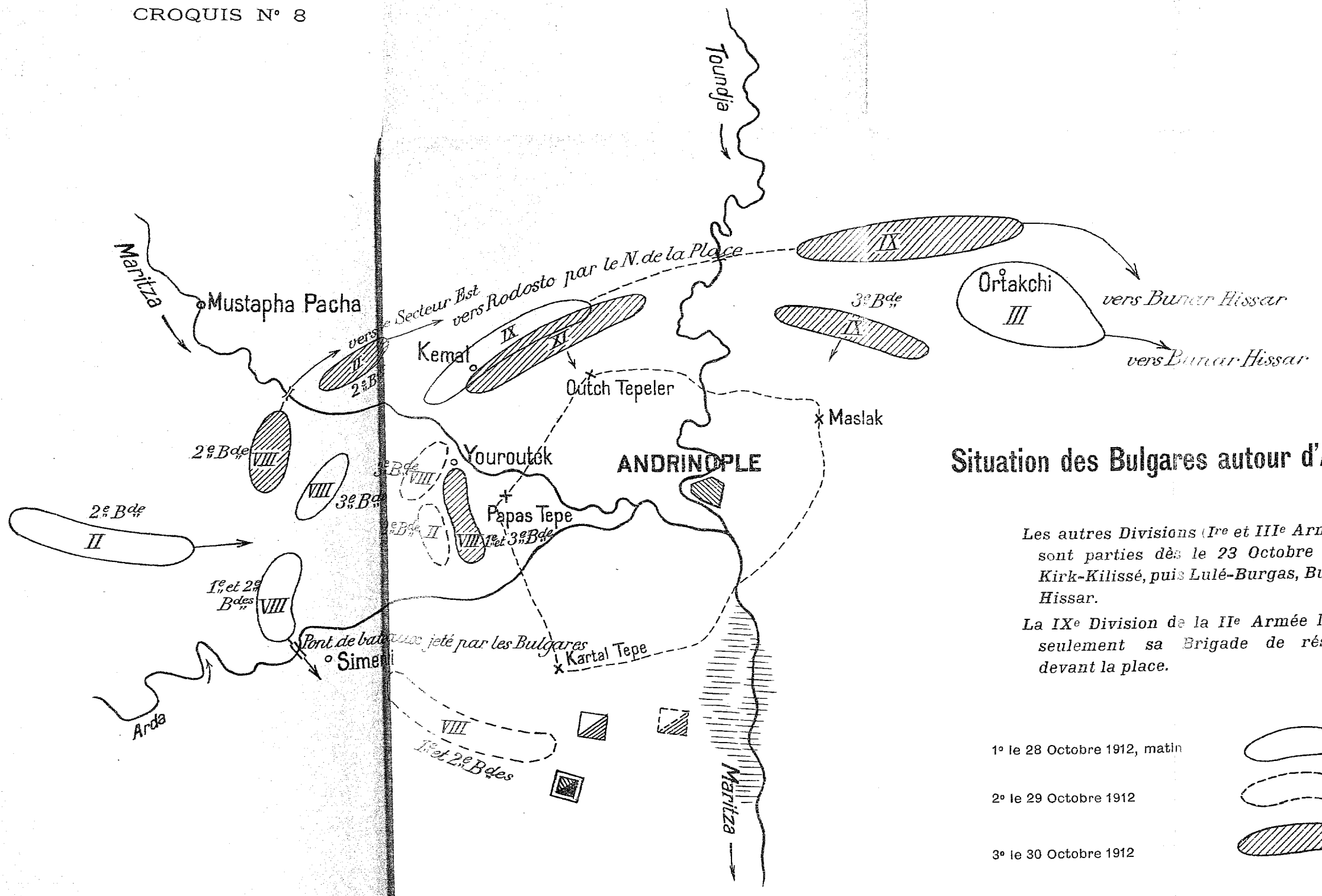
La Xe Division avait été formée à deux Brigades par prélèvement d'une Brigade sur chacune des Ire et VIe Divisions.

Front des Turcs { (Garnison d'Andrinople) / (Armée d'Abdullah Pacha, 15e corps)

ÉCHELLE

0 5 10 15 20 Kilomètres

CROQUIS N° 8



Situation des Bulgares autour d'Andrinople

Les autres Divisions (Ire et IIIe Armées) sont parties dès le 23 Octobre pour Kirk-Kilissé, puis Lulé-Burgas, Bunar-Hissar.

La IXe Division de la IIe Armée laisse seulement sa Brigade de réserve devant la place.

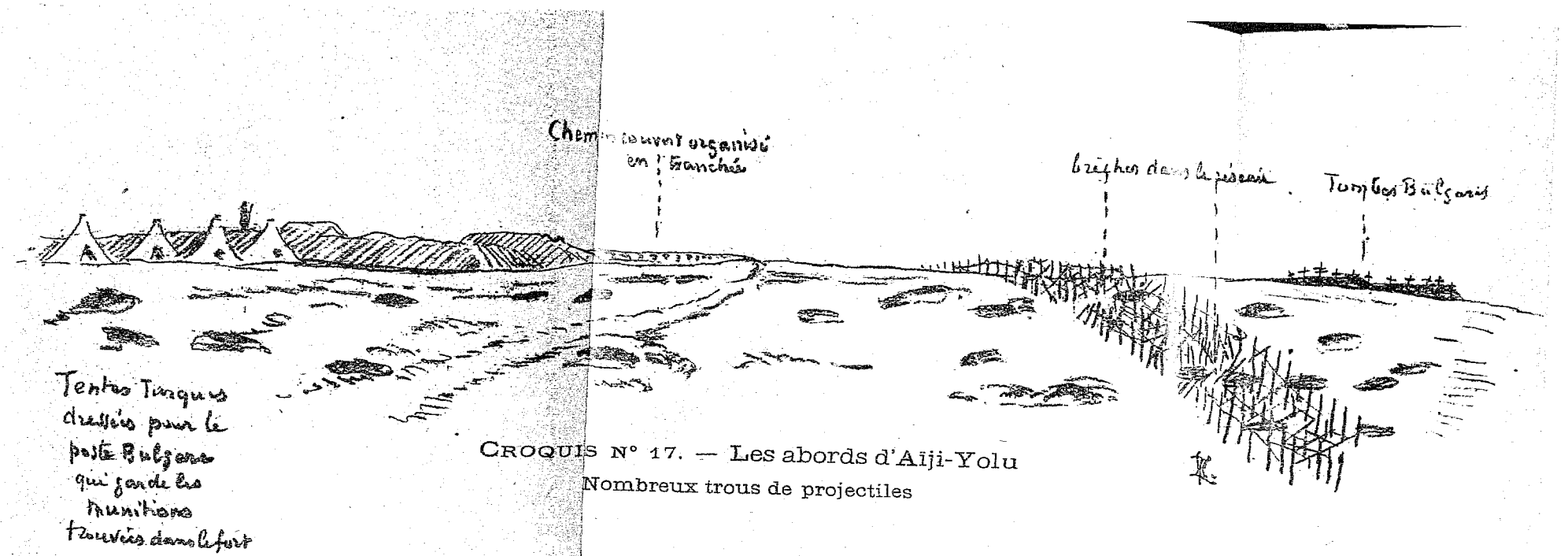
1° le 28 Octobre 1912, matin

2° le 29 Octobre 1912

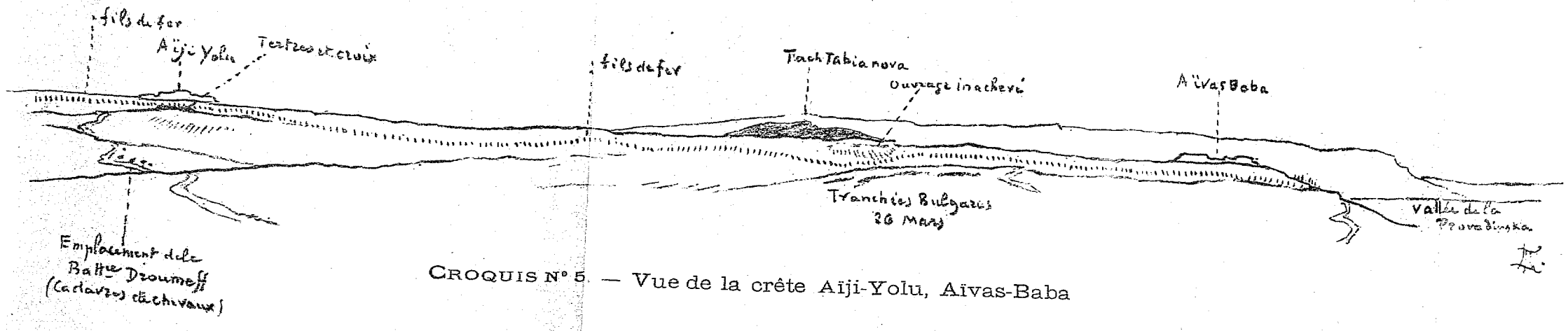
3° le 30 Octobre 1912

ÉCHELLE

0 5 10 15 20 Kilomètres

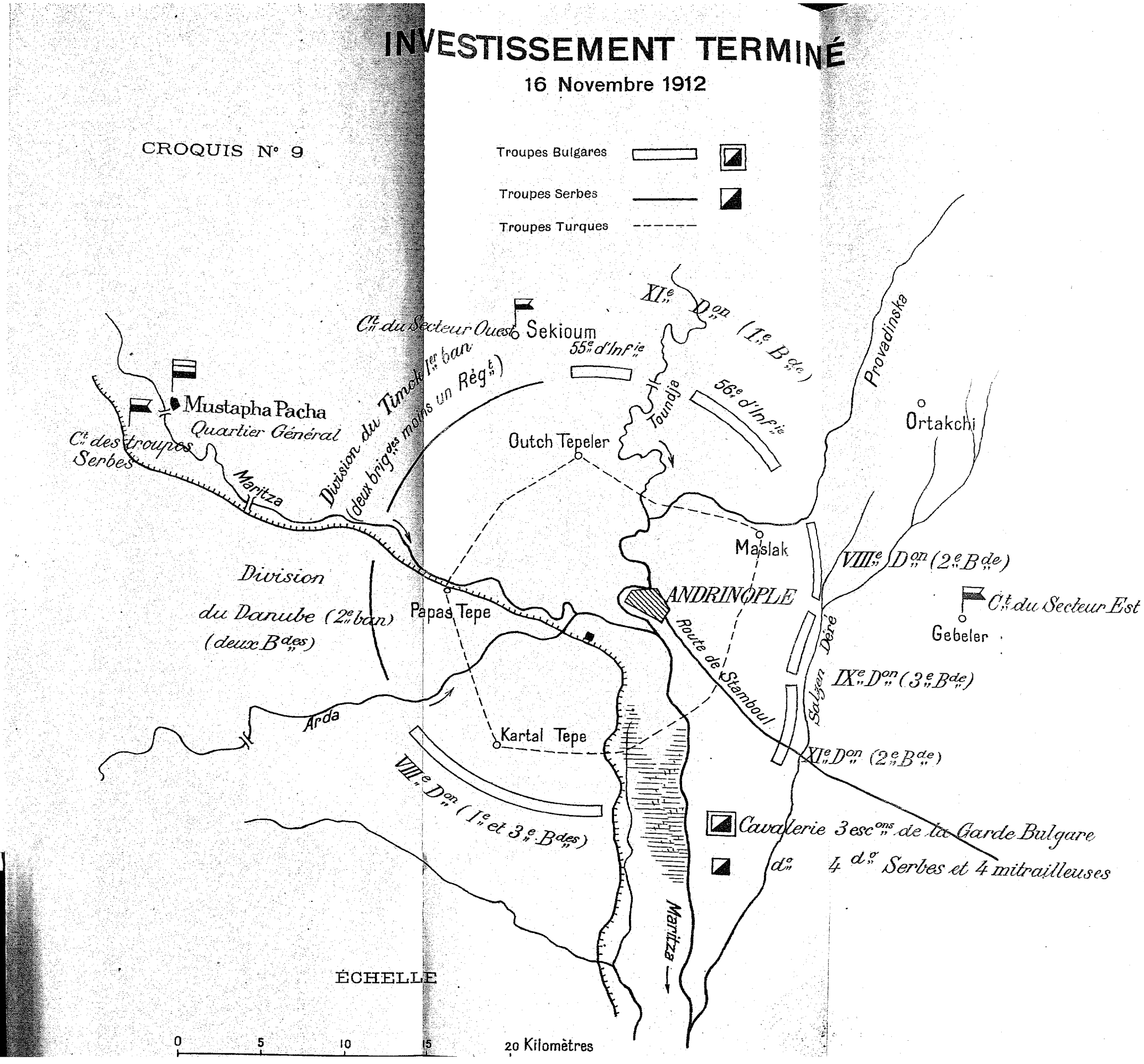


CROQUIS N° 17. — Les abords d'Aïji-Yolu
Nombreux trous de projectiles



CROQUIS N° 5. — Vue de la crête Aïji-Yolu, Aïvas-Baba

CROQUIS N° 9

INVESTISSEMENT TERMINÉ

16 Novembre 1912